



PUBLICATIONS DE L'INSTITUT NÉERLANDAIS
POUR LE PROCHE-ORIENT À LEIDEN /
UITGAVEN VAN HET NEDERLANDS INSTITUUT
VOOR HET NABIJE OOSTEN TE LEIDEN

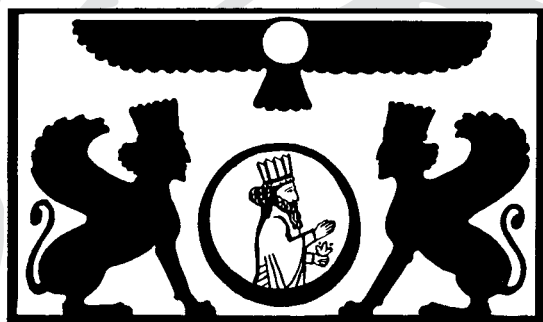
• 1

COMPTE RENDU

DE LA TROISIÈME RENCONTRE ASSYRIOLOGIQUE INTERNATIONALE

ORGANISÉE À LEIDEN DU 28 JUIN AU 4 JUILLET 1952

PAR LE NEDERLANDSCH INSTITUUT
VOOR HET NABIJE OOSTEN



NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

LEIDEN

1954

f25.-

11

voor leden f 12.50

COMPTE RENDU
DE LA TROISIÈME RENCONTRE
ASSYRIOLOGIQUE INTERNATIONALE

Publié avec le concours du
Ministère de l'Instruction nationale,
des Beaux-Arts et des Sciences



Troisième Rencontre Assyriologique Internationale, Leiden, 28 juin-4 juillet 1952

COMPTE RENDU

DE LA TROISIÈME RENCONTRE
ASSYRIOLOGIQUE INTERNATIONALE

ORGANISÉE À LEIDEN DU 28 JUIN AU 4 JUILLET 1952

PAR LE

NEDERLANDSCH INSTITUUT
VOOR HET NABIJE OOSTEN



LEIDEN
NEDERLANDSCH INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN
1954

Copyright 1954 by
Stichting Nederlandsch Archaeologisch-Philologisch Instituut voor het
Nabije Oosten, Leiden, Netherlands

All rights reserved

PRINTED IN THE NETHERLANDS BY E. J. BRILL

To the memory of
HENRI FRANKFORT
the famous Dutch excavator
and field-director
1897-1954

Ont pris part à la

TROISIÈME RENCONTRE
ASSYRIOLOGIQUE INTERNATIONALE:

Mmes ou Mlles BARRELET, BATAULT, BOAS, COQUERILLAT, DAVID,
HASPELS, VAN HECK-VAN HECK, HERDNER, LAROCHE, MOORTGAT,
MOREAU-NERET, RAY, RUTTEN, SPYCKET, ZADOKS-JOSEPHUS JITTA,

et MM. AMIET, AZOULAY, BAILLET, BARNETT, BEER, BIROT,
BLEEKER, DE LIAGRE BÖHL, BONGAERTS, BORGER, BOTTÉRO, BRUINS,
BUSINK, CAVAGNAC, CAZELLES, CROSSLAND, DAVID, DEROT,
DHORME, DOMBROWSKI, DOSSIN, DRONKERT, DUPONT-SOMMER,
DURAND, EDZARD, FALKENSTEIN, FINET, FISH, FORBES, FRANKENA,
GARELLI, GHIRSMAN, GOOSSENS, HALDAR, VAN HELMOND, HENKEL,
HILLEN, HOSPERS, JEAN, JESTIN, KAMPMAN, KAPELRUD, KIENAST,
KÖOPMANS, KRAMER, KUPPER, LABAT, LAESSØE, LAMBERT, DE
LANGHE, LARGEMENT, LAROCHE, LEEMANS, LEIBOVICI, LENZEN,
LETTINGA, LIMET, MASSON, MEYER, MIRANDOLLE, MOORTGAT,
MOUBIS, NOUGAYROL, OBERHUBER, VAN OFFEREN, ONG HIAN HOEY,
VAN OS, OTTEN, PARROT, VAN DER PLOEG, POHL, POSTHUMUS,
POTRATZ, VAN PRAAG, VAN PROOSDIJ, RÖMER, RUTGERS, RYCKMANS,
SAN NICOLÒ, DE SAVIGNAC, SCHMIDTKE, SCHONEVELD, VON SODEN,
VERGOTE, VRIEZEN, VROUYR, WERNBERG-MØLLER, WERNER, WISE-
MAN, ZANDEE.

LUNDI 30 JUIN

Matinée

OUVERTURE OFFICIELLE DE LA
TROISIÈME RENCONTRE ASSYRIOLOGIQUE INTERNATIONALE

Bienvenue de M. H. J. REININK, secrétaire général du Ministère de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Sciences.

Au nom du gouvernement néerlandais il souhaite la bienvenue aux délégués des seize pays. Le gouvernement est très fier que la ville et l'université de Leiden aient été choisies comme lieu de la troisième Rencontre Assyriologique Internationale. Il souligne l'importance des études orientalistes pour nous autres Européens et Américains qui cherchons les origines de notre civilisation dans l'ancien Orient.

Bienvenue de M. J. H. BOEKE, recteur de l'Université de Leiden.

M. BOEKE dit quelques mots d'accueil au nom de l'université de Leiden. Il espère que tous les délégués se sentiront chez eux.

M. F. M. Th. DE LIAGRE BÖHL, président de la Rencontre, prend la parole :

..... En me chargeant de la présidence de la troisième Rencontre Assyriologique Internationale, je tiens d'abord à remercier Monsieur le Représentant du Gouvernement et Monsieur le Recteur de notre Université des bienveillantes paroles qu'ils viennent de prononcer. Permettez-moi ensuite de souhaiter la bienvenue à tous les participants et de prononcer le vœu que cette nouvelle Rencontre soit aussi réussie et aussi fertile que celles des deux dernières années. Nous savons tous que l'heureuse initiative des réunions régulières d'assyriologues a été prise par ce groupe de savants français qui porte avec tant d'honneur le nom de THUREAU-DANGIN, cet éminent savant que nous tous, jeunes et vieux de partout et toujours, honorerons comme le cher maître,

dont nous tâchons de suivre l'exemple inspirant. Deux fois ce groupe nous a invités à Paris, déjà, par la collection du Louvre, un des grands centres d'Assyriologie.

Cette année nous nous réunissons pour la première fois hors des frontières françaises et nous autres Hollandais sommes heureux de vous recevoir dans notre *Lugdunum Batavorum*, ce vieux centre d'études orientalistes. Je vous avoue que le nombre de participants et la diversité de leurs nationalités ont dépassé mes espérances, jusqu'à celles de mes rêves les plus téméraires. Evidemment on ne saurait nier des lacunes qui d'ailleurs s'expliquent par les mauvaises circonstances, les grandes distances, ou bien par le manque de temps dû aux examens et aux cours. Que le nombre des Américains présents soit restreint, nous le regrettons d'autant plus que même sur notre terrain spécial le nouveau monde commence à l'emporter de plus en plus sur la vieille Europe. Soyons heureux cependant qu'il ne s'agisse que d'une distance purement matérielle qui ne saurait nuire à nos contacts intellectuels. D'autre part, en ce qui concerne nos amis de l'Europe orientale, nous nous sommes bien inquiétés en nous demandant s'il ne surgirait pas quelque obstacle, ce qui nous aurait empêchés de revoir nos collègues venant de ces zones. C'est pourquoi je suis d'autant plus heureux de pouvoir constater que des assyriologues du nord et du midi, de l'est et de l'ouest ont pu se rendre à Leyde pour y assister à notre Rencontre. Au lieu de nous plaindre de ce qui n'a pu être, il vaut mieux nous réjouir de ce que des représentants de tant de pays soient venus, inspirés par le même idéal, celui de répandre la lumière qu'ils ont vu surgir des anciennes ruines de l'Orient: *Ex Oriente Lux*.

Ce grand nombre, n'est-ce pas une preuve réjouissante du fait que même de nos jours l'idéalisme ne s'est pas encore éteint? En parlant de l'Égyptologie, un savant a dit qu'elle est une jeune fille très charmante, mais hélas! sans dot. Il me semble qu'on pourrait dire la même chose de l'Assyriologie: pourtant je suis sûr que personne parmi nous ne s'est repenti de ce mariage d'amour et que les jeunes non plus ne le regretteront jamais.

Ce zèle ne s'explique pas seulement par la joie du pionnier, telle qu'elle était encore ressentie par la génération précédente. C'était la période où on risquait de s'égarer dans tout ce qui se découvrait et ce qui restait encore à découvrir. Certes, ce sentiment subsiste encore,

surtout sur le terrain de la Sumérologie et dans les domaines apparentés, comme celui du Hurrite et de l'Urtéen, dont M. BARNETT nous parlera tout à l'heure. Mais en général nous nous sentons plus assurés. C'est que l'édifice accadien est là, solide et inébranlable. Il n'y a plus que l'installation de quelques pièces spéciales qui préoccupe le philologue de nos jours. Aussi celui-ci n'a-t-il plus à craindre une comparaison entre ses propres résultats et ceux de la philologie hébraïque, arabe ou même classique. Il en est de même de l'histoire, depuis que la liste des rois de Chorsabad et les fouilles de Mari ont permis d'établir une chronologie fixe. L'archéologue comme l'historien doivent avoir la même impression de sûreté, ce qui n'exclut aucunement le développement et l'extension, qui constituent la tâche importante de l'Assyriologue contemporain.

En vieillissant — et ces jours-ci mon âge me sera plus présent à l'esprit que d'ordinaire — on ne peut s'empêcher de se rappeler cette période tranquille du début de notre siècle. C'est avec une certaine mélancolie qu'on se souvient de ces années de sûreté et de paix internationale qui ont précédé la première guerre mondiale. Les plus âgés parmi nous ont fait leurs études sous la direction des savants dont les jeunes ne connaissent que les noms devenus presque légendaires. Quant à moi, c'étaient Friedrich DELITZSCH, Hugo WINCKLER, Eduard MEYER dans le Berlin d'antan, Heinrich ZIMMERN et Alfred JEREMIAS à Leipzig, le R. P. Vincent SCHEIL, François THUREAU-DANGIN, et Charles FOSSEY à Paris. Certes, ces noms comptent parmi les meilleurs de cette génération; ils appartiennent aux savants qui ont jeté les bases, sur lesquelles nous bâtissons. Et pourtant quelle n'était pas l'incertitude qu'on éprouvait à l'égard de tous les détails!

Surtout dans le domaine sumérien tout était alors incertain. On hésitait s'il fallait considérer le sumérien comme une véritable langue ou, selon HALÉVY, comme une cryptographie. Même DELITZSCH s'était rangé à l'opinion d'HALÉVY dont il ne reviendrait qu'en 1906, l'année où j'ai entamé mes études avec lui. Dès la même année THUREAU-DANGIN, novateur génial, traduisit les inscriptions royales sumériennes avec une intuition admirable. Plus tard, M. LANDSBERGER et ses disciples ont appliqué les principes nouveaux à la linguistique accadienne. Dans le domaine de l'histoire de la civilisation et des religions régnaient alors les opinions des deux savants que je viens de citer: WINCKLER et JEREMIAS, noms auxquels il faut ajouter celui de

JENSEN dont le Panbabylonisme était d'un parti-pris presque naïf. Au début de la période dont je vous parle, se situe la controverse de *Babel et Bible*. Un peu plus tard, aussi en 1906, parut le premier tome de l'ouvrage de Peter JENSEN: L'Epopée de Gilgamesh dans la littérature mondiale, dont les assertions réussissaient fort bien à inquiéter et à confondre le débutant, et à exciter non seulement son intérêt, mais aussi sa contradiction. Le moment était venu de nous défaire de cette habitude de lancer des coups d'œil en dehors des limites de notre propre domaine et de considérer la civilisation mésopotamienne tout à fait à part. Il nous fallait une limitation et M. LANDSBERGER et ses disciples ont certainement eu raison de considérer cette civilisation comme une entité indépendante, qui obéit à ses propres lois.

Comparons maintenant cette période, qui se situe avant et peu après la première guerre mondiale, avec notre époque à nous. Quels sont nos résultats jusqu'ici et quelle est la première tâche sur laquelle il nous faudra concentrer nos projets et nos pensées?

Considérons d'abord quels sont les moyens dont nous disposons de nos jours. Dans son Avant-Propos au quatrième tome de son *Sumero-risches Lexikon*, le R. P. DEIMEL range cet ouvrage dans l'outillage indispensable de notre corporation („Handwerkszeug unserer Zunft") et prie ses confrères de lui faire part de leurs corrections et remarques. Quiconque a dû se servir autrefois de BRÜNNOW complété par les *Seltene Ideogramme* de MEISSNER, apprécie la grande œuvre de compilation du Nestor des assyriologues contemporains, la considère comme indispensable. Tout en nous réjouissant des derniers volumes, comme les nouvelles éditions du *Pantheon Babylonicum* et de la liste des étoiles, nous serons encore plus heureux de l'édition revue de l'ouvrage lui-même, qui rendra superflues les notes dont toutes les pages de nos exemplaires interfoliés sont couvertes à présent.

Un de nos plus grands désirs, c'est de pouvoir disposer d'une liste complète des signes étudiés dans leurs différentes formes depuis la période archaïque jusqu'au début de notre ère, époque où l'écriture cunéiforme a disparu. A cet égard je considère le second tome du *Manuel d'Assyriologie* de Charles FOSSEY comme la meilleure ressource. Cette „évolution des cunéiformes" ne contient-elle pas le nombre considérable de 17411 différentes formes de signes? Malheureusement cet ouvrage est épuisé et les signes les plus archaïques y man-

quent, lacunes qu'il faudrait combler en consultant les listes de LANGDON et surtout celles de M. FALKENSTEIN.

Maintenant que la vie est si chère, les ouvrages autographiés sont devenus presque inabordables pour nos étudiants. Cependant ces copies de l'écriture cunéiforme peuvent être remplacées peu à peu par des transcriptions dont l'illustre THUREAU-DANGIN nous a donné l'ingénieux système. Ce procédé qui nous permet de transcrire tout signe cunéiforme a pu se développer et se perfectionner grâce aux travaux de M. LABAT et de M. VON SODEN, dont les manuels font déjà partie de l'outillage de tout assyriologue. Il faut espérer que ces résultats contribueront à nous procurer ce dont nous avons un si grand besoin : des éditions, de transcriptions et de traductions, annotées et précédées de brèves introductions, des éditions telles que celles du *Vorderasiatische Bibliothek*, collection de monographies abandonnée trop tôt.

En ce qui concerne la grammaire, ce n'est pas une seule qu'il nous faudrait, mais au moins quatre ou plutôt un nombre bien plus grand encore : il nous en faudrait une pour chaque époque et chaque dialecte à part. Ce désir d'ailleurs ne paraît plus irréalisable, depuis que M. VON SODEN a publié son *Grundriss der Akkadischen Grammatik*, ouvrage qui marquera une époque dans le domaine de la linguistique assyro-babylonienne. Les grammaires publiées jusqu'ici étaient méritoires, mais elles n'étaient destinées qu'à l'enseignement. Aujourd'hui nous disposons enfin d'un aperçu bien documenté et basé sur la distinction systématique des époques et des dialectes : progrès important qui doit être une des directives des études linguistiques à venir.

Personne n'ignore que le dictionnaire est toujours ce qui nous manque le plus. Le *Handwörterbuch* que DELITZSCH publia en 1896, a vieilli dès mes années d'études, alors que celui de MUSS-ARNOLT n'est guère beaucoup plus récent. Le glossaire de BEZOLD-GOETZE, qui date de 1926, est trop succinct, bien qu'il soit tiré d'une documentation assez abondante. Pour la lexicographie aussi il serait de toute nécessité de distinguer les différentes époques et les différents dialectes. Nous espérons vivement que les projets que l'*Oriental Institute* de Chicago fait exécuter sous la direction de savants tels que M. LANDSBERGER et M. GELB, se réaliseront avec le temps. La publication du grand lexique systématique qui sera publié à Chicago et déjà la publication du dictionnaire manuel, préparé à Goettingue, inaugureront une ère nouvelle pour les études assyriologiques.

Depuis mes années d'études on s'est habitué de plus en plus à considérer Sumer et le Sumérien comme une totalité indépendante, obéissant à ses propres lois, non seulement dans le domaine linguistique, mais aussi dans celui de la civilisation. Ici je voudrais citer seulement quatre noms de savants: E. CHIERA qui a recueilli les hymnes et textes religieux de l'époque néo-sumérienne, qu'il a copiés avec une admirable acribie et A. POEBEL, dont les *Grundzüge der sumerischen Grammatik* constituaient la base indispensable de toute recherche linguistique dans ce domaine. L'œuvre de ces deux sumérologues a été continuée par deux savants ici présents: celle de CHIERA par M. S. N. KRAMER, dont l'œuvre qui nous est parvenue peu après notre isolement pendant la guerre, a été une révélation, surtout par la publication et la classification des textes littéraires. L'œuvre de POEBEL a été continuée par M. A. FALKENSTEIN dont la Grammaire de la langue de Goudéa a le mérite d'être la première synthèse scientifique de la langue classique de l'âge d'or néo-sumérien. Il faut féliciter vivement l'Institut biblique pontifical à Rome d'avoir pu réussir à éditer en si peu d'années non seulement une grammaire fondamentale du Sumérien classique, mais aussi la première grammaire historique de la langue accadienne.

Quant aux problèmes et recherches historiques, le manque de temps me force à n'en toucher que les quelques questions qui me semblent être de la plus grande actualité.

Ces dernières années, le problème le plus actuel a été celui de la chronologie. On a eu raison de parler d'une espèce d'éboulement du terrain chronologique produit par la découverte de la liste de Chorsabad et des données des archives de Mari. Aujourd'hui on pourrait constater une accalmie, une réaction même. Heureusement que les conséquences pour la préhistoire n'ont pas été trop graves, puisque la période protodynastique s'en trouve plus étendue qu'on ne l'avait supposée jusque là. C'est dommage que la liste des rois de Chorsabad ne soit toujours pas publiée. Il n'a pas été dans nos usages jusqu'ici de proposer des résolutions. Autrement nous pourrions saisir l'occasion pour insister vivement à cet égard auprès de nos amis de Chicago.

La question sumérienne, comme je viens de vous le dire, se discutait toujours au début de mes études; c'est encore THUREAU-DANGIN qui la résoudrait d'une manière définitive. Cependant, la joie de disposer

de tant de matériaux nouveaux et de voir disparaître peu à peu les problèmes linguistiques, risque de nous faire oublier qu'il existe toujours une autre question sumérienne. Il s'agit de savoir où et comment il faut ranger ce peuple toujours énigmatique dans le cadre des populations et des civilisations mésopotamiennes.

Il y a plus de douze années que M. Thorkild JACOBSEN a prétendu qu'il ne fallait pas exagérer ce conflit supposé entre les Sumériens et les Sémites dans la protohistoire mésopotamienne. D'après lui la différence entre ces deux groupes de population ne serait même pas visible, si ce n'était par la langue telle que nous la connaissons par les inscriptions. Je me demande, si le sujet que nous traiterons cet après-midi ne nous fera pas voir de si grands contrastes entre les conceptions religieuses qu'il ne restera pas grand'chose de leur prétendue unité, même pas de celle de la période protodynastique. Cependant ces contrastes ne dépendent pas des différences de race ou de peuple. On pourrait même dire que la vallée fertile entre les deux fleuves a été un lieu de rassemblement et de fusion pour les races et les peuples. Qu'importe de savoir auquel d'entre eux il faut attribuer certaines nuances?

Et pourtant, c'est justement pour les Sumériens qu'il faudrait faire une exception. Car il est probable que ce sont eux qui peuvent être considérés comme les inventeurs de la tablette d'argile et de l'écriture cunéiforme, cette écriture qui est une des caractéristiques essentielles de la culture mésopotamienne. Par cette écriture ils ont mis leur empreinte sur toute la civilisation du pays entre les fleuves et même au delà. De plus ils ont été, du moins en basse Mésopotamie, les représentants de la culture urbaine qui a succédé à celle des bergers et des paysans.

La question de savoir si l'origine de cette civilisation urbaine est vraiment due aux Sumériens n'est pas encore résolue. Car en considérant les temples les plus anciens, tels que celui d'Eridu, comme des constructions sumériennes, on ne fait que reculer le problème de l'origine et de l'entrée des Sumériens à des temps préhistoriques, au lieu de le résoudre. Peut-être vaut-il mieux admettre que les Sumériens comme les Sémites ont envahi le pays par des migrations successives: les proto-Sumériens au début de la période d'Uruk et les Sumériens proprement dits quelques siècles plus tard, au début de la période de Lagash.

Pour l'histoire de la civilisation et celle des religions le point de départ de toutes les recherches doit être l'époque néo-sumérienne qui remonte à peu près à 2000 avant notre ère. Une abondance de témoignages nous permet de constater dès cette époque un certain syncrétisme, un mélange de différentes civilisations. C'est à partir de cette période qu'il nous faudra remonter prudemment à la période proto-dynastique et à celle de Djemdet-Našr. Il paraît qu'il existait dès lors des contrastes curieux, qui ne devaient se fondre que plus tard dans une unité apparente. Dans la religion, ce syncrétisme se trouve définitivement dans le culte du dieu Marduk et date du règne de Hammurabi.

Voilà pourquoi le thème général de nos discussions est si important pour le problème du syncrétisme protohistorique et préhistorique. A l'encontre du rationalisme singulièrement froid que nous attestent non seulement les longues listes monotones, mais aussi un grand nombre de mythes et même des hymnes, se trouve le culte des dieux chthoniques de la végétation et du sol, dieux qui comme Tammuz garantissent la fertilité de la terre. Or, il paraît que déjà de bonne heure ces dieux ont été combattus et refoulés. Quiconque comprend Tammuz, conçoit le syncrétisme dans ses origines, son évolution et sa forme définitive.

Lors de mes années d'études, les lettres d'El-Amarna attiraient l'attention et nous tous lisions tout d'une haleine les premiers comptes rendus que Winckler publiait de ses fouilles à Boğazköy. Aujourd'hui les études assyriologiques se concentrent plutôt sur *Mari*, ce monde curieux que les archives de Zimrilim datant de l'an 1700 à peu près, nous ont fait connaître. Ces documents nous révèlent une frappante unité culturelle, linguistique, politique et commerciale dans un domaine vaste, mais bien fermé à toutes les influences extérieures, surtout à celles de l'Égypte et des Hittites. Nous trouvons les précurseurs de cette civilisation à *Kültepe*, ses derniers échos à *Amarna*. Il est évident que le déclin est dû d'abord aux invasions des peuples montagnards, puis à l'irruption des peuples des steppes, les Araméens. Ses origines sont moins claires.

Car l'énigme de l'avenir ne sera ni le monde d'Amarna, ni celui de Boğazköy, ni même celui de Mari, mais probablement le monde d'*Akkad*. C'est qu'il s'agit de savoir quand et comment les Sémites accadiens ayant emprunté l'écriture sumérienne et s'étant assimilés la culture de Sumer, ont pu répandre leur propre langue en même temps

que ces éléments étrangers. La solution de ces problèmes devra être cherchée aux environs du *Habur*, et non pas aux sources de ce grand affluent de l'Euphrate, là où est situé le *Tell Halâf*, mais surtout autour de la grande colline de Chagar-Bazar (*Çager-pazar*). Du haut de celle-ci M. MALLOWAN a compté, dès l'automne de 1934, plus de 64 collines de décombres (*tells*) dont presque aucune n'a été fouillée jusqu'ici.

Cette région a dû être sans aucun doute le centre politique proprement dit, d'abord celui des Accadiens, puis celui des Amorrhéens. La ville d'Akkade près de Sippar, qui a donné son nom au royaume de Sargon I et de Narâm-Sîn, j'aimerais mieux la considérer comme un centre provincial du grand empire, transféré vers le Sud-est, probablement déjà sous la pression des peuples montagnards.

Quelques siècles plus tard le royaume assyrien de *Samsi-Addu*, le conquérant ammurrite, a dû avoir également son centre dans la région du *Habur*. La prospérité éphémère et la décadence prématurée de cet empire constituent un problème à part. Peut-on parler en effet d'un empire de *Hanigalbat*, qui ait mis fin à la prospérité assyrienne et qui précède les empires des *Hurrites*? Voilà des problèmes qu'il faudra résoudre par des recherches sur place.

Ars longa, vita brevis. C'est en vain que Gilgamesh cherche et trouve l'herbe de la vie dont le nom est „étant vieux l'homme se rajeunit". Nous savons qu'elle ne sera pas destinée à nous non plus. C'est pourquoi il nous faut coopérer, partager la besogne et passer enfin le flambeau des recherches aux jeunes. C'est dans cette collaboration qu'il nous faut chercher notre force. Si nous concourons tous à construire la cité des études assyriologiques, on pourrait appliquer à celle-ci les paroles du début et de la fin de l'ancienne épopée:

„Montez et promenez-vous sur le mur d'Uruk

Examinez les fondements, considérez le briquetage:

Si son briquetage n'est pas de la brique cuite,

Et si ses fondements n'ont pas été jetés par les sept sages."

Puissent les séances, les conférences, les réceptions officielles, les entrevues privées, toutes les rencontres enfin que nous réserve cette semaine, contribuer à fortifier l'unité dans la diversité de nos études.

M. A. DE BUCK, doyen de la Faculté des Lettres et co-directeur de l'Institut néerlandais pour le Proche Orient, offre ses vœux à M. DE

LIAGRE BÖHL à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire et lui offre le volume de Bibliotheca Orientalis qui lui est consacré. M. DE LIAGRE BÖHL dit quelques mots de remerciement et donne la présidence à M. ÉD. DHORME, qui remercie et introduit M. R. D. BARNETT.

M. ÉD. DHORME (Paris), *président*

M. R. D. BARNETT (Londres) lit une communication (avec projections) sur: *The Archaeology of Urartu*.

I feel much honoured by the courteous invitation to address this reunion.

My subject is the archaeology of Urartu. It is one well suited for such an international meeting, since it illustrates very well by the deficiencies in our knowledge the need for international co-operation in the future. It also emphasises very heavily our debt to French scholarship in the past for many of the details which we possess. It stresses the fact, above all, that in the future the progress of archaeology beyond the "Iron Curtain" cannot be ignored.

The importance of Armenia is due not merely to its natural wealth but also to the fact that its central mountain pattern constitutes a fortress of great strength guarding certain natural routes. This fortress is formed around the plain of Lake Van by Mount Ararat on the north, the mountains of Kurdistan on the south, the Antitaurus on the west and the lower hills of Maku on the east. It must have been almost inaccessible in winter and easily guarded in summer. In antiquity no doubt marshes and forests increased its natural strength. One might even go so far as to say to-day that the power which holds central Armenia is entrusted with the keys of the Near East, as that stronghold gives access alike to Anatolia, Syria, Persia and Iraq. The Romans discovered that it was not enough to hold the frontier against the Parthians along the Euphrates, but it was necessary for them to control Armenia as well, or at least to make terms with it. To-day that Armenian fortress is held in Turkish hands, and the frontier with Russia runs north and south along the natural road of the Aras Valley to the east of that fortress, cutting the once larger territory of ancient Armenia into two. This very road was the factor which made that country particularly rich and important throughout ancient times.

There is evidence of contacts between the Armenian plateau and



Figure of a bison, from Van (British Museum).



1. Cylinder of alabaster from Gök-tepe, Lake Urmia. (New York). Three views.



2. Greek vase from Rhodes showing use of corner rosettes (British Museum).

Mesopotamia from an early period. One of the finest pieces in the British Museum is a figure, about 9 cm. high, of almost pure copper, representing a bison (Pl. I). This is a model, somewhat inaccurately rendered as to its pose¹⁾, of the now almost extinct European bison, which was till recently extant in the Caucasus, and may once have been known in Mesopotamia. This piece might be considered in many ways one of the finest examples of ancient metal-work, yet it has been ignored and remains unpublished except for a small illustration in the *Encyclopaedia Britannica* of 1928²⁾. It is said to have been found in Van, but must be of Mesopotamian origin of early Dynastic or Sargonid date, and, if so, it is a remarkable witness to Mesopotamian infiltration at that early period. We may consider with it another piece now in New York. This is a cylindrical box of alabaster about 12 cm. high, showing a scene of the Sun-god emerging from his house, the doors of which are opened for him by a deputation of other gods (Pl. II). It was found at Gök Tepe³⁾, near Rezaiyeh, Lake Urmia, many years ago, and was first published by LEHMANN-HAUPT⁴⁾, who rather oddly described it as a cylindrical-seal. Both pieces together strongly suggest that a current of contact was already then setting in

1) The bison characteristically carries his head lowered. In this piece he has the back smoothed as if to carry a large cloth or saddle, and a vertical hole is drilled through the middle of the belly. Mr. Gadd has suggested to me that this may have been originally to attach a model of a temple with the symbol of the goddess Ištar, as represented on the back of the bull on a cylinder seal of the Uruk period: Frankfort, *Cylinder Seals*, pl. III e.

2) In the *Encyclopaedia Britannica*, article 'Urartu' by C. F. L(EHMANN)-H(AUPT).

3) This is the site partially excavated by Mr. T. BURTON BROWN and published under the odd name of *Geoy Tepe, Excavations in Azerbaijan*, 1948. I am obliged to Mr. Charles WILKINSON, Curator of Near Eastern Archaeology in the Metropolitan Museum, for the following description of the object:

"Its height is $3\frac{3}{4}$ " and the diameter is $2\frac{3}{8}$ ". The diameter of the hole is $1\frac{7}{8}$ ". The cylinder tapers off in thickness near the top. It is made of very soft "alabaster", which has been covered in parts with bitumen (or black paint), which, as you may remember, is a feature of some terracotta plaques. There are a few pieces missing and there are minor fractures. The piece was acquired from the Ward Collection in 1886. I have examined it under an ultra-violet lamp, but it does not give much positive information beyond that it is all of a piece. The fractured parts do not seem new, as for example on the right leaf of the door and the man's head in front of the goddess."

4) *Materialien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens* in Abh. der Kön. Gesell. der Wiss. zu Göttingen, Phil.-Hist. Klasse, N.F. IX, 3, 1907, p. 9, figs. 3 a-c.

the direction of Armenia from Mesopotamia. The late Nicolas ADONTZ⁵⁾ pointed out the fact that the names of the four types of fruit-trees which Sargon of Akkad brought back from Puruṣhanda still survive in modern Armenian speech, suggesting thereby that Puruṣhanda may have lain in the region of Armenia.

In recent years the Armenian plateau has produced material of a fresh kind, suggesting movement in the direction from East to West. A pottery with metallic shapes, incised geometric decoration (sometimes in relief in the form of large spirals or spectacle shapes) and curious appliqué handles like buttons has been recorded by Russian excavators at Armavir, Shengavit and other sites in the valley of the Aras⁶⁾. It has also been discovered by a Turkish scholar, Hamit Zübeyr Koşay, at Karaz, near Erzurum, at the western exit of the road joining the Aras Valley. It has also been found by Mr. Burton Brown at Gök Tepe, which I just mentioned, west of Lake Urmia, in a district easily reached from the Aras Valley on the south. It has also been found recently at Tabara el-Akrad and other sites in the Amuk Plain in Syria^{6a)}. It is known at Ras Shamra, and in Palestine is identified with Khirbet Kerak ware. It has some relations with the royal graves at Alaca, and Sir Leonard WOOLLEY has proposed⁷⁾ that its distribution marks the immigration of the proto-Hittites.

So much for the Early Bronze Age. Information regarding the Middle and Late Bronze Ages in Armenia is almost wholly defective⁸⁾, though much is known about the neighbouring Talychs of Russia and Azerbaijan, thanks to the work of the brothers de Morgan, lately revised by Monsieur SCHAEFFER⁹⁾. In fact, we know almost nothing about the area of Western Armenia in this period. ADONTZ suggested that the nucleus of the later Urartian civilization was formed in Hittite

5) In his invaluable *Histoire de l'Arménie*, published posthumously, 1946. [Since the above was written, Dr. Emin BILGİÇ has kindly informed me that from the evidence of the Kül-tepe texts, Puruṣhanda lay almost certainly slightly to the West of Central Anatolia.]

6) B. A. KUFTIN, *Urartskii 'Kolumbarii' u podoshvyy Ararata i Kuro-arakskiy Eneolit*, Tiflis. (= "Urartian 'Columbarium' on the Slopes of Ararat and the Kur-Aras Aeneolithic".)

6a) HOOD, *Excavations at Tabara-el-Akrad*, Anatolian Studies I, 1951.

7) *A Forgotten Kingdom* (1953), pp. 31-5.

8) See Kuftin, *op. cit.*, for a few notes.

9) *Stratigraphie Comparée et Chronologie de l'Asie Occidentale* (Oxford, 1948).

imperial times on the borders of the Hittite empire in the kingdoms of Azzi and Hayaša. This seems to me a mere guess. We know only that the area described in 13th century Assyrian records as Uruatri, i.e. Urartu, lay in the mountains south and south-west of Lake Van.

The first serious recorded conflict with Urartu is that of Shalmaneser I. Under the blows of Assyria, as ADONTZ points out, Arame and Sardur of Urartu were compelled to unite the twenty-three kingdoms of which Urartu had hitherto consisted, and built their new capital at Van.

The study of this conflict involves the interesting question of Mušri, often mentioned in association with Urartu. On the Black Obelisk of Shalmaneser from Nimrud, the king of Mušri presents Shalmaneser with gifts for his zoo in the form of "Two-humped camels, a river-ox, a *sakea*, a *susu*, elephants, monkeys, apes". Now, several of these creatures appear to fit in with the fauna of this region. The camel is a well-recorded creature of the Transcaucasian plains, mentioned many times in the Urartian inscriptions. The sculpture shows the Bactrian or two-humped camel is meant. The "river-ox" or water-buffalo was well-known in Mesopotamia in Sumerian times. The elephant as depicted is clearly of the Indian species, or, more likely, that of the extinct Syrian variety¹⁰⁾. The *susu* is shown as a curious animal with curved horns resembling the outline of a lyre; in fact, the word *susu* is nothing but the ordinary Urartian word for a sheep^{10a)} and I suggest that the animal illustrated may be simply the Caucasian tur (*capra cylindricornis* Blyth), whose most characteristic feature is his undulating horns. As to the *sakea*, which has a horn on its forehead, it is impossible to suggest what it can have been except some kind of rhinoceros, which may have still lingered in those regions.

The monkeys and apes must be connected with some traffic further east. The general conclusion reached would seem to be that Mušri was a small area lying between Assyria and Urartu, as is indicated on the grounds of general information in the Assyrian Annals.

After Shalmaneser there is little direct information about Urartu in the Assyrian Annals for nearly a century, but ADONTZ has presented evidence that during this period the two great powers were struggling

10) On this Syrian elephant, see BARNETT, *Palestine Exploration Quarterly*, 1939, pp. 5-6.

10a) e.g. UDU šušeš, *Annals of Sardur III*, l. 33, FRIEDRICH, *Einführung ins Urartäische*, M.V.A.G. 1933, p. 60.

for control of the province of Mannai and what I interpret as control of a vital road. Sammuramat of Assyria fought seven campaigns against Hubuškia and Mannai, while the annals of Argišti during the same period also describe campaigns against Mannai. In fact, much like modern great powers, Assyria and Urartu fought each other through intermediaries. But a fragmentary inscription from Dehok suggests that by the time of Adadnirari the Assyrians were fighting the Urartians themselves barely 100 kilometres from Nineveh itself.

Simultaneously, the Urartian empire was expanding in other directions. Menua and his successor, Argišti, extended their conquests into northern Syria during the first half of the 8th century. An inscription in Hittite hieroglyphs ¹¹⁾ found at Jekke, near Aleppo, was dedicated by Kamanas, king of Carchemish, about 750 B.C. In it he refers to his overlord by name, and BOSSERT ¹²⁾ has recently shown this name to be that of Sardur II, successor of Argišti.

In the north and north-east, Urartu also expanded its empire to control the whole of the fertile Aras Valley, which, when united with the route through Mannai, formed a single strategic highway through the mountains of Transcaucasia. Menua in the late 8th century consolidated his position by pushing northwest against the Diauehi, a people who have been identified with the tribe known later by Xenophon as Daochoi. A Russian scholar ¹³⁾ points out that in Urartian annals they are later classified with their allies Luša and Katarza as forming together the people of Kulhai or Colchians, the people known to Greek legend as the owners of the Golden Fleece. From them Menua exacted heavy tribute in the form of gold, silver, bronze and horses. Argišti I (785-55 B.C.) confirmed these gains, and his successor Sardur II invaded the Colchians again and captured one of their cities called Ildamusa. Archaeology finds evidence of these advances, in Urartian settlements recently identified by Russian scholars, first, on the northern slope of Mount Ararat at Iğdir ¹⁴⁾, next in the magnificent fortress discovered near Erivan at Karmir Blur ¹⁵⁾.

¹¹⁾ BARNETT, *Hittite Hieroglyphic Inscriptions from Aleppo* (Iraq X, 1948).

¹²⁾ *Zur Geschichte von Kargamis* (Studi Classici e Orientali I, Pisa 1951).

¹³⁾ P. USHAKOV, *K. Pokhodam Urartnitzev v Zakavkaze v IX i VIII vv. po I.E.* (*The Campaigns of the Urartians in Transcaucasia in the IXth VIIIth centuries B.C.*). *Vestnik Drevnei Istorii*, 1946.

¹⁴⁾ See KUFTIN, *op. cit.*

¹⁵⁾ B. B. PIOTROVSKII, *Karmir Blur I* (Akad. Armyanskoy S.S.R., Erivan, 1950), summarised by R. D. BARNETT and WATSON, *Russian Excavations in Armenia*, Iraq XIV, 1952.



1. Vase from Azerbaijan (Teheran Museum).



2. Faience box, from Susa (Louvre).

Russian scholars have found at Karmir Blur the most important Urartian material as yet available. I show a view of the fortress, apparently founded by Sardur II, with its row of jars for provisions ¹⁶). Another slide shows a magnificent decorated helmet with ritual scenes protected by lions' heads on stalks, perhaps representing snakes' bodies. This helmet bears the name of Sardur himself ¹⁷). A third slide shows a quiver, also from Karmir Blur, with chariot scenes ¹⁸). We are reminded that there was considerable Assyrian artistic influence upon Urartian work, a phenomenon already encountered at Toprak Kale ¹⁹). Nevertheless, these works have often an individual, not entirely Assyrian, character, as we see from the figure of a sphinx from Toprak Kale, now at the Hermitage ²⁰).

In this sketch we only mention in passing one or two points illustrating the skill of the Urartians in metallurgy. The destruction of Muşaşir by Sargon during his eighth campaign is well-known from the publication of M. THUREAU-DANGIN and its illustrations in sculptures from Khorsabad, published by Botta. Attention has been drawn by some to the lion-headed shields and the cauldrons which Sargon captured there. We now know that cauldrons in Urartu were frequently decorated with lion and griffin heads and smaller figures, or "Henkelattaschen", in the form of birds with the heads of women. Parts of such cauldrons have been found in Greece ²¹). Imitations of the lion-headed shields exist in Crete ²²), but the best actual example of such a cauldron on its stand comes from a tomb in Etruria ²³), and it is not the only one. It is clear that a contact had been established with the Mediterranean world before 700 B.C., and this I would connect with the foundation of the Greek city of Trapezus, the modern Trebizond, a colony of Miletus right in the heart of Colchian territory. Traditionally this event took place in 756 B.C. after the foundation of Sinope,

16) BARNETT and WATSON, *loc. cit.*, pl. XXXIIIa.

17) *Ibid.*, pls. XXXII b and XXXIII b.

18) *Ibid.*, pl. XXXII a.

19) R. D. BARNETT, *The Excavations of the British Museum at Toprak Kale near Van, Iraq XII*, 1950.

20) B. B. PIOTROVSKII, *Urartu* (Leningrad, 1939), pl. 19.

21) E. KUNZE, *Kretische Bronzereliefs*, pp. 267 ff.; also *Verkannter orientalischer Kesselschmuck aus dem argivischen Heraion* (Reineke Festschrift, Mainz, 1950).

22) KUNZE, *Kretische Bronzereliefs*, pls. 4, 6-13, 25, 26, 28-9.

23) Tomba BERNARDINI, Curtius, in *Memoirs of the American Academy in Rome*, II, pls. 42-54.

but it may well have been a little later. In any event it would be reasonable to connect it with the advance of Menua and his successors breaking a way through to the Black Sea coast. It is likely enough that Greek colonists or merchants from Miletus established themselves here after coasting along the south shore of the Pontus in search of Chalybean iron, Colchian linen and flax, timber and precious metals. At this date the cock, the "Persian bird", first appeared in Greece and is illustrated on Greek vases, having doubtless been brought by this route from Persia overland to Trebizond²⁴).

After the beginning of the 7th century this channel of communication must have greatly enriched Urartu. Figures of these "Henkelataschen", birds with women's heads, are found in every major sanctuary of archaic Greece, and seem to have given rise to the story in Greek legend of the Harpies, which are in fact so depicted in Greek art. The name of Phineus himself, the victim of their persecutions, may be nothing but a corruption of Išpuiniš or Ušpina, king of Urartu (c. 820 B.C.).

We notice other signs which I would connect with this Urartian trade. A blue faience box, now in the Louvre²⁵), was found in an Elamite cemetery at Susa. It shows on one side a winged griffin, on the other a man-headed monster (Pl. III). In the field are rosettes, which is nothing very remarkable; more curious are the half-rosettes and quarter-rosettes, unknown elsewhere in ancient art. They are in fact an Elamite peculiarity, occurring on a glazed brick from Susa²⁶) and on another from Choga Zembil²⁷). If, however, we turn to a Greek vase of the later 7th century of a style probably manufactured either at Rhodes or Miletus or both, we see a procession of wild goats amid triangles representing mountains above a band of lotus and buds²⁸). In the field are half-rosettes, and in the corners quarter-rosettes. A large "bird-bowl" from Rhodes²⁹) has the quarter-rosettes exactly in the Elamite manner. All this suggests that precious textiles of oriental origin, whether woven or embroidered with these patterns, were carried via Mannai and Urartu to Trapezus, where they were bought by Greek

24) See PAYNE, *Necrocorinthia*, p. 76.

25) MECQUENEM, *Mém. de la mission arch. en Iran*, XXIX, p. 36, fig. 28.

26) *Mem. Délég. Perse*, I, pl. VI.

27) R. GHIRSHMAN, *Illustrated London News*, 6th December, 1952, fig. 5.

28) A. LANE, *Greek pottery*, pl. 18.

29) B.M. 60, 2.I.I. It belongs to the second half of the 7th century B.C.

merchants and brought home to form articles of apparel of much luxury, and copied on Greek vases. A volume of the *Mission en Perse*, No. IX, contains texts of cuneiform tablets from Susa, most of which refer to weaving and to coloured and embroidered cloths and dresses. The appearance of a late example of this textile art may be judged from a vase now in Teheran Museum representing a horse with a decorated horse-cloth³⁰) (Pl. III). The rosettes are now represented as circular blobs, a detail which is faithfully reproduced in Greek vases made at Corinth in the latter half of the 7th century³¹). Although this vase is said to have been found in Azerbaijan, it may be remarked that an exactly similar vase was found in the recent excavations of Monsieur GHIRSHMAN at Susa, and they are more likely both to be Elamite or Persian. It would thus appear that this route through the Aras Valley and Urartu to Trebizond served to convey some of the trade of Susa to the western world, and was especially important in the second quarter of the 7th century, when the invasions of Cimmerians and Scythians destroyed the Phrygian empire and rendered the overland route through Anatolia precarious or impassable. In 645 B.C. Assurbanipal destroyed Susa, and this trade was no doubt ruined. The Urartian king thought it diplomatic to congratulate his royal brother at Arbela, but Urartu itself seems to have been much weakened.

About this time there are actual references in an Urartian inscription from the North-West shore of Lake Van to a conflict between Rusa of Urartu (c. 680-645 B.C.) and the Phrygians (Mushki), Hittites (Hate) and Haliṭu(ni), presumably the Halizones³²).

The fall of Karmir Blur before the Scythian army has been dated by the Russian excavators to 585 B.C., but there is some reason to suggest that it took place some thirty years earlier, in the increasing confusion which led to the fall of Nineveh itself in 612. The last king of Urartu is Rusa, the son of Erimena. The name Erimena suggests that a new race, the Armenians, had by now appeared who superseded

30) BAHRAMI, *Artibus Asiae*, XI, 1948, fig. 4.

31) e.g. PFUHL, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, III, figs. III-III.

32) Adeljevas inscription, Adontz, *op. cit.* The full text has been published by MELIKISHVILI, *Klinoobraznaya Nadpis' urartskovo tsarya Rusa II iz Adyl'shevas* (*Cuneiform inscription of the Urartian king Rusa II from Adyl'shevas*) (Soobshch. Akad. Nauk. Gruz. S.S.R., 1950, p. 685). On the Halizones, see STRABO, II, 20-23.

the older dynasty of Urartu, coming, according to Herodotus, from the direction of Phrygia.

Thus ended Urartu. Its importance to us is very great, if only as the most northerly outpost of the ancient literate Mesopotamian world. Its inscriptions and archaeological remains give us an invaluable glimpse of the Caucasian peoples living beyond the bounds of Mesopotamia. Furthermore, they can also bring much new understanding of the world of Mesopotamia itself.

Après-midi

M. G. DOSSIN (Liège-Bruxelles), *président*

Le Thème général: *Tammuz*

M. A. MOORTGAT (Berlin) donne son introduction au thème général (avec projections): *Der Bilderzyklus des Tammuz*.

In jüngster Zeit häufen sich erneut die Probleme, die sich an den Namen T a m m u z heften, Probleme religionsgeschichtlicher, philologischer und nicht weniger archäologischer Art.

Vor Jahrzehnten bereits hat H. ZIMMERN, vor allem mit Hilfe zweisprachiger Texte, in seiner Abhandlung *Der babylonische Gott Tamûz* alles damals verfügbare Material zu einem Bild zusammengefasst, wie es heute noch in grossen Zügen Gültigkeit hat. E. DHORME hat es kürzlich in seinem Buch *Les religions de Babylonie et d'Assyrie* auf Seite 115 ff. anschaulich und feinführend dargestellt. Erwähnungen in Königslisten und Götterlisten, sowie Kultlieder der Freude und der Klage, sie alle, aus verschiedenen Epochen überliefert, verdichten sich zu einer religiösen Gestalt, in der, sicher im Laufe eines längeren historischen Prozesses, sehr verschiedenartige Elemente verschmolzen wurden, einer Gestalt, die zwar ihre deutliche Parallele findet in anderen antiken Bereichen, Ägypten, Syrien und Griechenland, die aber auch ihre spezifisch sumerischen Züge aufzuweisen hat. ZIMMERN sah diese religiöse Gestalt als einen König von Uruk und Gott zugleich, als königlichen Hirten, Helden und Priester, als Geliebten der Inanna, der Himmelsherrin von Uruk, als Dumu-zida-abzu (zu Dumuzi und Dumu-zida-abzu s. jedoch A. FALKENSTEIN, unten S. 45 f.), den wahren Sohn des Grundwassers, daher Sohn des Enki, später aber auch Sohn des Sonnengottes und Herrscher über das Totenreich. Als Kind liegt er im Wasser, keimt im Getreide, als Hirte füttert er die Herden,

welkt aber auch mit den Pflanzen im Sommer dahin. Die Frauen, allen voran die Geštinanna, betrauern ihn, wenn er, von den Todesdämonen hinweggerafft, in die Unterwelt steigt, sie jauchzen aber, wenn er wiederersteht und mit Inanna die göttliche Hochzeit feiert.

Diese Tammuz-Gestalt ist zweifellos in Uruk zuhause, sie ist aber zugleich ein Prototyp für viele andere, verwandte, wahrscheinlich lokal verschiedene Tammuz-Figuren. Die innere Verwandtschaft mit Adonis und Osiris ist mit Händen zu greifen.

Seit ZIMMERN's Zeiten haben sich nun unsere Denkmäler, die philologischen sowohl wie die archäologischen, bedeutend vermehrt.

Was die philologische Seite betrifft, so wissen wir durch S. N. KRAMER's Abschriften der Nippur-Tontafeln von einer grösseren Zahl *einsprachig* sumerischer Texte, die von dem Mythos des Dumuzi handeln. Er hat sie jedoch, wie er auf S. 13 seiner „Sumerian Mythology“ ausdrücklich betont, nicht in seine Sammlung aufgenommen wegen der Schwierigkeit ihrer sprachlichen und inhaltlichen Deutung. Ihre weitere Bearbeitung liegt m.W. in den Händen von Thorkild JACOBSEN.

In PRITCHARD's neuer Textsammlung, S. 40 ff., hat KRAMER ein *Streitgespräch* zwischen dem Hirten Tammuz und dem Bauer Enkimdu herausgegeben: Tammuz erscheint dort als Hirte, der mit dem Landwirt im Wettbewerb steht um die Gunst der Inanna. Er geht als Sieger aus dem Wettbewerb hervor. Noch bedeutsamer für das Verständnis des Tammuz-Mythos erscheint mir die sumerische Version von *Inanna's Höllenfahrt*, die KRAMER zuletzt im Journal of Cuneiform Studies IV, 1950, S. 199 ff. herausgebracht hat. Dieser Text zeigt uns zumindest, dass Inanna's Wiederkehr aus dem Totenreich zusammenfällt mit dem Gang des Tammuz in die Unterwelt. In Kullab gibt ihn die Göttin den mit ihr heraufgestiegenen Todesdämonen preis (hierzu vgl. unten A. FALKENSTEIN, S. 54 f.).

Nicht weniger wichtig ist eine *Hymne auf den König Šusin von Ur*, auf die A. FALKENSTEIN in der Zeitschrift Die Welt des Orients Bd. I, S. 43 ff. aufmerksam gemacht hat. Sie zeigt uns nach seiner Übersetzung und Deutung den König Šusin als Partner bei einer rituellen Hochzeit mit einer lukur-Priesterin. Beide vertreten Inanna und Dumuzi. Die Verbindung von Tammuz und König, vor allem bei dem *εἰρὸς γάμος* des Neujahrsfestes, war uns schon früher durch einen

Text für Iddin-Dagan von Isin belegt. Jetzt rücken diese Vorstellungen von der Götterhochzeit und der Verkörperung des Dumuzi durch den König, wie FALKENSTEIN ausdrücklich betont, in den Mittelpunkt sumerischer Religion.

Was nun das Alter des Tammuz-Mythus betrifft, so hat FALKENSTEIN schon in seinem vorjährigen Vortrag auf dem Assyriologentreffen in Paris von den Tammuz-Liedern als von einem erratischen Block in jüngerer Umgebung gesprochen und auf das Vorkommen des Dumuzi in seiner Erscheinungsform als Ama-ušumgal-anna in den Götterlisten aus Fara hingewiesen.

Die Gestalt des Tammuz gewinnt noch ein ganz anderes Gewicht innerhalb der sumerischen Kultur und damit der vorderasiatischen überhaupt, wenn sich die Resultate, zu denen ich auf archäologischem Wege gelangt bin, als richtig erweisen; denn sie besagen, dass ein Grossteil aller sumerischen Bildkunst dem religiösen Gedankenkreis, der sich um die Tammuz-Gestalt spannt, bildlichen Ausdruck verleiht: Es sind die Motive, die wir uns gewöhnt haben mit den Termini Lebensbaum, Kampf zwischen Löwe und Herdentier, Imdugud, Figurenband, Symposion, Neujahrsfest, Tierkapelle zu bezeichnen.

Es kann nicht die Absicht meines Vortrages sein, diesen ganzen Bildgedankenbestand, wie er entsteht und im Laufe der Jahrhunderte sich entwickelt, erweitert und verwandelt, vorzuführen, wie ich es bereits in meiner Abhandlung 'Tammuz', Berlin 1950, getan habe. *Vielmehr werde ich heute mit Ihnen lediglich die Beweisführung für die Identifizierung des genannten Bilderbestandes mit der Gedankenwelt um Tammuz einer erneuten Prüfung unterziehen*, wobei ich mich auf die grosse Periode eigentlicher sumerischer Hochkultur, auf die Zeit von der Frühgeschichte (Uruk IV/Djemdet Našr) bis zur Ur I-Zeit, beschränken möchte.

Dies ist eine Periode von mehreren Jahrhunderten, die in drei Abschnitte zerfällt, Uruk IV/Djemdet Našr-, Mesilim- und Ur I-Zeit. Sie hat grundlegende Gedanken und Ausdrucksformen für die spätere Geschichte Vorderasiens geschaffen.

Vorweg aber noch *einiges Grundsätzliche zu der hier dargelegten Beweisführung*. Es werden Mittel und Methoden angewandt, auf die besonders zu achten ist. Ihre Beweiskraft mag verschieden sein, sie

ergänzen und kontrollieren sich aber gegenseitig, und sind, wie mir scheint, alle zusammengenommen, bündig.

1) Ohne jede literarisch-philologische Hilfe, ohne jede Kenntnis eines Gottesnamens oder Mythos, sei es auch nur aus späterer Zeit, wären wir niemals imstande, ein Bildwerk mit einer namentlich bekannten mythischen Figur oder bestimmten mythischen Ereignissen in Verbindung zu bringen. So dient denn auch hier das philologische Material, das ich vorhin kurz erwähnte, als Deutungsgrundlage.

2) Ohne das sogenannte 'Ringbündel', die Standarte der Frühgeschichte, die die Urform des keilschriftlichen Ideogramms der Inanna-Ištar ist, wäre es nur schwer möglich, den geistigen Mittelpunkt der hier zur Rede stehenden Bilderwelt zu fassen und zu benennen. Es ist die Welt der Inanna, der zur Himmelsherrin gewordenen Muttergottheit Uruks, deren Sitz das heilige Eanna war.

3) Ein Hauptmittel unserer rein archäologischen Deutung ist der *Nachweis der Zusammengehörigkeit bestimmter Bildmotive auf Grund ihrer kompositorischen Zusammenstellung* auf einem und demselben Denkmal.

Wenn z.B. bei zahlreichen Bildwerken immer wieder das sogenannte Figurenband, der Tierkampffries, mit dem sogenannten Symposium, einer Trinkszene, zusammengestellt wird, so kann das kein Zufall sein, sondern muss in der Bedeutung der Bilder begründet liegen. Der Zusammenhang verschiedener Bildmotive lässt sich ausserdem nachweisen mit Hilfe ikonographisch eigentümlicher und unverkennbarer Typen. Tritt z.B. in ganz verschiedenen Bildszenen der gleiche Typus eines Mannes im Netzrock auf, so müssen diese Szenen einen gedanklichen Zusammenhang haben.

4) Ein weiteres ebenso wichtiges archäologisches Deutungsmittel ist *die historisch-genetische Betrachtung der Motive und dabei vor allem die Erfassung ihrer Urform*, d.h. die Form, in der eine Begebenheit der Wirklichkeit entsprechend erzählt und noch nicht in der abstrakt-stilisierten Weise eines mythischen Symbols wiedergegeben wird. Diese Urform ist jedem Betrachter ohne weiteres verständlich.

5) Erst wenn ein Motiv in seinem grösseren Gedankenkreis und in seiner Urform erkannt ist, haben wir die Möglichkeit und das Recht, seinen Inhalt mit mythischen Figuren und Begebenheiten zu identifizieren, die uns auch sonst aus literarischen Quellen bekannt sind.

Die Anwendung dieser Mittel und Methoden auf den Bilderbestand

der sumerischen Kunst führt uns automatisch von Motiv zu Motiv und zu folgenden Ergebnissen:

I. a) Bleiben wir zunächst bei der Bildkunst der Frühgeschichte, d.h. der Zeit, in der die Schrift erfunden wurde und in Uruk zum erstenmal eine sumerische Hochkultur aufblühte. Es handelt sich, archäologisch ausgedrückt, um den Ausgang der Uruk IV-Zeit und die Djemdet Našr-Zeit, die Zeit der politischen und geistigen Vorherrschaft Uruks, der Stadt der Muttergottheit Innin.

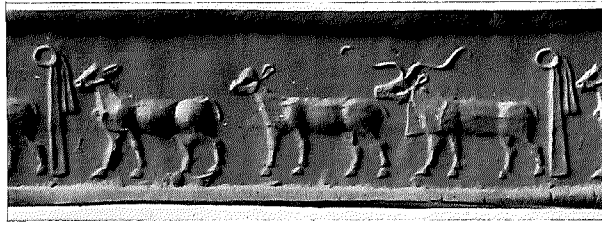
Ein gut gearbeitetes Rollsiegel aus Uruk (Tf. IV 1) zeigt uns drei Mähnschafe, Widder, Muttertier und Jungtier, nach links in einer Reihe auf ein Ringbündel zuschreitend. Es sind die heiligen Schafe der Göttin Innin, die durch ihr Symbol vertreten ist. Das sogenannte Ringbündel, schon unter den Götterstandarten der ältesten Schriftstufe vorhanden (FALKENSTEIN, *Archaische Texte aus Uruk*, Nr. 280 f.), ist die Urform des Ištar-Ideogramms der späteren Keilschrift (DEIMEL in *Orientalia* 15, 1925, S. 43).

Ein weiteres Denkmal aus Warka (Tf. IV 2), die Alabaster-Mulde, deren grösster Teil ins Britische Museum, deren kleinerer Teil aber in die Berliner Sammlung gelangte, zeigt auf einer Schmalseite wiederum die Zusammenstellung von Lamm und Innin-Zeichen. Dazu aber noch eine achtblättrige Rosette, die wir auch als Wand schmuck aus Uruk und Tell Brak kennen. Was sie zu bedeuten hat, sagt uns ein Rollsiegel der Djemdet Našr-Zeit in der Sammlung Newell (Tf. IV 3). Hier ist die gleiche Rosette die Blüte eines Busches, neben dem rechts und links je ein Schaf steht. Die Rosette ist demnach die Abkürzung für die Pflanze, von der die Schafe leben.

Auf der Breitseite derselben Mulde aus Warka ist die heilige Hürde zu sehen, die durch die Standarte der Innin gekennzeichnet ist, eingefasst von Lamm, Muttertier, Widder und einer zweiten Standarte, alle in spiegelbildlicher Verdopplung.

Heilige Herden von Schafen und Rindern, und Tempelhürden mit verschiedenen Gottes-Standarten sind ein Hauptthema der frühgeschichtlich-sumerischen Bildkunst.

Einen bedeutenden Schritt weiter in die Vorstellungswelt dieser frühen Bildkunst führen uns zwei Rollsiegel in London (Tf. V 1), bzw. Bagdad. Schafen, die wiederum durch das hinzugefügte Innin-Zeichen als die Herde der Innin gekennzeichnet sind, wird von einem Mann, der von einem Diener begleitet ist, eine Ähre oder ein



1. Rollsiegel. A. Moortgat, Vorderasiatische Rollsiegel,
Nr. 9.

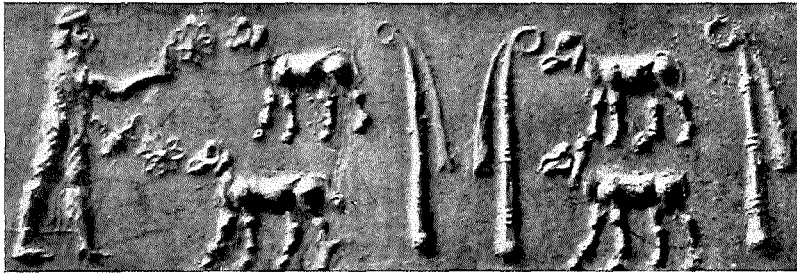


2. Steinmulde aus Uruk. W. Andrae, Berliner Museum 1931, S. I,
Abb. 1-3.

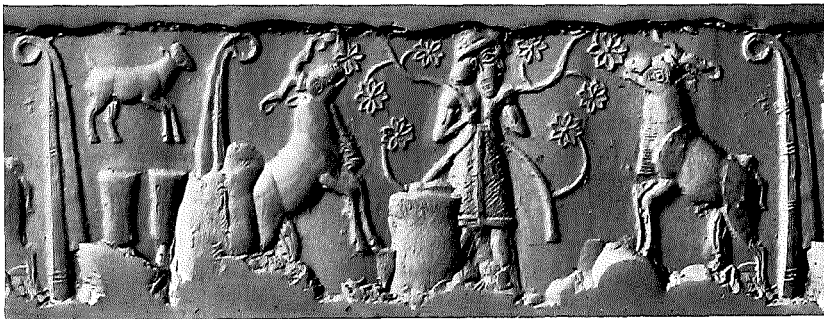


3. Rollsiegel. H. H. v. d. Osten, Ancient Oriental Seals in the
Collection of E. T. Newell, OIP 22, Nr. 690.

PLANCHE V



1. Rollsiegel. E. Heinrich, Kleinfunde aus Uruk, Tf. 17, b und c.



2. Rollsiegel. Moortgat, a.a.O., Nr. 29, a und b.

Zweig mit einer achtblättrigen Rosetten-Blüte, wie wir sie soeben kennenlernten, dargereicht. Unzweideutig die Darstellung einer Fütterung der Herden.

Der Mann, der die Ähre oder die stilisierte Rosettenblüte darreicht, wird nicht nur von einem Diener gefolgt, er fällt auch durch seine eigenartige Tracht auf. Er trägt, wie sonst die Könige auf Abrollungen und Stelen der Frühgeschichte, Bart, Nackenschopf und Kopfbinde, vor allem aber einen langen Hüftrock, der hier merkwürdigerweise aus einem netzartigen, durchsichtigen Stoff gearbeitet ist und die Glieder durchscheinen lässt. So feierlich ist sicher keine alltägliche Herdenfütterung vor sich gegangen, auch wenn es sich um eine Tempelherde handelt wie hier. Zum ersten Male ahnen wir, dass es bei unseren Bildern um etwas mehr als die Wiedergabe heiliger Herden und Hürden gehen mag.

Noch könnte es sich bei den soeben betrachteten Fütterungsbildern um die Wiedergabe eines von einem Fürsten und Hohenpriester vorgenommenen zeremoniellen Kultakt handeln, bei einem weiteren grossen Rollsiegel aus Uruk (Tf. V 2) werden die gleichen Elemente, Mann im Netzrock, Rosettenzweige, Mähnenschaf, Innin, zeichnen in eine so abstrakt symbolisierende Form gefasst, dass ihr Inhalt nicht mehr eine einmalige wirkliche Handlung sein kann, sondern höheren, sicher religiös-mythischen Sinn haben muss. Ein Mann im Netzrock mit Tanie im Haar steht, den Körper en face, das Gesicht im Profil, mit zwei grossen rosettengeschmückten Zweigen in den Händen zwischen zwei Mähnenschafen, die ihn anspringen, um an den Blüten zu fressen. Das Ganze bildet sichtlich eine wappenartige Gruppe, die den Gedanken der Herdenfütterung durch einen königlichen Hirten zu einer Idee überhöhen soll — zugleich, wenn man will, die anthropomorphe Form des 'Lebensbaummotivs'. Die Nebenszene bringt ein Lamm und zwei Gefässe, sicher mit Gaben, zwischen zwei Innin-Standarten. Ein König von Uruk aber, der Hirte ist, der in innigster Beziehung zur Herrin von Eanna, zu Innin, steht, und zugleich eine Verkörperung der wachsenden und welkenden Pflanzenwelt ist, kennen wir, es ist der eingangs erwähnte Dumuzi-Tammuz. Es kann kein anderer sein. Heisst er doch in spätsumerischen Klage- und Freudegesängen, die bei seinem Tod und seiner Wiederverstehung erklingen, besonders häufig 'der Hirte', 'Herr der Hirtenwohnung', 'Herr des Viehhofes', 'Herr der Viehhürde'. Daher die

Bilder der Herden und Tempelhürden, die Lebensbäume, die 'Fütterung'. Schon hier sind wir an einem entscheidenden Punkte der Beweisführung angelangt. Nur hier in der Frühgeschichte ist die Bildersprache noch so sehr im Übergang vom epischen Erzählen einer mythischen Begebenheit zur abstrakten Symbolisierung einer religiösen Idee begriffen, dass wir literarische Überlieferung und Bildersprache sich decken lassen können.

b) Der 'Mann im Netzrock' (ikonographisch nicht zu verwechseln mit der 'Figure aux plumes' aus Lagaš!), der meist in Verbindung mit

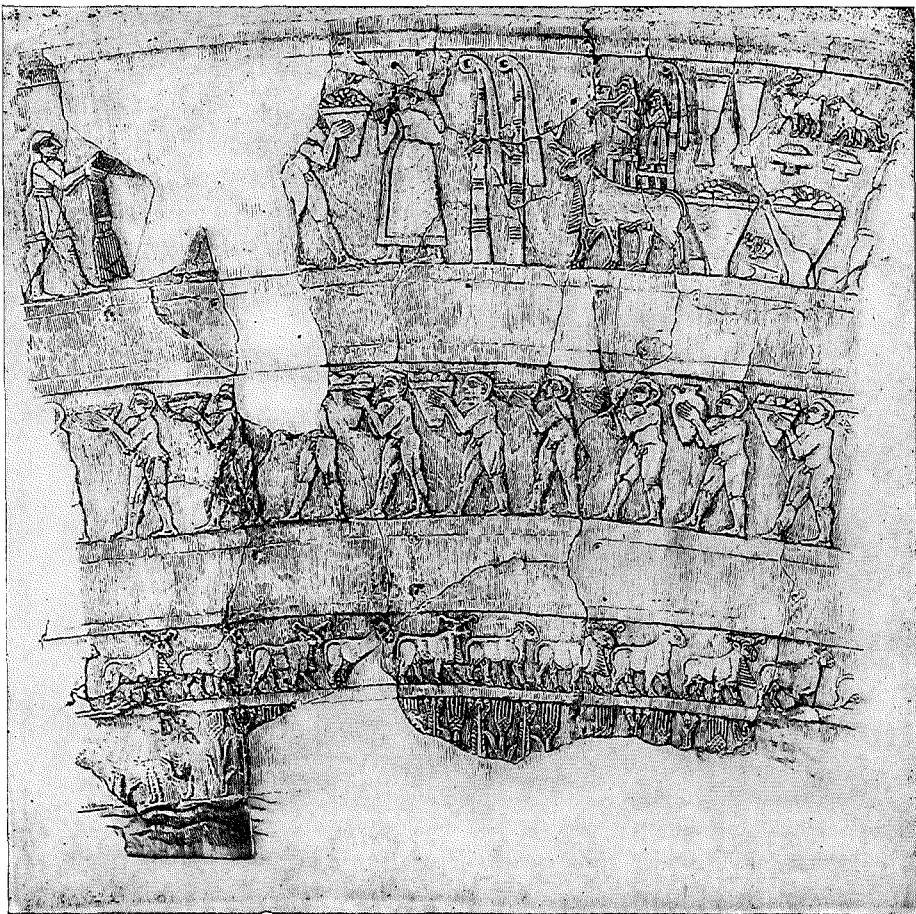


Abb. 1. Alabastergefäß aus Uruk. Heinrich, a.a.O., Tf. 2, 3, 38.

dem Ringbündel auftritt, ist eine so bezeichnende Erscheinung in dieser frühgeschichtlichen Periode, dass sich mit seiner Hilfe eine Reihe weiterer Darstellungen von kultischen Handlungen anschliessen lässt. Ich beschränke mich hier auf die wichtigste Szene, die uns auf zwei ganz verschiedenen Denkmälern in verschiedener Ausführlichkeit erhalten ist: einem Rollsiegel in Dresden (ZA NF 7, S. 200, m. Abbildung) und einem grossen reliefgeschmückten Alabastergefäss aus Uruk. Beide ergänzen sich in ihren im Wesentlichen gleichen Darstellungen. Der Mann im Netzrock, gefolgt von einem Diener im kurzen Rock, der ihm auch bei der Fütterung der Tiere behilflich ist, bringt auf dem Dresdner Siegel ein Gefäss in Tierform herbei zum Heiligtum der Innin, das durch zwei Innin-Standarten gekennzeichnet ist. Es ist bereits mit Körben und grossen Gefässen voll Gaben besetzt. Das Alabastergefäss (Abb. 1) ist viel ausführlicher in seinem dreistreifigen Relief. Der Hauptstreifen, der oberste, ist zwar stark zerstört, aber da noch ein kleiner Teil des Netzrockes über dem Fuss des weggebrochenen Fürsten erhalten ist, lässt sich die Szene sofort als erweiterte Variante zum Dresdener Siegel erkennen. Vor den Innin-Standarten steht hier eine Frau in enganliegendem Mantel und mit gezackter Krone. Nach sehr flüchtig gearbeiteten Parallelen auf etwas späteren Rollsiegeln ist es anscheinend eine Hörnerkrone. Demnach ist hier doch wohl die Göttin Innin selber wiedergegeben, wie sie am Eingang ihres Heiligtums den Mann im Netzrock empfängt. Dieser bringt ihr zusammen mit dem ihm folgenden Diener einen Stoff. Ihm voran schreitet ein nackter Mann mit einem Korb voll Früchten. Ein langer Zug ähnlicher Gabenträger folgt im zweiten Streifen. Im dritten schreiten die heiligen Schafe herbei über einer Reihe von Pflanzen, die aus dem Wasser hervorwachsen. Unzweifelhaft handelt es sich um ein grosses kultisches Fest, bei dem Innin und der Mann im Netzrock zusammentreffen und die Göttin reiche Geschenke entgegennimmt. Es kann kaum ein anderes als das grosse Neujahrsfest sein, bei dem Innin und Tammuz die heilige Hochzeit feiern, und zu dem, wie wir aus Texten wissen, der Gottheit Opfergaben in reicher Menge dargebracht wurden. Der königliche Hirte tritt hier also in seiner Funktion eines kultischen Bräutigams der Innin und als priesterlicher Anführer eines grossen Opferzuges auf. Heisst denn doch auch Tammuz in den litaneiartigen Liedern der Isin-Larsa-Zeit nicht nur 'Hirte' und 'Herr der Viehhürde', sondern ebenso 'Priester', 'Anführer, Herr des Gebetes' und 'Himmlischer Klagemann'.

c) Wo findet sich aber der dritte Aspekt des Tammuz in der Bildkunst wieder, der deutlich in einer weiteren Gruppe von Epitheta aus denselben Liedern zum Ausdruck kommt, der Aspekt des 'Helden', des 'Kraftvollen', des 'Mannhaften'? Wir brauchen nicht weit zu suchen. Er ergibt sich von selber, wenn wir eine weitere Gruppe von inhaltlich mit den heiligen Herden zusammenhängenden Darstellungen auf Bildwerken der Frühgeschichte zu Hilfe nehmen.

Während sich der Aspekt des Priesters und göttlichen Bräutigams Tammuz einfach mit Hilfe des ikonographischen Typus 'Mann im

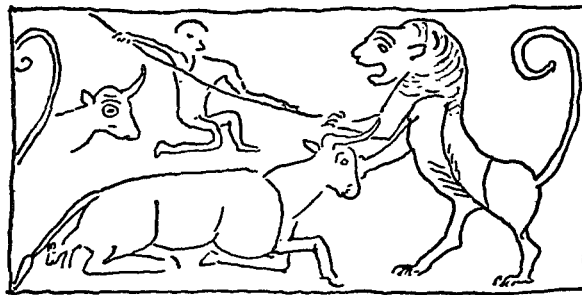


Abb. 2. Rollsiegel. Newell Nr. 695.

Netzrock' gewinnen liess, stellt sich neben den Bilderkreis des friedlichen Hirten Tammuz mit seinen Herden, Hürden, Fütterungen und mit dem 'Lebensbaum' der kämpferische Hirte Tammuz, der den Stier bezwingt und die Herden gegen ihre Feinde Löwe und Raubvogel schützt, als zwangsläufige logische Ergänzung.

Wie bei der Fütterung und Tränkung der Herden finden auch die Motive des Stierbezwingers und Herdenschützers in frühgeschichtlicher Zeit gelegentlich noch Ausdruck in einer Darstellung, die das Ereignis in natürlicher und daher auch im Bilde ohne weiteres verständlicher Form wiedergibt. Ein unveröffentlichtes Rollsiegel des Britischen Museums zeigt uns die Fesselung eines wilden Stieres durch zwei Männer. Auf einem Rollsiegel der Sammlung Newell (Abb. 2) stürzt ein Mann mit dem Speer herbei um den unheimlichen Löwen zu erstechen, der eine Kuh überfällt, während sie gerade ein Kalb zur Welt bringt. Auf einem weiteren Rollsiegel derselben Sammlung (Nr. 681) stösst ein gewaltiger Adler zusammen mit einem Löwen mitten in eine Herde hinein. Und ungezählt sind die Reliefgefässe und

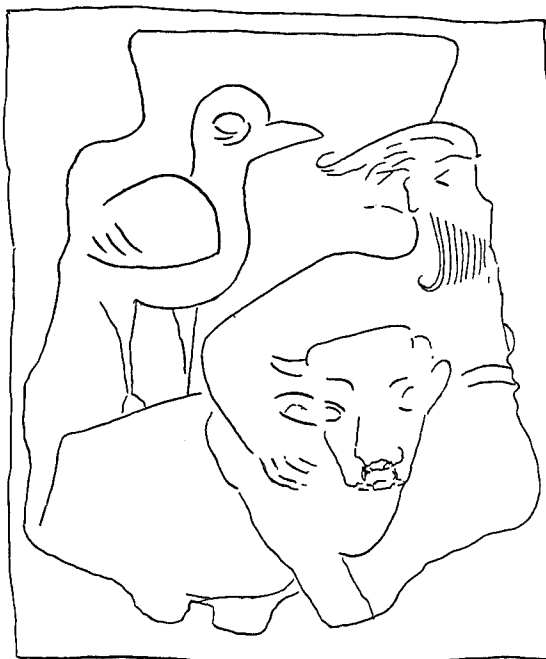


Abb. 3. Reliefgefäss. Hall, *Ars Asiatica* XI, Tf. 11, 3.

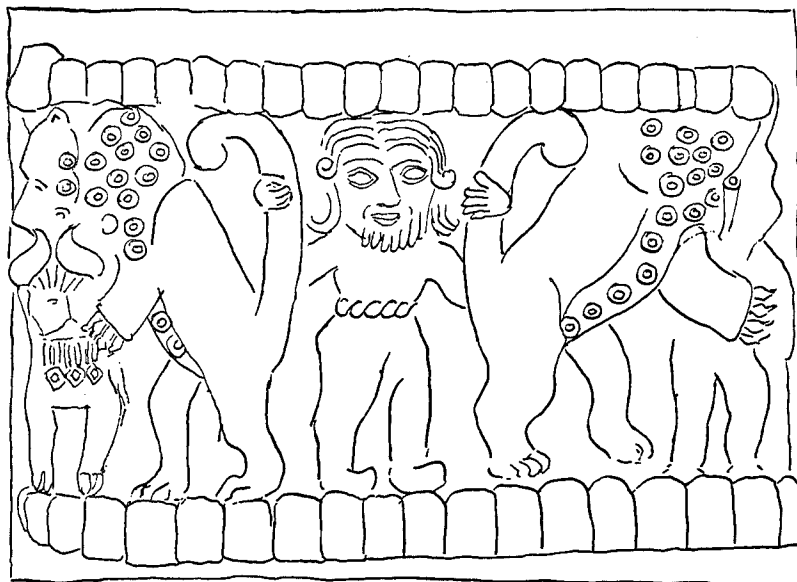


Abb. 4. Reliefgefäss. ILN v. 12.9.1936, S. 134, Abb. 16.

Rollsiegel, die sich mit dem abgekürzten Motiv eines Stieres, der von einem Löwen überfallen wird, begnügen.

Die naturgetreue Form des Bildgedankens wird aber auch hier, ebenso wie bei der Fütterung, noch in der Frühgeschichte selber zu einer symbolischen überhöht. Reliefgefäße im Britischen Museum (Abb. 3) und aus Tell Aqrab (Abb. 4) zeigen uns schon in der Djemdet Našr-Zeit den nackten, schwergelockten Helden en face, wie er die Rinder schützend umarmt und bezwingt, oder die Löwen bekämpft. Bei dem letzteren Gefäß aus Tell Aqrab, das uns eine Kette von spiegelbildlich verdoppelten, schräggestellten Bildelementen vorführt, sind eigentlich schon viele Formprinzipien gefunden, die das spätere sogenannte Figurenband beherrschen werden.

Hier geht es denn auch sicher nicht mehr um einen alltäglichen Schutz der Herden durch einen gewöhnlichen Hirten, sondern um die Idee eines heldischen Hirten, der die Herden nicht nur hegt und pflegt, sondern sie auch im Kampfe vor ihren Feinden rettet. Dass beide Aspekte des Hirten engstens zusammengehören und infolgedessen beide im Dienste einer Muttergottheit stehen, erwartet man nicht nur nach den Epitheta, die Tammuz in den Kultliedern beigelegt werden, es ergibt sich auch aus dem sinnvollen Zusammenhang der Bildmotive und wird bestätigt durch die Darstellung eines Rollsiegels aus der späten Akkad-Zeit (MOORTGAT, Vorderasiatische Rollsiegel, Nr. 243), auf dem beide im Verein, der nackte Held und die Innin, letztere an ihren Schultersymbolen erkenntlich, einen Löwen erlegen.

So kommen wir zunächst zum Ergebnis, dass während der sumerischen Frühgeschichte, als Uruk, die Stadt der Innin, die politische und geistige Macht innehatte, ein Grossteil aller Bildmotive sich zu einem einheitlichen Bilderzyklus zusammenfügen, dessen Kern die Göttin Inanna und Tammuz, dieser in seinen auch aus späteren Liedern bekannten Aspekten, bilden: Neben dem Hauptthema, der Begegnung der Inanna und des Dumuzi beim Neujahrsfest, stehen die Darstellungen des friedlichen und heldischen Hirtenlebens sowie der heiligen Herden und Hürden. Alles aber kreist um den durch den heiligen Baum symbolisierten Gedanken des keimenden und welkenden Lebens, den Dumuzi selber verkörpert.

II) Die oben erwähnte Hymne auf Šusin beweist uns, wie FALKENSTEIN betonte, dass der Tammuz-Gedanke auch in viel späteren Jahrhunderten noch eine zentrale Stelle in der sumerischen Religion ein-

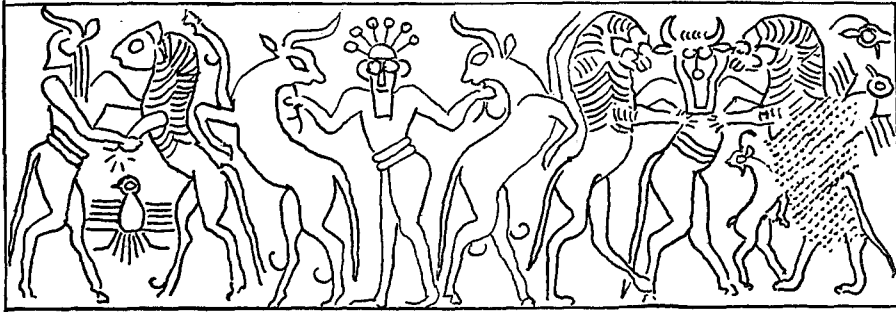


Abb. 5. Rollsiegel BM 89538, nach Photographie.

genommen hat. Findet das eine Bestätigung in der Bildkunst der Sumerer nach der Djemdet Našr-Zeit?

Das uns erhaltene Bildmaterial ist für die Zeit zwischen Frühgeschichte und der Vormacht Ur's unter Mesannipadda, für die sogenannte Mesilim-Zeit, sicher nur zufällig und fragmentarisch. Doch reicht es vollkommen aus, um die Entwicklung und den Wandel der frühgeschichtlichen Bildersprache zu verfolgen.

a) Offen zutage liegt bei allen stilistischen und inhaltlichen Weiterungen die Kontinuität der Bildersprache zwischen Djemdet Našr- und

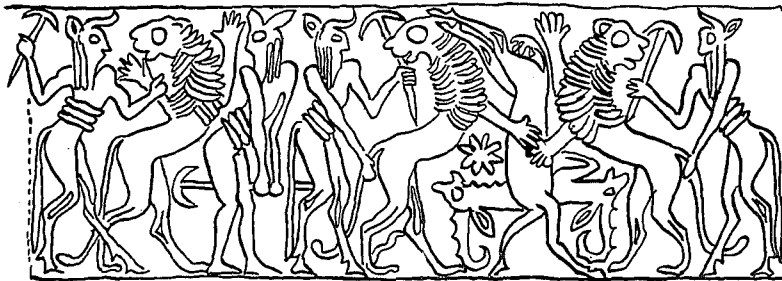


Abb. 6. Siegelabrollung. E. Heinrich, Fara, Tf. 46, f.

Mesilim-Zeit in dem sogenannten Figurenband der Glyptik, d.h. in dem Bilderband, das hundertfach, ja tausendfach in der ersten Hälfte des 3. Jahrtausends die Rollsiegel schmückt, und dessen Hauptfigur zweifellos der nackte, gelockte Held ist, der die zahmen Tiere umarmt und bezwingt oder ihre Feinde, vor allem den Löwen, abwehrt. Niemand dürfte bezweifeln, dass auf dem Rollsiegel BM 89538 aus dem Britischen Museum (Abb. 5) der nackte Held, der zwei Rinder am

Barte packt, die gleiche mythische Gestalt ist, die wir an den Gefässen aus der Frühgeschichte zuletzt kennenlernten. Auf den Rollsiegeln und Siegelabrollungen der Mesilim-Zeit steht er nicht mehr allein, sondern er hat Helfer, manchmal Männer in der normalen Tracht dieser Zeit, vor allem aber ein übernatürliches Wesen, das von dieser Zeit ab eine immer grössere Bedeutung gewinnt und kaum mehr aus der Bildersprache Vorderasiens verschwindet, den Stiermenschen nämlich (Abb. 6). In ihm erhält die Bundesgenossenschaft des Menschen und

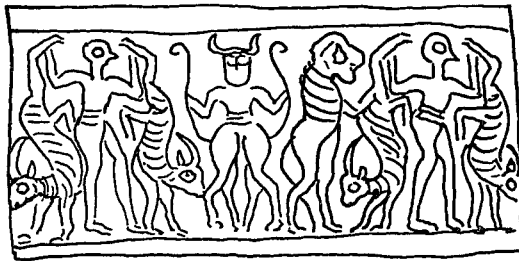


Abb. 7. Rollsiegel. Moortgat a.a.O. Nr. 95.

des Haustieres einen symbolischen Ausdruck, wie auch schon viel früher die beiden bösen Mächte Löwe und Raubvogel zu einem Mischwesen, dem sogenannten Imdugud, verschmolzen worden waren. Während seit der Mesilim-Zeit der Stiermensch nun immer öfter dem Löwen gegenüber gestellt wird in spiegelbildlich erweiterten Dreier- und Fünfergruppen, wird der löwenköpfige Adler, der sogenannte Imdugud, zunächst noch seltener, dann aber immer häufiger dargestellt, wie er seine Fänge zwei zahmen Tieren oder sogar zwei Stiermenschen in den Rücken schlägt. Wie aber der Stiermensch nicht nur gegen Löwen auftritt, sondern auch zahme Tiere beherrscht, so bezwingt der Löwenadler auch den Löwen. Ich erinnere nur an die Mesilim-Keule und die spätere Vase des Entemena.

Eine besondere Vorliebe für abstrakte Bildformeln zeigt die Mesilim-Zeit bei ihrer Umbildung des Helden, der zwei Stiere oder zwei Löwen bezwingt, in ein einziges, symbolisches Zeichen (Abb. 7). Es entstehen dann abstrakte Bildkontraktionen, die man nur noch als Sigel bezeichnen kann und deren Verständnis nur noch dem Eingeweihten möglich ist, es sei denn, dass man, wie es hier geschah, ihre Entwicklung zu ihrem Ursprung zurück verfolgt hat. Der Urgedanke



Abb. 8. Rollsiegel. Moortgat a.a.O. Nr. 99.

ist immer noch der Gleiche wie bei dem Abb. 2 gezeigten Siegel der Frühgeschichte: Ein heldischer Hirte bezwingt und schützt zugleich das zahme Tier gegen das Raubtier, die in einem unaufhörlichen Widerstreit stehen, die Ausdruckform ist jedoch so wirklichkeitsfremd geworden, dass auch der zugrunde liegende Gedanke nur noch symbolisch gewertet werden kann als Wettstreit zwischen Leben und Tod, Kosmos und Chaos, Diesseits und Jenseits überhaupt. Darum auch ist im Grunde niemals ein Sieg des einen über das andere dargestellt, sondern ein stetes Gleichgewicht.

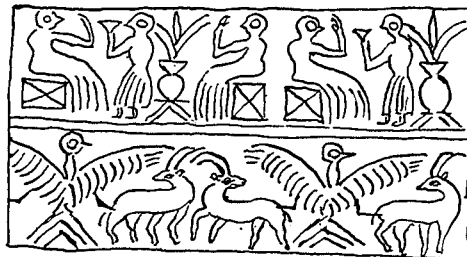


Abb. 9. Rollsiegel. Newell Nr. 39.

Besonders sprechend ist z.B. eine formale Verbindung von Imdugud- und Lebensbaum-Motiv auf einem Berliner Rollsiegel (Abb. 8). Je nachdem man die Abrollung des Bildes abteilt, sieht man das Zeichen des lebenspendenden Baumes, des Tammuz selber, von dem zwei Schafe sich nähren, oder die Bedrohung derselben durch den grossen Feind, den Löwenadler, sicher das Gegenstück zum Lebensbaum, das Zeichen des Todes. Beide befinden sich in einem unendlichen Kreislauf.

b) Aber auch Figurenband und Imdugud-Motiv, d.h. die Bilder vom Kampf zwischen Leben und Tod seit der Mesilim-Zeit, stehen im Zusammenhang eines weiterreichenden Bilderzyklus: In der Sammlung Newell befinden sich z.B. zwei Rollsiegel, die man wohl noch in die Mesilim-Zeit datieren darf. Beide sind mit doppelstreifigen Darstellungen verziert: Das eine Siegel (Abb. 9) vereinigt das Im-

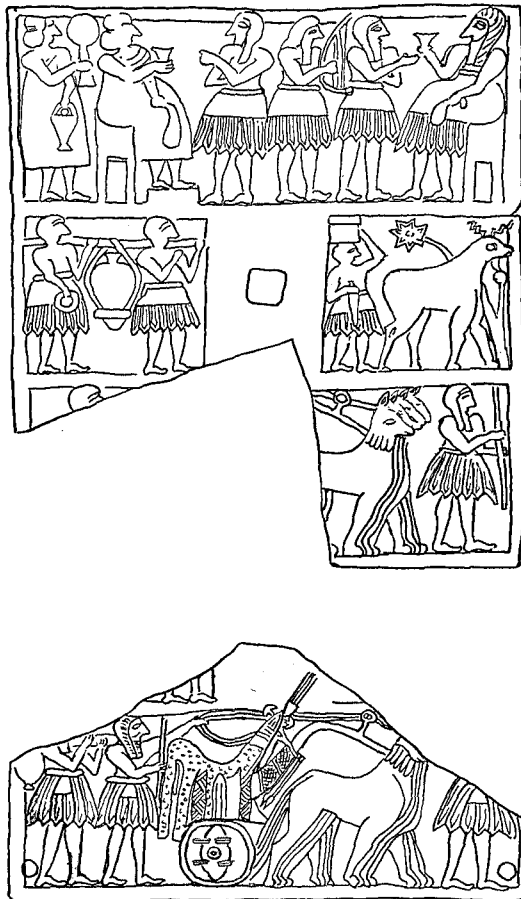


Abb. 10. Weih Tafel. OIC 13, Fig. 44/45.

dugud-Motiv, das andere das Figurenband mit einer Trinkszene. Und unter den verschiedenen Rollsiegeln aus dem Königsfriedhof in Ur, die diese Motivenkombination ebenfalls benutzen, mögen auch noch

einige sein, die älter sind als die Ur I-Zeit. Diese öfters wiederkehrende Zusammenstellung zweier Szenen auf einem und demselben Rollsiegel ist ein sicherer Beweis für ihren inhaltlichen Zusammenhang. Die Trinkszene zumindest, das sogenannte Symposion, muss demnach unserem Gedankenkreis des heldischen Hirten, und damit des vergehenden und wiedererstehenden Lebens, angehören.

Das Symposion taucht auch ausserhalb der Glyptik auf. Es ist das bevorzugte Thema der wichtigsten Reliefgattung der Mesilim-Zeit, der quadratischen Steintafeln mit mehreren Bildstreifen und zentraler Durchlochung, wie sie besonders zahlreich bei den Grabungen H. FRANKFORT's im Diyala-Gebiet ans Tageslicht gekommen sind, die aber vorher auch schon in Fara, Ur, Lagaš und Susa gefunden wurden. Ein gut erhaltenes Stück aus Chafadji (Abb. 10) zeigt uns im Verein mit dem Fragment eines Duplikates aus Ur eindeutig, worum es sich bei der Darstellung handelt: Im obersten Streifen sitzen sich die beiden Partner, Mann und Frau, mit einer Schale in der Hand gegenüber, während ihnen Diener behilflich sind. Ein Harfenspieler greift in die Saiten. Die beiden unteren Bildstreifen sind ausgefüllt mit dem feierlichen Zug von Opferbringern. Die Gaben bestehen aus Schafen, Büchsen und einem Vorratspithos. Im Zuge wird auch das Viergespann herbeigeführt, mit dem der Hauptpartner anscheinend zum Fest gefahren ist.

Jede dieser Weihtafeln wandelt die Darstellung in Einzelzügen ab, der Hauptgedanke und die Elemente bleiben aber überall dieselben. Der Wagen kann durch ein Schiff ersetzt werden, so bei Bruchstücken aus Fara (E. HEINRICH, *Fara*, Tf. 21). Manche Tafeln stellen ausführlich das eigentliche Symposion dar, andere wieder kürzen es ab. Dass es sich bei dieser Darstellung aber nur um ein zentrales Geschehnis des Kultjahres handeln kann, ist von vornherein klar gewesen in Anbetracht der Häufigkeit sowie der räumlichen Verbreitung des Bildmotivs. Der Ausgräber hat diese Reliefgattung stets als Neujahrsfestreliefs bezeichnet und sie gehen allgemein unter diesem Namen. Wollen wir ganz vorsichtig sein, so dürfen wir wohl sagen, dass wir es bei dem Symposion mit einem Motiv zu tun haben, das das in allen sumerischen Stadtkulturen bekannte Fest wiedergibt, bei dem Hauptgott und Göttin, oder Göttin und König sich zur heiligen Hochzeit begegnen. Jedenfalls halte ich es für unmöglich, an andere aus der Literatur bekannte, aber doch lokalgebundene Festgelage zu

denken, z.B. aus dem Mythos vom Gang des Nanna nach Nippur, vom Gang der Inanna zu Enki in Eridu, bei dem sie den Gott betört und ihm in seiner Trunkenheit alle Kulturgüter abnimmt und nach Uruk bringt. Die Darstellung braucht sich nicht unbedingt auf die mythische Hochzeit der Innin und des Tammuz zu beschränken, sondern kann sich auch auf Ningirsu und Bau, oder auf andere verwandte Gottheiten beziehen.

So verstanden ist also das Symposion mit Opfergabenzug die gedankliche und formale Fortsetzung der feierlichen Begegnung zwischen dem Mann im Netzrock und Innin auf der grossen Alabastervase aus Uruk. Auch dort war das Fest mit der Überbringung von Opfertieren und Gaben in Gefässen und Körben verbunden. Nur sind in den beiden Perioden, Frühgeschichte und Mesilim-Zeit, verschiedene Episoden des Neujahrsfestes gewählt, dort die erste Begegnung, hier das feierliche Mahl.

Nur bei einer solchen Deutung des Symposions ist denn auch seine kompositionelle Zusammenstellung mit dem Figurenband, bzw. Imdugud-Motiv zu begreifen. Sind doch beide die Fortführung der auch bereits in der Frühgeschichte gedanklich engstens zusammengehörenden Bilder vom Bräutigam und Hirten der Innin sowie vom heldischen Herdenbeschützer. Was zunächst sinnlos erscheint, die Verbindung einer Tierkampfszene mit einem festlichen Mahl, gewinnt einen tieferen Sinn, nachdem wir die Motive in ihrer Genesis verfolgten und das eine als die Darstellung einer kultischen Erneuerung des Lebens, das andere als ein Symbol für den Kreislauf von Leben und Tod verstehen, wie wir es oben tun mussten.

Darum auch zeigt uns eine Weihtafel aus Tell Agrab (Tf. VI) beide Motive zusammen, ebenso wie eine sehr roh gearbeitete Weihtafel aus Susa (Mém. Dél. en Perse, XIII, Tf. 40a) oben ein 'Symposion' mit der Urform des Tierschutzmotivs im unteren Bildstreifen vereinigt. Das Stück aus Tell Agrab beweist uns, dass an dem Fest nicht nur Gott (König) und Göttin, sondern mehrere Partner teilnehmen können.

Offenbar haben aber auch einige Weihtafeln ihre ganze Fläche mit Teilen des Figurenbandes gefüllt, wie z.B. ein Stück aus Fara (E. HEINRICH, Fara Tf. 20, f und 22, c). Andere wiederum, wovon ein weiteres Bruchstück aus Fara zeugt, mögen ein Symposion mit einer Imdugud-Szene vereinigt haben, wie es auch das vorhin bereits gezeigte Rollsiegel Nr. 39 der Sammlung Newell (Abb. 9) tut.



Weihtafel. OIP LX, Tf. 63.

PLANCHE VII



Tierkapelle. Ur Excavations II Tf. 105.

Unsere Beweiskette ist nun immer länger geworden, indem uns die Bildmotive durch ihren eigenen thematischen und kompositorischen Zusammenhang sowie durch ihre deutlich zu erkennende historische Entwicklung Schritt für Schritt, Glied für Glied weitergeführt haben: Symposion, Figurenband, und 'Imdugud'-Motiv stehen nicht für sich, sondern bilden einen enggefügteten Komplex von Bildgedanken. Alle drei wachsen hervor aus Motiven der Frühgeschichte, die wir dort teilweise bis zu einer eindeutig verständlichen Urform zurückverfolgen konnten, die dort ebenfalls gedanklich und kompositorisch vereinigt, sowie durch das Ringbündel-Zeichen verhakt und mit Inanna von Uruk verbunden sind.

c) Der dritte Abschnitt unserer Betrachtung betrifft die Zeit der I. Dynastie von Ur, die uns durch ein Grossteil der Funde von Lagaš und Ur vergegenwärtigt wird. Sie ist zugleich der deutliche Abschluss selbständiger sumerischer Entwicklung. In vielen Zügen deutet sich schon der Einfluss beginnender Akkadisierung an. Jedenfalls dringen jetzt schon Elemente in die Bildkunst ein, die uns früher unbekannt waren, wenn auch im grossen Ganzen die Kultur der Ur I-Zeit die normale Weiterentwicklung derjenigen der Mesilim-Zeit ist. Die Hauptgötter des lichten Pantheons treten in den Vordergrund, die Weih tafeln ändern ihren thematischen Stoff, in der Glyptik zeigen sich die ersten Anfänge epischer Erzählung von Götterm ythen, die dann ein Lieblingsstoff der folgenden akkadischen Zeit sein wird. Aber es ist kein Zweifel, dass in der Zeit des Mesannipadda und der grossen Fürsten von Lagaš, von Eannatum bis Lugaland a, der Tammuz-Gedanke weiter am Leben ist, ja in gewisser Hinsicht einen Höhepunkt seiner Entwicklung erreicht.

Dies kommt begreiflicherweise nirgends so stark zum Ausdruck wie bei den WOOLLEY'schen Entdeckungen im sogenannten Königsfriedhof in Ur, einer Fundgruppe, die schon durch ihren sepulcralen Charakter ein besonders enges Verhältnis zu allem, was Tod und Leben betrifft, haben muss.

Es hält schwer, unter den Rollsiegeln, die zu Dutzenden den Toten des Friedhofes in Ur als ihr Amulett und Persönlichkeitszeichen mit ins Grab gegeben wurden — sofern sie der Periode der I. Dynastie von Ur angehören —, ein Stück herauszufinden, das *nicht* ein Motiv unseres Tammuz-Bilderzyklus aufzuweisen hätte. Figurenband, Imdugud-Motiv und Symposion, in verschiedener Ausführlichkeit und

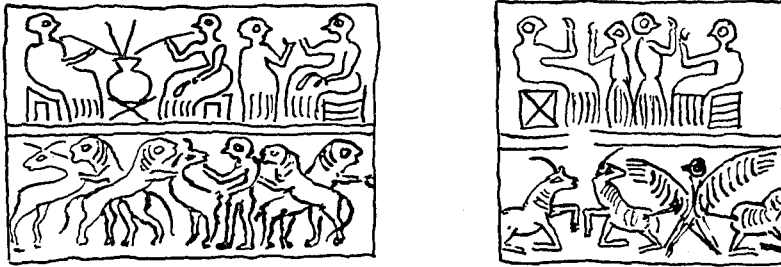


Abb. 11. Rollsiegel. Ur Excavations II, Nr. 33 u. 35.

verschiedener Kombination der einzelnen Motivelemente, stellen den Stoff für die übergrosse Mehrheit aller Siegel. Die Fürstensiegel, wie z.B. das der Šubad, des Meskalamdug, des Akalamdug, des Mesannipadda und der Ninturnin, unterscheiden sich darin nicht von den Siegeln anderer Sterblicher. Für uns besonders bedeutungsvoll aber sind wiederum die doppelstreifigen Siegelbilder (z.B. *Ur Excavations* II, Nr. 33 und 35), die durch ihre Motivkombination die Einheit des Gedankenkomplexes beweisen (Abb. 11).



Abb. 12. Akkadische Siegelabrollung. OIC 17,

Deutlicher jedoch als diese alten Bilder der Glyptik sprechen die kostbaren Intarsien und Gravierungen, mit denen die Leiern, Spielbretter und Spielsteine verziert sind. Zwar nur einmal finden wir eine Trinkszene auf der Vorderseite einer Leier (*Ur Excavations* II, Tf. 116), und zwar lediglich in einem Ausschnitt. Dafür ist, wie ich glaube, die sogenannte Tierkapelle (Tf. VII), die uns Tiere in der Weise beschäftigt zeigt wie sonst das Gefolge von Priestern, Musikern, Tänzern und Dienern in den grossen Trinkszenen, ein Symposium eigener Art. Werden doch auf etwas späteren Siegeln gelegentlich auch Tiere dargestellt, die in der für die Symposium-Szene typi-



Abb. 13. Vorderseite einer Leier.
Ur Excav. II, Tf. 104 Mitte.

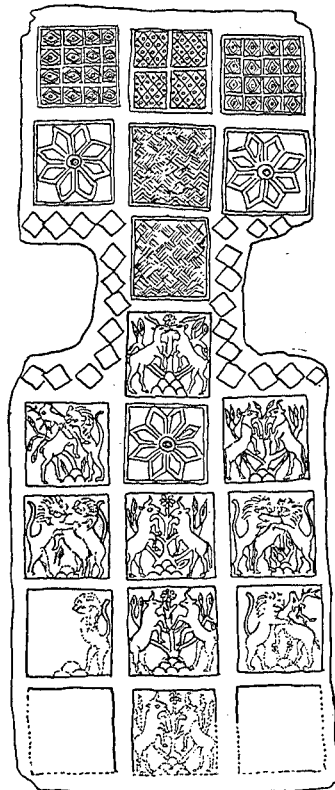


Abb. 14. Spielbrett. *ibid.* Tf. 96.

schen Weise mit dem Saugrohr aus einem Krater trinken (Abb. 12). Die Tierkapelle gehört sicher gedanklich damit zusammen, und so wird man bei ihr nicht mehr an eine Tierfabel denken, sondern an eine Art von Travestierung des heiligsten Kultfestes, an eine Art Saturnalien, bei denen alle Werte umgewertet werden, kurz vor der Erneuerung des Kosmos durch die heilige Hochzeit.

Der Zusammenhang der sogenannten Tierkapelle mit dem Tammuz-

Zyklus wird im Übrigen durch ihre Zusammenstellung mit dem nackten Helden, der zwei Stiere mit menschlichem Gesicht umarmt, einem Grundmotiv des Tammuz-Komplexes, bewiesen. Finden wir denn auch alle übrigen Teilmotive dieses Zyklus auf den Vorderseiten mehrerer anderer Leiern und Harfen. So vereinigt z.B. die Harfe der Šubad (Abb. 13) Imdugud- und Lebensbaum-Motiv mit einem Stiermenschen, der zwei Panther bezwingt, und einem Löwen, der einen Stier angreift.

Auch die allbekannten Spielbretter, neben den Leiern und Harfen, die zweite Gruppe von eingelegten Gegenständen aus den Schachtgräbern von Ur, zeigen durch die Auswahl und Zusammenstellung ihrer Bilder, dass die hier zur Rede stehenden Motive einen unteilbaren Zyklus bilden. Das gilt sowohl für die Spielbretter selber wie auch für die dazu gehörigen Spielsteine, soweit natürlich nicht die einzelnen Spielfelder mit einem rein geometrisch-magischen Muster gefüllt sind.

In dem Feldersystem der Spielbretter (vgl. *Ur Excavations* II Tf. 95 unten) sind anscheinend nur drei der zwanzig Felder unbedingt an eine bestimmte Füllung gebunden, das sind die drei Felder in der Nähe des schmalen Steges zwischen den beiden breiteren Hauptabteilungen der Spielbretter: zwei Eckfelder in der kleineren Abteilung, ein Mittelfeld in der grösseren Abteilung. Alle drei sind mit einer achtblättrigen Rosette gefüllt, die wir schon in der Djemdet Našr-Zeit kennenlernten: die Rosette, wie sie an den Zweigen wächst, mit denen der 'Mann im Netzrock' die Schafe füttert, also eine Abbeviatur des Lebensbaumes.

Die übrigen Felder können auch figürliche Füllungen haben (Abb. 14), die häufig Teile des Figurenbandes, d.h. Kämpfe zwischen zahmen und wilden Tieren, verwenden. Daneben nimmt aber einen besonders grossen Raum ein der Lebensbaum zwischen zwei Schafen oder Rindern. Auf den quadratischen Spielsteinen mit Bilderschmuck kommen ausserdem noch die übrigen Teilmotive des Figurenbandes vor, der Held, der ein Rind schützt, der Stiermensch zwischen zwei Tieren, und die Zusammenstellung von menschenköpfigem Stier mit Löwenadler auf dem Rücken, eine Kombination der beiden Gegenkräfte Leben und Tod, Gut und Böse, wie sie am Ende der Ur I-Zeit gebräuchlich wird. Diese Spielbretter haben also sicher irgendeine Beziehung zur Frage nach Leben und Tod und befinden sich nicht zufällig in diesen Gräbern.

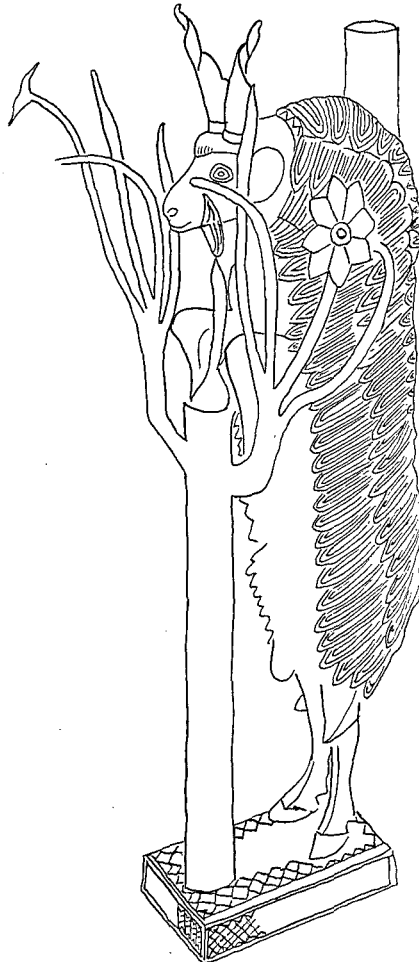


Abb. 15. Böcke mit Rosettenbaum.
Ur Excav. II Tf. 88.

Im Übrigen zeigen die Einzelmotive des Bilderzyklus, dessen Geschlossenheit wir nun durch viele Jahrhunderte während der ersten Hälfte des dritten Jahrtausends an vielen Beispielen haben nachweisen können, gerade hier im Königsfriedhof von Ur eine Fassung, die manchmal wie eine Wiederaufnahme ihrer ersten Formulierung während der Frühgeschichte wirkt: So z.B. die Art wie auf Spielsteinen ein schreitendes Schaf vor eine Pflanze gesetzt wird. Aber auch die

berühmt gewordenen Böcke aus Silber, Elektron, Lapis und Muschel (Abb. 15), die einst zu zweit den Rosettenbaum flankierten, sehen aus wie eine Umsetzung des gleichen Motivs aus der Frühgeschichte (vgl. Abb. 5) in eine rundplastische Form, und niemand dürfte bezweifeln, dass die Grundbedeutung dieses Motivs im Laufe der sumerischen Entwicklung dieselbe geblieben ist. Ist doch nirgendwo der Gedanke des keimenden und vergehenden Lebens angebrachter als in dieser sepulkralen Umgebung.

Die Betrachtung des in den Gräbern der Ur I-Zeit im Königsfriedhof in Ur entdeckten Bildwerkes hat uns bestätigt, dass Bildmotive, die auf den ersten Blick keinen Zusammenhang aufzuweisen scheinen, z.B. die Trinkszene und der Tierkampffries, oder das Imdugud-Motiv und der Lebensbaum mit zwei Schafen, ja sogar die Tierkapelle, tatsächlich immer wieder auf einem und demselben Gegenstand zu einer Gesamtdarstellung kombiniert werden. Dies ist aber nicht nur eine Bestätigung für alles, was wir über Entstehung, Ausbau und inneren Zusammenhang dieser Motive seit der Frühgeschichte feststellen konnten, sondern auch eine Erklärung für ihr massiertes Vorkommen auf Gegenständen, die ohne Zweifel mit einem besonderen Totenritus in Verbindung stehen. Stammt doch ihre Mehrzahl aus den Schachtgräbern mit ihren aufsehenerregenden Gefolgschaftsbestattungen, von deren Betrachtung hier abzusehen ist, die jedoch m.E. ihre Erklärung nur in derselben Anschauung von Tod und Leben, wie sie in dem hier verfolgten Bilderzyklus zum Ausdruck kommt, finden können.

Ich habe mich hier absichtlich auf die Bildwerke selbst beschränkt und fasse zum Schluss noch einmal die, wie ich glaube, mit Hilfe einer Kette von untrüglichen Deduktionen für die eigentliche sumerische Zeit gewonnenen Resultate zusammen:

1) Die behandelten bildlich formulierten Gedanken Lebensbaum mit und ohne flankierende Haustiere, sogenannter Imdugud oder Löwenadler über Tieren, der heldische Haustierbezwiner und -beschützer mit Gehilfen, darunter auch der Stiermensch, die feierliche Trinkszene mit den Darstellungen der dazugehörigen Vorbereitungen, Musik und Tanz, Opfergabenzüge, sowie Wagen und Schiff, wahrscheinlich auch die Tierkapelle, bilden einen unlöslichen Gedankenzyklus, dessen Zusammenhalt durch die kompositorische Kombination seiner Bildelemente auf zahllosen Denkmälern verschiedener Art bewiesen wird.

2) Das gehäufte Vorkommen dieses Bilderzyklus und seiner Einzel-

motive in der sumerischen Bildkunst beweist, dass er einem zentralen Gedanken sumerischer Weltanschauung entsprechen muss, möge dieser Gedanke auch in den verschiedenen Stadtstaaten mit verschiedenen benannten, im Wesen jedoch gleichwertigen, religiösen Gestalten in Verbindung gebracht worden sein.

3) Der Bilderzyklus macht von der Frühgeschichte bis zur Ur I-Zeit eine inhaltliche und formale Entwicklung durch, die von anfänglicher wirklichkeitsnaher Erzählung zu abstrakten Abkürzungen führt. Ursprung und Ende, so wie die Zwischenstufen sind jedoch deutlich als Einheit zu erkennen. Am Ursprung wiederum des ganzen Zyklus steht eindeutig die Gestalt eines königlichen Hirten, der im frühgeschichtlichen Uruk, der Stadt der Inanna, zu dem rosetten geschmückten Lebensbaum und dem Ringbündel, dem späteren Schriftzeichen für Inanna, in engste Beziehung gesetzt wird. Diese Ursprungsgestalt unseres ganzen Zyklus aber in Uruk anders zu deuten als den mythischen König von Uruk, Dumuzi, den Hirten und Geliebten der Inanna, ist kaum möglich. Wohl aber kann der Bilderzyklus später auf verwandte Träger des Gedankens von Tod und Leben übertragen worden sein.

M. A. FALKENSTEIN (Heidelberg) ouvre le débat spécial, dans lequel il éclaire le côté philologique du problème: *Tammūz*.

Obwohl das Tammūz-Problem schon sehr früh als eine zentrale Frage der sumerisch-akkadischen Religionsgeschichte erkannt worden ist, sind die zusammenfassenden Darstellungen des Überlieferungsstandes unverhältnismässig spärlich. Hier, wie überhaupt auf dem gesamten Sektor der Religionsgeschichte, ist noch unendlich viel zu leisten. Seit H. ZIMMERN in dem wenig umfangreichen, aber meisterhaften Werk *Der babylonische Gott Tamūz* (1909) alle bis dahin vorliegenden und verständlichen Aussagen der Schriftüberlieferung zueinandergefügt und gegeneinander abgewogen hat, ist im Grunde keine gleichwertige Darstellung mehr gebracht worden. S. LANGDON, dessen waches Interesse allen religiösen Denkmälern zugewandt war, hat mehrfach das Tammūz-Problem angeschnitten, so in der Einleitung zu den *Babylonian Liturgies* (1913) und in *Tammuz and Ishtar* (1914). In den Vorbemerkungen zur Textausgabe der *Sumerian Hymns and Prayers to God Dumu-zi* (1913) hat H. RADAU ein umfangreiches Material zusammengetragen, das vielleicht nur deshalb nicht die volle

Würdigung erhalten hat, weil damit weitreichende Theorien über die innerbabylonische Religionsgeschichte und die allgemeine Religionsgeschichte verknüpft waren. Zuletzt hat dann M. WITZEL im Vorwort zu der umfangreichen Textbearbeitung *Tammuz-Liturgien und Verwandtes* (1935) seine Auffassung, die eine besondere Sicht des Problems gibt, vorgetragen. Sie sei im Wortlaut angeführt: „Der Gott Tammuz war nicht eine sekundäre Gottheit, sondern der Hauptgott, ja vielleicht der Gott schlechthin. Allerdings ist zu beachten, dass der Name „Tammuz“ als Held der Tammuz-Dichtungen wohl selbst nur lokal und religionsgeschichtlich bedingt ist: unter ‘Tammuz’, dem Helden der einschlägigen Literatur, wie er uns unter den verschiedensten Namen begegnet, haben wir das männliche Gottheits-Prinzip der Vegetationstätigkeit zu verstehen (wie unter ‘Ishtar’ das weibliche)”¹⁾. Niemand wird bestreiten, dass es gestattet sein kann, bei der Betrachtung der sumerisch-akkadischen Religion gewissermassen einen so hohen Standpunkt einzunehmen, dass Verwandtes und Ähnliches nicht mehr getrennt erscheint, dass also zum Beispiel hinter den verschiedenen ‘Erscheinungsformen’ der Muttergottheit die Muttergottheit sichtbar wird. Aber ebensowenig wird zu bestreiten sein, dass die entgegengesetzte Sehweise auch ihre Berechtigung hat, die die einzelnen Belege auf ihre Aussagekraft in der räumlichen und zeitlichen Erstreckung und ihr Gewicht gegenüber Aussagen anderer Art prüft. Diese Betrachtungsweise erscheint mir vor allem dann am Platze, wenn, wie jetzt, die Frage gestellt ist: Was sagen die Schrift-Quellen zum Tammuz-Problem aus? Gewiss, die Ergebnisse werden vielfach nur Mosaiksteine sein, die sich vielleicht erst viel später so zusammenfügen, dass ein Gesamtbild für die einzelnen Etappen der religiösen Entwicklung und ein allgemeines Bild erscheint. Trotzdem kann ich meine Aufgabe nur darin sehen, anzudeuten, was aus den Quellen an unmittelbaren Aussagen zu gewinnen ist.

Der Name *ddumu-zi* „rechtes Kind“, „rechter Sohn“ ist erstmals zu Beginn des letzten Abschnittes der frühdynastischen Zeit²⁾ in den Wirtschaftstexten aus Šuruppak = Fāra als Bestandteil sumerischer Personennamen bezeugt³⁾. In den Götterlisten aus demselben

1) AnOr X S. VII.

2) Zu Einordnung der Texte aus Šuruppak in die paläographische Entwicklung s. *Archaische Texte aus Uruk*, 16-22.

3) S. A. DEIMEL, *WF* S. 25* *dumu-zi*; *dumu-zi-UDU*; *dumu-zi-SILÀ*; *dumu-zi-zi-SILÀ*; 33* *ur-dumu-zi* (häufig; auch R. JESTIN, *Tablettes*

Ort ist der Name nicht gebucht, ebensowenig kennen ihn die archaischen Wirtschaftstexte aus Ur, die dem Beginn der fröhdynastischen Zeit zugehören⁴⁾. Dafür erscheint in den Götterlisten von Šuruppak der Name *da ma - u š u m g a l*⁵⁾, der in der jüngerer Überlieferung meist die Form *da ma - u š u m g a l - a n n a* angenommen hat und der häufigste Beiname Dumuzis ist. *a ma - u š u m g a l* ist mehrfach und zwar sowohl in den Texten aus Ur wie in denen aus Šuruppak als Personennamen bezeugt⁶⁾. Die Bedeutung des Namens ist umstritten. Eine Übersetzung, „Mutter, Drache (des Himmels)“⁷⁾ muss als ausgeschlossen gelten, solange nicht der geringste Hinweis gegeben ist, dass *Ama'ušumgal(anna)* mit anderen Gestalten des sumerischen Pantheons, wie *Damu* oder *Ninšubura*, die Eigenschaft der Doppelschlechtigkeit teilt. Möglich, wenn auch schwierig, ist eine Deutung „der Mutter (Himmels)drache“, das wäre *da ma (- k) - u š u m g a l (- a n n a - k)*⁸⁾. Am nächsten liegt die Auffassung als „die Mutter ist ein (oder der) (Himmels)drache“. Diese Deutung hat zweifachen Vorteil. Der eben genannte Personennamen ist parallel zu langlebigen Namen wie *a ma - g i r - g a l* „die Mutter ist eine grosse Sichel“ und *l u g a l - u š u m g a l* „der König ist ein Drache“⁹⁾; er braucht dann nicht dem seltenen Typ der bis auf den Gottesnamen verkürzten *nomina propria*¹⁰⁾ zugewiesen zu werden. Des weiteren kann dann *da ma - u š u m g a l (- a n n a)* von Haus aus ebenso, wie das für *d d u m u - z i* gilt, der Name eines sterblichen Menschen gewesen sein.

Ist das der Fall, so wird aber der Nachweis¹¹⁾, dass der Personennamen *a ma - u š u m g a l* einem Bildungstyp zugehört, der besonders *sumériennes de Šuruppak* 58 und D. LUCKENBILL, OIP II 51 III 1; Adab); 40* *l u g a l - (d) d u m u - z i* (auch R. JESTIN, *l.c.* 65); *d u m u - z i - u n k e n* (R. JESTIN, *l.c.* 64 Nr. 453 II 2; parallel zu *d e n - l i l - u n k e n l.c.* 55).

4) Zur Datierung der archaischen Texte aus Ur s. OLZ 1937, 94 f.

5) A. DEIMEL, *SF* S. 10*; s. auch E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 64. Die konstante Reihenfolge *dsu'en*, *da ma - u š u m g a l*, *dnisaba* ist nicht zu erklären.

6) E. BURROWS, UET II 29 Nr. 144; A. DEIMEL, WF 21*.

7) S. H. ZIMMERN, *Babylonische Gott Tamüz* 7² 'Mutter, Alleinherrscherin des Himmels'.

8) H. RADAU, BE XXX 36¹.

9) Zu *a ma - g i r - g a l* s. E. BURROWS, UET II 29 Nr. 110; A. DEIMEL, WF 21*. Zu *l u g a l - u š u m g a l* s. SAK 164 f.; 168 k.

10) Vgl. etwa *d š u l - p a - è* als Personennamen in ITT III² 6539,6; 12; 14. Beispiele aus der akkadischen Namensgebung bietet J. J. STAMM, MVAeG XLIV 117.

11) E. BURROWS, UET II 20.

in den archaischen Texten aus Ur verbreitet ist, der schon in den Šuruppak-Texten zurücktritt, später noch seltener wird, für das Tammūz-Problem relevant. Aus dieser Gegebenheit und den eben geschilderten Nacheinander von *da ma - u š u m g a l* und *dd u m u - z i* habe ich in meinem Bericht über die Chronologie der sumerischen Literatur vor der Seconde Rencontre Assyriologique den Schluss gezogen, dass uns in Ama'ušumgal(anna) wahrscheinlich eine ältere 'Erscheinungsform', besser gesagt ein Vorläufer des Dumuzi fassbar wird, ein Vorläufer, der in der ersten Hälfte der frühdynastischen Zeit die Stelle des später in den Vordergrund gerückten Dumuzi eingenommen hat¹²⁾. Hier muss ich noch in einem zweiten Punkt auf meinen Bericht vom vorigen Jahr zurückgreifen, ohne dass ich die dort versuchte Beweisführung wiederholen kann: Wenn ich mit der Auffassung recht behalte, dass die Zeit der Helden der sumerischen Epen um Enmerkar, Lugalbanda und Gilgameš nicht weit vor den Texten aus Šuruppak und vielleicht nicht vor den archaischen Texten aus Ur liegt¹³⁾, wäre für Dumuzi eine ungefähre zeitliche Bestimmung gegeben, insofern er nicht nur von der Sumerischen Königsliste¹⁴⁾, sondern auch von der späteren Kultpraxis und Theologie in Verbindung mit Lugalbanda und Gilgameš gesetzt worden ist¹⁵⁾. Das hätte aber für das Tammūz-Problem folgende Konsequenz: Wenn uns die archäologische Überlieferung zwingt, mit Vorstellungen, wie sie an Dumuzi geknüpft sind, vor dem Beginn der frühdynastischen Zeit zu rechnen, käme nicht mehr Dumuzi selbst, sondern nur ein Vorläufer in Betracht.

Die Überlieferung aus der letzten Epoche der frühdynastischen Zeit, die man meist die altsumerische nennt, ist in ihren Aussagen über die Verehrung Dumuzis oder Ama'ušumgalannas äusserst spröde. Wir müssen zufrieden sein, wenn wir in den vorsargonischen Texten aus Ur einige mit *dd u m u - z i* zusammengesetzte Personennamen finden¹⁶⁾. Auch in den umfangreichen Tafelbeständen aus Lagaš ist es nur eine Handvoll Eigennamen, die auf Dumuzi hinweisen¹⁷⁾. Ja wenn man die Zahl dieser Namen mit der jeweiligen Textmenge vergleicht, kommt

12) *Compte Rendu de la seconde rencontre assyriologique internationale* S. 25.

13) *l.c.* 25.

14) Th. JACOBSEN, AS XI 88 ff.

15) S. unten Anm. 40; 41.

16) E. BURROWS, UET II Suppl. 18 I 2; 25 II 3.

17) S. E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 10.

man zu dem Ergebnis, dass die mit Dumuzi zusammengesetzten Personennamen in der altsumerischen Zeit gegenüber den Šuruppak-Texten zurückgegangen sind. In den offiziellen Denkmälern der Herrscher von Lagaš hat Dumuzi nur im Zusammenhang mit Bauten in Badtibira einen Platz gefunden. In einer Tonnagelinschrift, die den Abschluss eines 'Bruderschaftsvertrages' zwischen Entemena und Lugalkinišedudu von Uruk berichtet, baut Entemena für Inanna und Lugalemuša das Emuš-Heiligtum¹⁸⁾. Lugalemuša ist nach jüngerer, aber durchaus glaubwürdiger Überlieferung¹⁹⁾ Dumuzi-Ama'ušumgalanna. In einer Türangelstein-Inschrift Entemenas²⁰⁾ erscheint des weiteren *da ma - u š u m ga l - a n - na* — dies übrigens der älteste Beleg für die später übliche Namensform — als genauere Bezeichnung für *dlugal-URU x KÁR* (= RTC 359). Demnach ist *dlugal-URU x KÁR*, der in *URU x KÁRki*, einer zum Territorium von Lagaš gehörenden Siedlung, verehrte Ama'ušumgalanna²¹⁾, ebenso wie *dlugal-é-mùšá* der in Badtibira im Emuš(-kalamma) beheimatete Ama'ušumgalanna-Dumuzi ist. Mit dieser Bestimmung des *dlugal-URU x KÁR* ergeben sich wichtige Aufschlüsse für die Verehrung Ama'ušumgalannas in Bereich von Lagaš. Denn für *dlugal-URU x KÁR* liefern sowohl die historischen Inschriften wie die Wirtschaftstexte eine stattliche Anzahl von Belegen²²⁾. Ihm ist auch ein Monat im Lagaš-Kalender geweiht²³⁾. Dumuzis Name ist dagegen in den Königsinschriften nicht genannt. Zwar hat man die mehrfachen Hinweise in den Inschriften E'annatums und Urukaginas auf die Gottheit *ddumu-zí-abzu* meist auf Tammūz bezogen²⁴⁾. Sie können jedoch nicht in diesem Sinne gedeutet werden. Dumuzi'abzu „das rechte Kind des Süßwasserozeans“ ist vielmehr eine Göttin, die Herrin der in der Nähe von Lagaš befindlichen kleinen Siedlung Kiñunira (Kinunirša). Sie wird sowohl von Urbaba, als auch von Gudea als „Herrin“

18) C. J. GADD, RA XXII 125 ff.; O. KRÜCKMANN, AnOr XII 200 f.; weitere Veröffentlichungen hat M. LAMBERT, RA XLII 193⁴ angeführt.

19) S. ZA NF XI 186; AfO XIV 129; E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 11. H. ZIMMERN, ZA NF V 259 nennt als Herrn des *é-mùšá* Dumuzi.

20) E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 3 ff.

21) E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 12 ff.

22) E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 6 ff.

23) B. LANDSBERGER, LSS VII¹⁻² 61; E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 7.

24) SAK 18 VI 2-3; 20 II 9; 59 V 8-9; zur Deutung auf Tammūz s. H. ZIMMERN, *Babylonischer Gott Tamūš* 11 f.; A. DEIMEL, *Pantheon Babyloniacum* 105 b; K. TALLQVIST, StOr VII 285; E. SOLLBERGER, ZA NF XVI 9 ff.

und „Herrin von Kinunira“ bezeichnet²⁵⁾. Auch das bisher nur lückenhaft rekonstruierbare Lied auf ihren Tempel²⁶⁾ aus altbabylonischer Zeit zeigt sie uns als Göttin; denn von diesem Tempel heisst es, er „steht für seine Herrin da“²⁷⁾. Man hat sich bei den erstgenannten Belegen entweder mit der Annahme einer Doppelgeschlechtigkeit von Dumuzi abgefunden oder das Epitheton *nin* „Herrin“, „Königin“ nach Analogie von *nin* in Götternamen wie Ningirsu, Ningizzida und Ninazu gedeutet²⁸⁾. Aber ein appellatives *nin* „Herr“ ist nirgends bezeugt und ausserdem ist das Element *nin* in den genannten Götternamen sicher nicht identisch mit *nin* „Herrin“, da die Emesalform dafür *umun* lautet, nicht *gašan*²⁹⁾. Wenn ich dieses Einzelproblem hier vielleicht unerwartet ausführlich behandelt habe, so hat das folgende Gründe: Wenn wir nicht als Grundform für den Tammūz-Namen *ddumu-zi-abzu* anzusehen haben, fällt für die Bestimmung des Wesens Dumuzis eine Verbindung mit Eridu und dem Götterkreis um Enki weg³⁰⁾. Des weiteren sind wir frei, den Dumuzi-Namen auf eine göttliche oder menschliche Gestalt zu beziehen, während *ddumu-zi-abzu* ein wohl ausschliesslich bei Göttern möglicher Name wäre.

Mit den Texten aus neusumerischer Zeit ändert sich die Quellenlage für die Geschichte des Tammūz-Kultes nicht sehr, wenn wir auch entsprechend dem grösseren Umfang der Wirtschaftstexte häufigere Belege in den Händen haben. Nach wie vor kennen wir keine einzige Weihinschrift für Dumuzi aus der Ur-III-Zeit. Als Element theophorer Personennamen ist Dumuzi selten³¹⁾. Mit Ausnahme von *šu-ddumu-zi* „der des Dumuzi“ sind diese sumerisch. Im übrigen sind nicht alle Belege für *ddumu-zi* in den Wirtschaftstexten aus

25) SAK 60 VI 9-12; 74 IX 2-3. — Die Stellen der Wirtschaftstexte aus Lagaš, die Dumuzi nennen, möchte ich auf *ddumu-zi-abzu* beziehen, also eine Kürzung des Namens annehmen, wie sie für die neusumerische Zeit bezeugt ist. Siehe S. 46.

26) BE XXXI 40, 7-13.

27) BE XXXI 40, 7.

28) Die erste Auffassung vertritt A. DEIMEL, *Pantheon Babylonicum* 105 unten. — Kein Gegenargument gegen den weiblichen Charakter *ddumu-zi-abzu's* ist AS XII 20, 32-33, wo sie mit *mu-lu-ki-nir-ša-baki-ke₄* bezeichnet ist, da *mu-lu* in gleicher Weise auch auf Ningula und Nimmara (Z. 30; 34) bezogen ist.

29) Vgl. *dumun-mu-zi-da* und *dumun-a-zu*.

30) Zur einmaligen Bezeichnung Dumuzis als Dumuzi'abzu s. unten S. 61.

31) N. SCHNEIDER, AnOr XIX 19.

Lagaš auf Tammūz zu beziehen, da dort der eben behandelte Name der Herrin von Kinunira Dumuzi'abzu zu *ddumu-zi* gekürzt werden konnte, wie sich eindeutig aus dem Namen *ddumu-zi-ki-nu-niraki*³²⁾ ergibt. Besonders stark im Verdacht, die lokale Göttin von Kinunira zu meinen, stehen natürlich alle die Belege, in denen *ddumu-zi* zusammen mit Gottheiten des Pantheons von Lagaš und seiner engeren Umgebung vorkommt³³⁾. Gewiss wird es aber nicht angehen, sämtliche Stellen der Lagaš-Texte, die Dumuzi nennen, auf die Göttin von Kinunira zu beziehen. In Sonderheit gilt dies für den *itu-ddumu-zi* „Dumuzi-Monat“ oder den gleichbedeutenden *itu-ezen-ddumu-zi* „Monat des Dumuzi-Festes“, der in Lagaš der 6., in Umma der 12. Monat des jeweiligen Lokalkalenders gewesen ist³⁴⁾. Die übrigen Lokalkalender kennen dagegen keinen Dumuzi-Monat. Nur für Uruk ist er mit Sicherheit zu postulieren³⁵⁾.

Die neuerdings von L. LEGRAIN veröffentlichten Wirtschaftstexte aus Ur wissen kaum etwas von einem dort gepflogenen Dumuzi-Kult zu berichten³⁶⁾. Jedoch melden Opferlisten aus Drēhem, die sich auf Feiern beim *akitu-* und *ezenmah-*Fest in Ur und anderen Orten beziehen, Opfer für Dumuzi und Geštinanna, die Schwester Dumuzis, im Palast von Ur³⁷⁾, weiter Opfer im Tempel der Ninsuna³⁸⁾. Die Reihenfolge der Opfer ist in letzterem Falle: Am 'Tor der Ninsuna', vor Ninsuna, Lugalbanda, Lugaluszi, Abba, Geštinanna, Dumuzi und Šušin³⁹⁾. Der hier genannte Götterkreis ist eindeutig der von Uruk-Kullaba: Lugalbanda ist König von Uruk-Kullaba, Ninsuna dessen Gemahlin, Dumuzi ist Lugalbandas Nachfolger, Geštinanna Dumuzis

32) N. SCHNEIDER, AnOr XIX 19.

33) Vgl. etwa die altsumerische Götterreihe in *RTC* 47 IV 6-V 4 mit *HLC* III 133, (346), 5-7.

34) B. LANDSBERGER, *LSS* VI¹⁻² 62 f.; N. SCHNEIDER, AnOr XIII 82; 89. — In Lagaš hat der Dumuzi-Monat wohl den nach *dlugal-URU x KÁR* benannten Monat ersetzt. S. E. SOLLBERGER, *ZA* NF XVI 10.

35) Ein anderwärts nicht zu belegender Monat des Uruk-Kalenders ist *itu-ezen-dlugal-é-mùša* (*ZA* NF XI 186). Dieser Monat heist nach Dumuzi von Badtibira (s. oben Anm. 19); wahrscheinlich hat der Uruk-Kalender dann noch einen dem Dumuzi von Kullaba geltenden Monat gehabt (6. und 12. Monat?).

36) *UET* III 1064 „Haus des Dumuzi“.

37) *TCL* II 5482 II 14-15.

38) *TCL* II 5482 III 10; 5514 Rs. 2.

39) *TCL* II 5514, 16-Rs, 5 (*ezenmah-*Fest); 5482 III 4-12 (*akitu-*Fest) hat eine leicht veränderte Reihenfolge. Es fehlt *dlugal-ús-zi*.

Schwester. Derselbe Kreis, um Gilgameš von Uruk-Kullaba vermehrt, erscheint in der zwar nicht authentischen, aber mit Bezug auf die Angaben über das lokale Pantheon gewiss zuverlässigen Siegesinschrift Utuḫegal von Uruk, des Befreiers von der Gutäerherrschaft: „Utuḫegal sprach zu den Söhnen seiner Stadt: 'Enlil hat mir Gutium gegeben. Meine Herrin Inanna ist meine Helferin. Dumuzi-Ama'ušumgalanna hat mein Schicksal ausgesprochen, hat mir Gilgameš, den Sohn der Ninsuna, als 'Aufpasser' gegeben'. Die Söhne von Uruk, die Söhne von Kullaba versetzte er in Herzensfreude. Wie ein Mann folgten sie ihm nach" 40). Die Verehrung dieser Götter hat sich im übrigen mit einer bezeichnenden Zähigkeit in Kullaba gehalten. Texte des 1. Jahrtausends, ja selbst noch die Festrituale der seleukidischen Zeit bezeugen das in eindringlicher Weise 41).

Aus den eben erwähnten Opferlisten aus Drēhem ist leider nicht zu ermitteln, ob die Opfer in Kullaba stattgefunden haben. Dass sie etwa in Ur dargebracht worden sind, ist nicht wahrscheinlich, obwohl dort ein Ninsuna-Tempel aus der Zeit der III. Dynastie von Ur bezeugt ist 42). In Betracht kommt noch der nicht lokalisierbare Ort KI.KAL ki 43), der vielleicht nicht allzuweit von Ur zu suchen ist. Eine Verpflanzung des Lokalkultes von Kullaba nach Ur und dessen Umgebung erklärte sich einfach. Aus den Königsliedern der III. Dynastie von Ur wissen wir, dass diese Herrscher in Ninsuna, Lugalbanda und Gilgameš ihre persönlichen Schutzgottheiten verehrten 44). Mag nun der Ort der Opfer im Ninsuna-Tempel sein, wo er mag, auf alle Fälle zeigt uns die Nachricht, dass der Götterkreis von Kullaba eine Geschlossenheit aufwies, die im Falle einer Verpflanzung die Übernahme des ganzen Kreises erforderte.

Anders mag es sich verhalten haben, wenn etwa eine Übernahme des Dumuzi-Kultes im Zusammenhang mit der Entlehnung des Inanna-Kultes erfolgte oder wenn Dumuzi einer lokalen Göttin zugesellt wurde. Die Wirtschaftstexte kennen folgende Namen, die eine Verbreitung

40) RA IX III ff.; X 98 ff. Kol. II 23-III 8.

41) S. *Topographie von Uruk* 31 ff.

42) *TAD* 49 Rs. 14-16. Bezieht sich der in Radhiba bei Ur gefundene Türangelstein *RIU* 33 und das Jahresdatum Urnammu d (N. SCHNEIDER, *AnOr* XIII 11 = *RTC* 265 Rs. 6-7) auf diesen Tempel? Nach *RIU* 47 heisst der Tempel é-ma ḫ.

43) *TAD* 49, 15. S. dazu auch B. LANDSBERGER, *LSS* VI¹-2 727.

44) *ZA* NF XVI 73 ff.

der kultischen Verehrung Dumuzis ausserhalb der ihm von Haus aus zugehörigen Kultstätten bekunden: 'Dumuzi von Girsu', 'Dumuzi von Umma', 'Dumuzi von KĪANKI, und 'Dumuzi von Uru'a' 45).

Trotz allem ist aber unser Material zur Kenntnis der Dumuzi-Verehrung im Ganzen recht dürftig 46). Der Hauptgrund dafür liegt auf der Hand: Wir besitzen keine Urkunden aus den Zentren des Dumuzi-Kultes, das heisst Uruk, Kullaba und, wie wir hinzufügen dürfen, aus Badtibira. Wenn aber das Fehlen der Urkunden aus den Zentren der Dumuzi-Verehrung das Bild so entscheidend zu beeinflussen vermag, wird klar, dass der Kult trotz aller Kultverpflanzungen auch noch in der neusumerischen Zeit ein Lokalkult gewesen ist. Damit sagen aber unsere Quellen nichts über die Stellung eines Gottes wie Dumuzi im allgemeinen religiösen Bereich aus.

Ein völlig verschiedenes Bild steht vor unseren Augen, wenn wir die Schwelle von der neusumerischen Zeit zur altbabylonischen überschreiten. Diese Tatsache ist aber gewiss nicht dadurch bedingt, dass sich die religiöse Lage grundlegend geändert hätte. Wollten wir, wie wir das für die Abschnitte der frühdynastischen bis neusumerischen Zeit gezwungenermassen getan haben, nur aus Personennamen, Opferlisten und ähnlichen Quellen die Stellung Dumuzis in der altbabylonischen Zeit ermitteln, so wäre das Ergebniss sicher noch dürrer als für die neusumerische Epoche. Aber für die altbabylonische Zeit haben wir erstmals den weiten Bereich der sumerischen literarischen Überlieferung vor uns.

a. *Historische Texte*: Weihinschriften für Dumuzi sind auch in der altbabylonischen Überlieferung spärlich. Rīmsīn von Larsa baute „Dumuzi, dem Herrn des *Gebetes*, dem geliebten Gemahl der Inanna, dem Hirten der weiten Steppe,“, sein Haus 47). Vorher gedachte Sinidinnam von Larsa anlässlich der Erbauung der Stadtmauer von Badtibira Dumuzis in einer Bauinschrift: „Sinidinnam, der Hirte der Gerechtigkeit, hat das Herz Utus und Dumuzis erfreut“ 48).

45) N. SCHNEIDER, AnOr XIX 19.

46) Zu dem gewiss auf Dumuzi von Kullaba und Dumuzi von Badtibira bezogenen *ḏdumu-zi-min-a-bi* „die zwei Dumuzi“ in einem Text aus Umma s. unten S. 59. Was ist *ḏdumu-zi-u[r]-šè-gin-na* „Dumuzi, der zur St[adt] geht“ (YBT IV 207, 116)?

47) RIU 142 (wohl auf einen Bau in Ur bezüglich).

48) SAK 208 a II 12-15. — Diese Stelle ist mehrfach im Sinne enger Beziehungen zwischen Dumuzi und Utu (bzw. Šamaš) ausgelegt worden (H. ZIMMERN, *Babylonischer Gott Tamūz* 16; S. LANGDON, BL S. 62). Das ist aus dieser Stelle nicht abzuleiten, da die Nennung des Hauptgottes von Larsa durch den

b. *Sumerische Königsliste*: An die Sinidinnam-Inschrift, die Dumuzi in Verbindung mit Badtibira stellt, schliesst sich gut die Sumerische Königsliste an: Sie nennt zwei Könige des Namens Dumuzi. Der erste, ddumu-zi sipa „der Hirte Dumuzi“, ist als König der Dynastie von Badtibira geführt und der Zeit vor der Sintflut zugewiesen. Der zweite ist ddumu-zi šu-peš „der Fischer Dumuzi“, „dessen Stadt Ku'ara war“, König von Uruk(-Kullaba), Nachfolger von Lugalbanda und Vorgänger von Gilgames, zwischen die er sich wie ein Usurpator schiebt⁴⁹⁾.

c. *Götterlisten*: Die am kürzesten gefasste Götterliste⁵⁰⁾ nennt ddumu-zi hinter Inanna und vor deren sukkal Ninšubura. Die Götterlisten aus Nippur⁵¹⁾ geben ausser dem Hauptnamen noch dama-ušumgal-an-na, dušumgal, den-ligir-si⁵²⁾ und stellen dann diese vor Inanna. Die ausführlichste Liste⁵³⁾ bringt sieben Beinamen, die überwiegend auch in der jüngeren Überlieferung bezeugt sind⁵⁴⁾.

d. *Die eigentlich literarische Überlieferung*: Wir kommen nun zur eigentlich literarischen Überlieferung. Diese hier in der wünschenswerten Ausführlichkeit zu behandeln, ist leider aus verschiedenen Gründen nicht möglich, in erster Linie wegen der Schwierigkeit der Quellentexte, die auch heute noch zu den am wenigstens erschlossenen der sumerischen Literatur gehören. Es kann hier nur meine Aufgabe sein, innerhalb der literarischen Überlieferung Zusammengehöriges zu Gruppen zu vereinigen und dann diese Gruppen gegeneinander zu stellen. Dabei wird sich sofort zeigen, dass die auf diesem Wege zu ermittelnden Gruppen nicht auf Grund ihrer literarischen Gattung zusammenzustellen sind, dass vielmehr die Trennungslinien ganz anders liegen.

1. Die erste Gruppe ist dadurch bestimmt, dass der 'Hirte Dumuzi', der aber entgegen der Bestimmung der Sumerischen Königsliste in Kullaba beheimatet ist, in einem um die Göttin Inanna von Anfang der Weihinschrift genügend motiviert ist. Im übrigen sind alle sonstigen Belege, die für enge Zusammengehörigkeit von Dumuzi und Utu oder gar für Identität angeführt worden sind, nicht zwingend.

49) Th. JACOBSEN, AS XI 72; 88.

50) E. WEIDNER, AfK II 11 I 17-19.

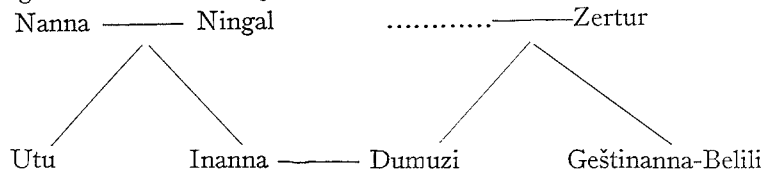
51) SLT 122 II 10-14; 123 Rs. III 4-8; 124 II 18-22.

52) Variante den-tur-ra.

53) TCL XV 10, 268-274.

54) H. ZIMMERN, *Babylonischer Gott Tamuz* 7 ff.

Uruk als Mittelpunkt gebildeten Kreis steht. Inanna ist ihrerseits Tochter des Mondgottes Nanna-Su'en und der Ningal von Ur, damit Schwester des Sonnengottes Utu. Für Dumuzi, für den auch der Name Ama'ušumgalanna eintreten kann, ist nur die Herkunft von der bisher nicht näher zu bestimmenden Göttin Zertur⁵⁵⁾ angegeben. Die Beziehungen haben somit folgendes Schema:



a. In diese Gruppe gehört zunächst das als *bal-bal-e(-di nanna-kam)* bezeichnete Streitgedicht zwischen 'Dumuzi, dem Hirten', und 'Enkimdu, dem Bauern'⁵⁶⁾. Diese Komposition, von der bisher 90 Zeilen fast vollständig rekonstruiert werden konnten, lässt sich nach vorne wohl noch um 54 Zeilen vermehren, die dem bisherigen Text wohl unmittelbar voranzustellen sind, wahrscheinlich aber noch nicht den Anfang enthalten⁵⁷⁾. Der Sonnengott redet darin seine Schwester an und es entwickelt sich ein stereotypes Wechselgespräch:

„Meine Schwester, den, der den Faden spinnt, will ich dir bringen,
Inanna, den, der den Faden spinnt, will ich dir bringen!“

„Bruder, wenn du mir den, der den Faden spinnt, gebracht hast,
wer wird ihn mir doppelt machen, wer wird ihn mir doppelt machen,
wer wird mir diesen Faden doppelt machen?“

„Meine Schwester, den, der ihn doppelt macht, will ich dir bringen,
Inanna, den, der ihn dir doppelt macht, will ich dir bringen!“

In gleicher Weise werden verschiedene andere Verarbeitungsweisen in Frage und Antwort behandelt. Dann folgt aber unvermittelt:

„Bruder, wenn du mir den, der (das Gewebe) daraus *zuschneidet*, gebracht hast,
wer soll bei mir liegen, wer soll bei mir liegen?“

55) Zu Zertur s. H. ZIMMERN, *Babylonischer Gott Tamūz* 9; 13 f.; S. LANGDON *BL* S. 144 'a prehistoric serpent deity' ist unbegründet. Die Hauptdialekt-Schreibung ist *du-du*, dessen Lesung sich aus SBH 82, 17 *du-ut-tu-ur* ergibt. Zu Duttur, Emesal Zertur, der Mutter Dumuzis, vgl. jetzt Th. JACOBSEN, *JNES* XII 164¹⁴. Dort der wichtige, B. LANDSBERGER zu dankende Hinweis auf CT XXIX 46 III 17 *zé!-er-du* = *du_g*, wonach die Mutter Dumuzis als das göttliche Mutterschaf verstanden worden ist.

56) S. zuletzt S. N. KRAMER, *JCS* II 59-70.

57) *BE* XXX 4 (= *UMBS* I¹ 6).

„Bei dir soll er liegen, bei dir soll er liegen,
bei dir soll dein Gatte liegen,
bei dir soll Ama'ušumgalanna liegen,
der Freund Enlils ⁵⁸⁾, soll bei dir liegen!
Der, der aus reinem Mutterleib hervorgegangen ist ⁵⁹⁾, soll bei dir
liegen,
der vom Samen des Fürsten gezeugt ist ⁶⁰⁾, soll bei dir liegen!“
„Fürwahr, der Mann nach meinem Herzen, der Mann nach meinem
Herzen,
der Mann, den mein Herz dazu ruft,
der ohne mit der Hacke zu arbeiten, reiche Getreidehaufen aufschüttet,
der Getreide den Vorratskammern zukommen lässt,
der Bauer (m u - u n - g à r a), dessen Getreide 'Gross-Tonnen' sind“.

Die Antwort Inannas, in der sie den Vorschlag ihres Bruders ablehnt, setzt sich auf der Haupttafel fort, bis Utu unterbricht:

Ihr Bruder, der jugendliche Held Utu, sprach zur heiligen Inanna:
„Meine Schwester, der Hirte soll dich 'nehmen'!
Warum willst du, Jungfrau Inanna, nicht ein?“

Im weiteren Verlauf des Streitgedichtes tritt dann der Hirte Dumuzi selbst auf und beteuert, dass er alle Gaben des Bauern Enkimdu durch die Erzeugnisse seiner Herden aufzuwiegen imstande sei. Dass schliesslich Dumuzi den Sieg davonträgt, ist sicher, auch wenn der erhaltene Text das nicht deutlich ausspricht ⁶¹⁾.

Eigenartig ist in diesem Lied die Spannung, die zwischen Inanna und dem Bewerber, dem von Utu unterstützten Hirten Dumuzi, besteht. Ähnliches wüsste ich in der sonstigen sumerischen Literatur nicht zu finden, während es dem Verhältnis zwischen Inanna und ihrem sterblichen Geliebten den Stempel aufzuprägen scheint.

b. Weit wichtiger für das Tammüzproblem ist jedoch der Mythos von Inannas Gang zur Unterwelt ⁶²⁾. Der Anfang des Mythos', so wie er zur Zeit wiederhergestellt werden kann, sieht aus, als wäre er

58) ku-li-den-líl-lá, Beiname Dumuzis, der in der von Th. G. PINCHES edierten 'Manchester-Hymne' V 12 als gu-li-dmu-ul-líla wiederkehrt (s. H. RADAU, *BE* XXX 64).

59) ša-zi-ta-è-a; s. 'Manchester-Hymne' V 14 ša-zi-da-é-a (s. H. RADAU, *BE* XXX 64).

60) a-bá-ra-ga-ri-a; s. 'Manchester-Hymne' V 15 é-pa-ra-ga-ri-a (s. H. RADAU, *BE* XXX 64).

61) B. LANDSBERGER, *JNES* VIII 295¹⁵¹.

62) S. zuletzt S. N. KRAMER, *JCS* V 1-17.

der Beginn der Komposition. Da dann aber eine Begründung dafür fehlt, warum Inanna den gefährlichen Gang zur Unterwelt unternimmt, ist die Frage gestattet, ob nicht doch ein vorangestellter Teil darüber Auskunft gegeben hat. Wäre man gezwungen, unter den bisher vorliegenden Texten einen zu wählen, käme am ehesten eine Tafel in Betracht⁶³⁾, die uns zu Anfang den Hirten Dumuzi vorstellt, wie er die ihm angemessenen Gaben, Milch und Butter, tragend vom Pförtner des E'anna-Heiligtums Einlass zur Himmelsherrin begehrt. Darauf berät sich Inanna mit ihrer Mutter, bereitet sich dann auf deren Rat zum Empfang Dumuzis vor. Nach der Begrüssung muss in einer Lücke des Textes die Hochzeit beschrieben gewesen sein, denn später redet die Göttin Dumuzi als ihren Gemahl an. Aber im Folgenden mögen gut Anlässe zu Streit und Zank gegeben sein. Dumuzi sagt:

„Zum Haus meines Gottes will ich dich führen“ — so spricht kein Gott! —

„vor meinem Gott wirst du liegen,
am Ehrenplatz meines Gottes wirst du mit mir liegen!“
und später:

„Zu meiner Mutter sollst du nicht sagen,
zu meinem Bruder sollst du nicht sagen: ‘Verjag den Hund!’,
zu meiner Schwester sollst du nicht (dergleichen) sagen!“

Wie nun auch die Frage nach dem Anfang des Mythos' sich lösen mag, der Verlauf des Ganges zur Unterwelt ist aus dem bisher gewonnenen Text von fast 400 Zeilen weitgehend geklärt: Inanna verlässt ihre sämtlichen Heiligtümer und begibt sich, angetan mit ihren göttlichen Emblemen, zur Unterwelt. Am Höllentor angelangt, beauftragt sie ihre Begleiterin Ninšubura, die grossen Götter um Hilfe zu bitten. Inanna kommt schliesslich aller Embleme beraubt vor die Unterweltsherrin und muss nach den Gesetzen den Tod erleiden. Aber Enki findet auf die Bitte der Ninšubura den rechten Rat. Er entsendet zwei Geschöpfe, *kalatura* und *kurgarra*, mit der nötigen Anweisung. Diese gewinnen — hier ist eine Lücke, die aber nach der akkadischen Version ergänzt werden kann — das Wohlwollen der Unterweltsherrin; denn es werden ihnen als Geschenk „die Flüsse mit allem ihren Wasser, die Felder mit allem ihren Getreide“ angeboten. Aber sie wählen getreu der Anweisung Enkis den Leichnam der Göttin Inanna. Unter ihrer Hand wird diese durch Enkis Lebenswasser und

63) *SLTNi* 35; s. dazu auch *ZA NF XV* 325 f.

Lebensspeise wiederbelebt, ja sie kann die Unterwelt wieder heil verlassen. Aber die Anunna-Götter, die Richter der Unterwelt, fordern einen Ersatz für Inanna. Diese Forderung einzutreiben begleitet sie eine Schar von galla-Dämonen, die gierig den ersten Begegnenden zu packen entschlossen sind. Drei Götter, Ninšubura, die Botin Inannas, deren gehorsamem Bemühen Inanna ihre Rettung verdankt, Šara, der Hauptgott von Umma, und Lulal, der Herr des Emuškalamma in Badtibira, entgehen auf die eindringliche Fürsprache der Himmels-herrin dem Los, als deren Ersatz in die Unterwelt fortgeschleppt zu werden. Dass Lulal von Badtibira darunter ist, mag für unser Problem eine besondere Bedeutung haben. Denn der Herr des Emuš⁶⁴), Lugal-emuša, sollte doch niemand anderes sein, als der Hirte Dumuzi von Badtibira.

Der Zug geht weiter nach Kullaba und an dieser Stelle berührt der Mythos erstmals die Gestalt des Hirten Dumuzi von Kullaba. Denn der Zug trifft dort den Gemahl der Inanna, wie er prächtig gekleidet auf hohem Thron sitzt, ganz anders als die drei Gottheiten, die in Trauerkleidung Inanna zu Füßen gelegen hatten. Die Dämonen packten ihn und Inanna, die ihn mit dem 'Blick des Todes' anschaute, „sprach zu ihm das Wort der 'Sünde'“⁶⁵) und übergab ihn den Dämonen: „Diesen bringt fort!“

Hier sind wir vom ersten Teil des Mythos, der unter den Stichworten 'Inannas Gang zur Unterwelt', 'Rettung durch Enki' und 'Rückkehr zum Licht' steht, zum zweiten Teil gelangt. Dessen Thema muss sein: Entzieht sich Dumuzi dem Todesspruch, den die göttliche Gemahlin über ihn gefällt hat, dem Spruch, hinter dem die unabdingbare Forderung des Schattenreiches steht:

„Wenn Inanna aus der Unterwelt hinaufgeht, soll sie eine Ersatzperson stellen!“?

Den Anfang des Bemühens Dumuzis, den Dämonen zu entgehen, enthält der bisher rekonstruierte Text gerade noch:

Dumuzi weinte, klagte laut,

zu Utu zum Himmel erhob er die Hände:

„Utu, du bist der Bruder meiner Gattin, der Gemahl deiner Schwester bin ich,

zum Haus deiner Mutter habe ich ständig Fett gebracht,

64) Emuškalamma ist gewiss mit Emuš identisch.

65) inim-nam-tag-ga mit akkadischer Übersetzung *ša-se-e ar-ni*.

zum Haus der Ningal habe ich ständig Milch gebracht.
 Wenn du meine Hände zu Schlangenhänden,
 wenn du meine Füße zu Schlangenfüssen machst,
 dann werde ich diesen Dämonen da entgehen, werden sie mich nicht packen!"

Hiermit bricht praktisch der bisher gewonnene Text ab. Aber glücklicherweise lässt sich der Mythos, wenn auch noch mit beträchtlichen Lücken, weiter herstellen ⁶⁶). Gleich zu Anfang des neugewonnenen Textes fällt das Wort *a-ra-li* „Unterwelt“. Dann folgt:

[Dumu]zi weinte, klagte laut:

„[Inanna], meine Herrin, hat [mich] getötet, <meinen> Freund [ging ich an]“.

Aber etwa 30 Zeilen später ist Dumuzi doch in den Händen der Dämonen:

Der, der vor ihm war, streute ihm etwas [entgegen],
 der, der hinter ihm war, [schlug ihn] wie mit einem Stock,
 [sie binden] seine Hände,
 [sie b]inden seine Arme.

Da erhob er zu Utu die Hände zum Himmel:

„Utu, du bist der Bruder meiner Gattin, der Gemahl deiner Schwester bin ich:

Nach dem E'anna habe ich dauernd Nahrung gebracht,
 Nach Uruk habe ich die Hochzeitsgeschenke gebracht.
 Die heiligen Lippen habe ich geküsst,
 den heiligen Schoss, den heiligen Schoss der Inanna habe ich ergötzt.
 Wenn du (jetzt) meine Hände zu Gazellenhänden machst,
 wenn du (jetzt) meine Füße zu Gazellenfüßen machst,
 dann werde ich mich zum Haus der 'Alten', der Belili, retten".
 Utu nahm seine Klage an.

66) *BE* XXX 3 (= A); *SEM* 88 (= B); *SLTNi* 34 (= C); *SLTNi* 36 (= D). Für Text A kann ich für die im Folgenden gegebene Übersetzung Ergebnisse einer Kollation verwerten, die S. N. KRAMER vorgenommen hat. Dafür gebührt ihm mein aufrichtiger Dank. Eine Bearbeitung der genannten Texte werde ich anderweitig geben. Dort sollen auch die Gründe dargelegt werden, die mich veranlassen, diese Fragmente zum Mythos von Inannas Gang zur Unterwelt zu stellen. Zu den dort genannten Texten fügen sich noch *PRAK* II C 45 und vor allem D 53. S. jetzt auch Th. JACOBSEN, *JNES* XII 165 f. mit Anm. 19, wonach noch 4 weitere Texte zu dieser Komposition gehören. Hier sei noch allgemein auf den Aufsatz von Th. JACOBSEN, *JNES* XII 160-188 hingewiesen, in dem entscheidend Neues zum Tammüz-Problem beige-steuert ist.

„Wenn ich seine Hände zu Gazellenhänden mache,
 wenn ich seine Füße zu Gazellenfüßen mache,
 wird er sich zum Haus der ‘Alten’, der Belili, retten”.
 Dem Haus der ‘Alten’, der Belili, näherte sich (Dumuzi):
 „Der Alten Mann bin ich nicht, der Göttin Gemahl bin ich,
 Wasser wird sie ausgießen — ich will es trinken,
 Mehl wird sie ausstreuen — ich will es essen!”
 Wasser goss sie aus, Mehl streute sie aus — davon er.
 Die ‘Alte’ ging aus dem Haus heraus.
 Als die ‘Alte’ aus dem Haus herausging,
 sahen dies die galla-Dämonen.

Es folgt darauf eine leider arg zerstörte Rede der galla-Dämonen, die zuletzt beschliessen, zu Belili zu gehen. Auch das Folgende ist so lückenhaft, dass wir nicht zu sehen vermögen, warum 14 Zeilen nach dem eben angeführten Passus der gesamte Abschnitt vom Gebet an den Sonnengott mit geringfügigen Varianten wiederholt ist. Was schliesslich noch erhalten ist, weist auf einen Traum Dumuzis⁶⁷⁾ hin. Dem folgt eine Rede an Geštinanna, die bis dahin nur mit ihrem Beinamen Belili genannte Schwester Dumuzis.

Es ist natürlich müssig, jetzt schon weitgehende Überlegungen anzustellen, wie der Mythos weitergegangen ist. Dass Dumuzi die Unterwelt hat aufsuchen müssen, werden wir aber unterstellen dürfen. Wie sollte er anders zum Beinamen „Herr des arali” gekommen sein und wie zur Rolle eines Unterweltsgottes, die ihm in dem berühmten Text von ‘Urnammus Höllenfahrt’ zugewiesen ist⁶⁸⁾. Dort ist „Dumuzi, der Geliebte Inannas”, einer der sieben Unterweltsgötter, denen Urnammu Opfer darbringt. Aber ist dann der hilfreiche Sonnengott nicht in der Lage, mehr zu leisten als den jeweiligen in der Todesangst vorgetragenen Bitten Dumuzis zu entsprechen? Kann er nicht einen Rat finden, wie den, den Enki zur Errettung Inannas erdachte?

Statt weiterer Erwägungen dieser Art will ich etwas anderes aufzeigen: Eine Nachricht über die Verwandlung Dumuzis in eine Gazelle ist in einem schon lange bekannten altbabylonischen Text enthalten. In einem eršemma-Lied für Inanna und Dumuzi, das aber zu den

67) i-im-zi ma-mú-[dam] „er erhob sich: Es [war] ein Traum”. Diese Wendung erinnert stark an Gudea Zyl A XII 12-13. Vgl. auch Gen. 41, 7 *whinnē ḫalōm*.

68) UMBS X² 6; s. vorläufig S. N. KRAMER, BASOR XCIV 611.

schwierigsten Texten unserer Überlieferung gehört ⁶⁹⁾, wird die Verfolgung Dumuzis durch sieben galla-Dämonen behandelt. Dabei findet ein Gebet Dumuzis Aufnahme:

Zum Sonnengott des Himmels hob er seine Hände:

„Mein [Vater] bist du, mein [.....]... bist du:

[Wenn du meine] Hände [in die Hände einer Gazelle verwandelst],

[wenn du meine Füße in die Füße einer Gazelle verwandelst],

werde ich den galla-Dämonen entkommen, werden sie mich nicht packen.”

Zu Utu, seinem Vater, flehte er:

„Wenn du meine Hände in die Hände einer Gazelle verwandelst,

wenn du meine Füße in die Füße einer Gazelle verwandelst,

werde ich den galla-Dämonen entkommen, werden sie mich nicht packen.”

Utu erhörte sein Flehen.

Das Folgende bringt dann auch die Verwandlung in eine Gazelle, aber die Dämonen geben die Verfolgung nicht auf.

Ein anderer Text, der nur in jungen Abschriften erhalten ist ⁷⁰⁾, bringt folgende zunächst in ihrem Sinn nicht zu fassenden Anspielungen: Inanna, die dabei den bezeichnenden Beinamen *a m a - n a m - t a g - g a* „Mutter der Sünde“ führt, wendet sich an ihren *ra - g a b a*, das ist Ninšubura: „Die Herrin Amanamtagga hat sich versündigt“ ⁷¹⁾.

Dann folgt:

„Auf glänzendem Thron sass er,

auf glänzendem Bett lag er,

hatte gelernt, dem Weibe beizuwohnen,

hatte gelernt zu küssen“ ⁷²⁾.

Weiter:

„Wohlan, lasst uns zu ihm hingehen,

lasst uns zu ihm hingehen,

lasst uns zur Stadt zum Staunen hingehen,

lasst uns zur Stadt, nach Kullaba, hingehen!“ ⁷³⁾.

Und schliesslich:

69) V. SCHEIL, RA VIII 161-169; H. ZIMMERN, VS II 2 I I-III 22.

70) S. LANGDON, BL 194 (s. S. 77 ff.); M. WITZEL, AnOr X 296-301.

71) Die akkadische Übersetzung hat *ikkiba etakal, ikkiba itepuš*.

72) Als Subjekt des Passus' hat man bisher durchweg Inanna genommen.

73) Der Text nennt weiter Uruk, Zabalam, Ħursangkalamma, Eturkalamma und schliesslich noch Babylon. Dies sind die üblichen sekundären Erweiterungen.

„Sie schaute ihn ⁷⁴⁾ an mit dem Blick des Todes,
die Herrin schrie den Ruf der Sünde“ ⁷⁵⁾.

Das Zusammengehen dieses Textes mit dem Bericht über Inannas Rückkehr nach Kullaba im Mythos steht ausser Frage. Der auf dem glänzenden Thron Sitzende ist Dumuzi, die sich zum Zug nach Kullaba Entschliessenden sind die galla-Dämonen und am Schluss ist das Todesurteil Inannas über Dumuzi ausgesprochen. Was beide Fassungen unterscheidet, ist die literarische Formung, die im Mythos den Ablauf als ein kontinuierliches Geschehen darstellt, während das Klagelied einzelne Punkte herausgreift und sogar darauf verzichtet, die einzelnen Personen mit Namen zu nennen. Für die Rekonstruktion des Mythos dürfte dieses Lied soviel ergeben, dass Inanna ihren Todespruch gegen Dumuzi bereuend sich entschliessen musste, auch ihrerseits etwas zur Rettung des Geliebten zu unternehmen.

Diese beiden Beispiele müssen uns veranlassen, die Tammüz-Überlieferung nach ähnlichen 'erzählenden' Stellen abzusuchen. Das Ergebnis ist vorläufig noch gering. Ein eršemma-Lied auf Dumuzi enthält zum Beispiel folgenden Passus ⁷⁶⁾:

„Als seine Schwester aus dem Pferch weggang,
als Geštinanna, die Schwester des Herrn, aus dem Pferch weggang,
sprach der Späher, der galla-Mann, der ihr entgegentrat,
sprach zur Mutter Geštin<anna>:

‘Wohin ist dein Bruder, der Mann der Klage, weggegangen,
wohin ist Dumuzi, der Mann der Wehklage, weggegangen?’

Mit dem galla-Dämonen ging sie dahin,
der kaskas-Dämon schlägt mit ihnen den Weg ein,
der Man, der ‘die Hände bindet’, eilt mit ihr,
der Mann, der ‘die Arme bindet’, eilt mit ihr”.

Geštinanna trifft dann auch ihren Bruder, ohne dass bisher klar würde, wie das Geschehen weiter geht. Immerhin ist wahrscheinlich, dass auch diese Episode im Mythos berichtet war ⁷⁷⁾.

2. Die zweite Textgruppe ist dadurch gekennzeichnet, dass sie Dumuzi, der in der ersten Gruppe der in Kullaba beheimatete Gott ist,

74) Die akkadische Übersetzung hat *ip̄palissīma* „er (sie) schaute sie an”.

75) Die akkadische Übersetzung hat *šašī arnimma*; s. oben Anm. 65.

76) CT XV 20, 20-29.

77) Der Anfang dieses Berichts bezieht sich doch wohl auf die Episode, auf die der S. 56 übersetzte Passus am Ende hinweist.

mit Dumuzi von Badtibira verbindet⁷⁸). Da dieser Textgruppe nur Klagelieder angehören, die zum Unterschied von der mythischen Überlieferung Raum für die Reihung von Titeln und Namen Dumuzis haben, kann das allerdings nicht ganz feste Schema dieser Titellitanei als bezeichnend gelten: „Mein Damu, Ama'ušumgalanna, Herr der Unterwelt, Herr von Badtibira, Hirte Dumuzi, Herr des Hirtenhügels, Gemahl der Himmelsherrin, Herr des 'Hürdenhauses', Bruder der Mutter Geštinanna". In dieser Reihe wird „Mein Damu" = „Mein Kind" gewiss nur Epitheton Dumuzis sein, nicht die besondere Gottheit dda-mu, die meist als Sohn (oder Tochter) Ninsi'annas oder Ninisinnas angesehen wird. Wie wir uns die Verschmelzung von Dumuzi von Kullaba und Dumuzi von Badtibira vorzustellen haben, bleibt offen. Sind sie von Haus identisch, nur durch die verschiedenen, im übrigen nicht weit von einander entfernten Kultstätten, getrennt? Dagegen spricht aber der Umma-Text, der ddumu-zi-min-a-bi „die zwei Dumuzi" nennt⁷⁹). Dass sich die Scheidung in einen 'Dumuzi, den Hirten', und 'Dumuzi, den Fischer', wie sie die Sumerische Königsliste bietet, in den literarischen Überlieferungen nicht findet, hat sich uns schon bei der Besprechung der ersten Textgruppe ergeben. Aber das besagt nicht, dass die Scheidung zwischen Dumuzi von Badtibira und Dumuzi von Kullaba nicht doch einen richtigen Kern hat, der sich auf alte Erinnerung gründete. Eine Lösung der Art, dass Ama'ušumgal(anna) von Haus nach Badtibira gehörte, Dumuzi nach Uruk-Kullaba, ist leider mit unserem Material nicht zu beweisen.

3. Die dritte Textgruppe ist schliesslich dadurch gekennzeichnet, dass in der litaneiartigen Anrufung neben Dumuzi Gottheiten gestellt sind, die ursprünglich nicht nur ganz anderen Kultorten zugeordnet waren, sondern auch, soweit wir sehen können, dem Wesen nach ver-

78) CT XV 18; BE XXX 6; 7; VS II 34; vgl. VS II 32 III.

79) S. N. SCHNEIDER, AnOr XIX 19 Nr. 90. Parallel dazu ist é-dmèš-lam-ta-é-a-min-a-bi „Haus der beiden Mešlamta'ea", ein in Lagaš befindlicher Tempel (ITT IV 7310 III 25; s. N. SCHNEIDER, AnOr XIX 42 Nr. 312; Or NS XIX 260). Der Name erklärt sich wohl dadurch, dass in diesem Heiligtum Mešlamta'ea von Gudu'a und Mešlamta'ea von Lagaš gemeinsam verehrt worden sind. Unwahrscheinlich ist demgegenüber die Annahme, dass, etwa mit Berufung auf KUB XXX 6 III 10-11 bi-it [l]u-gal_x-li-ra ù mi-ša-la-t-e „Haus des Lugalirra und des Mešla(m)t(a)e", édmèš-lam-ta-é-a-min-a-bi auf d₁lugal-ir₉-ra und Mešlamta'ea zu beziehen wäre. Denn Lugalirra ist wenigstens bisher nicht im Ur III-Material bezeugt.

schieden waren ⁸⁰). Die ziemlich gleichartige Reihe lautet: „Jüngling Damu, Kind Ningizzida, Sataran mit dem schönen Antlitz — das Epitheton ‘mit dem schönen Antlitz’ ist gelegentlich auch zu einem Gottesnamen verselbständigt —, Nagar ⁸¹), Herr des Fangnetzes, Herold, Herr des Gebetes, himmlischer Klageman“. Ningizzida gilt als Sohn Ninazus, der in Ešnunna beheimatet ist ⁸²); Sataran ist der Gott von Dêr ⁸³), der in der sumerischen Literatur als der Herr der Gerichtsentscheidung gilt ⁸⁴). Die Gründe für die Gleichsetzung Dumuzis mit diesen Gottheiten sind uns nicht erkennbar, die Gleichsetzung als solche hat eine klare Parallele in der synkretistischen Zusammenfassung ursprünglich getrennter Gottheiten, die in der altbabylonischen Zeit vor allem Enlil, Enki und Marduk, des weiteren Inanna und die anderen ‘Muttergottheiten’ erfasst hat. Im Falle von Dumuzi ist aber die Tendenz zur Vereinerleung nicht sehr stark wirksam geworden. Zum mindesten in der altbabylonischen Zeit ist Dumuzi ausserhalb des Kreises von Enlil, Enki und Marduk geblieben, ja nicht einmal in engere Beziehungen zu Babā von Lagaš oder zur Herrin von Kešī, in deren Bereich ähnliche Klagelieder beheimatet waren wie im Dumuzi-Kult, gestellt worden. Ersteres ist auffällig, da wir eine Verwischung der Unterschiede zwischen Inanna und Baba deutlich erkennen können ⁸⁵). Nur die Vereinerleung von Inanna von Uruk mit Ninisinna, der Göttin von Isin, eine Entwicklung, die durch die machtpolitischen Verhältnisse während der Dynastie von Isin ausgelöst worden ist und auf der Grundlage der Ähnlichkeit der Namen Ninsi’anna, d.i. die Göttin des Venussternes, und Ninisinna vorgenommen werden konnte, hat vereinzelt Dumuzi auch in diesen Kreis eingeführt ⁸⁶). Eine Brücke dafür stellte natürlich auch dar, dass der Beiname Dumuzis Damu(mu) Name des Kindes der Ninisinna war.

Eine besondere Art der Gleichsetzung ist schliesslich der in zwei

80) CT XV 20-21; VS II 26 VI 20 ff.; 27 II 1 ff.; 45; IV R 27 Nr. 1; 30 Nr. 2 = SBH Nr. 37; BA V 674 = SBH Nr. 80; vgl. noch VS II 35 I.

81) Die Lesung des Gottesnamens ist unsicher; vgl. C. FRANK, *Kultlieder aus dem Ishtar-Tamūz-Kreis* 77.

82) Zu Ningizzida vgl. D. E. VAN BUREN, *Iraq* I 60 ff.

83) S. dazu H. ZIMMERN, ZA NF V 266; E. WEIDNER, AfO IX 99⁶²; XVI 24.

84) Für Satarans Eigenschaft als Richtergott s. Gudea Zyl A X 26; STVC 50, 20 = 51, 33 und dazu ZA NF XVI 85.

85) S. WO I 49 f.

86) Vgl. etwa VS II 26 II 13, wo dgu-nu-ra, die Schwester des Damu von Isin genannt ist.

Klageliedern ⁸⁷⁾ belegte Fall, dass hinter die Dumuzi-Namen ⁸⁸⁾ die Namen der Herrscher von Ur III und Isin angefügt sind. Diese wurden somit als mit Dumuzi identisch angesehen ⁸⁹⁾. Eine derartige Auffassung ist auch ausserhalb der Klagelieder bezeugt: Eine Hymne auf Inanna-Nininsinna ⁹⁰⁾ nennt Iddindagān von Isin Ama'ušumgalanna und zwar in unmissverständlichem Zusammenhang mit dem am Neujahrsfest ⁹¹⁾ stattfindenden Hieros Gamos zwischen der Göttin und dem Herrscher ⁹²⁾:

„Man badet meine Herrin für den heiligen Schoss,
badet sie für den Schoss des Königs,
badet sie für den Schoss Iddindagāns,
wäscht die heilige Inanna,
besprengt den Boden mit duftendem Zedernharz.
Der König geht stolz erhobenen Hauptes zum heiligen Schoss,
geht stolz erhobenen Hauptes zum Schoss der Inanna,
Ama'ušumgal liegt bei ihr,
kost ihren heiligen Leib.“

4. Für sich steht ein balbale-Lied auf Inanna, das man, soweit der ungewöhnlich schwierige Text deutbar ist, als Liebesduett zwischen Dumuzi und Inanna bestimmen kann, insofern es den einzigen Beleg liefert, in dem der Name Dumuzi'abzu auf den Geliebten der Inanna bezogen werden muss ⁹³⁾.

Wie sich dieser Gebrauch erklärt, kann ich nicht sagen, möchte ihn aber nicht zum Anlass nehmen, um Dumuzi'abzu, die Herrin von Kinunira, mit Dumuzi von Kullaba oder Badtibira zu verbinden ⁹⁴⁾.

Der Text weist noch andere Besonderheiten auf, die in unserer Darstellung nicht übergangen werden können. Dumuzi redet darin die Geliebte an: „Mein Honig der Mutter, die (dich) geboren hat“, „meine Schwester“ ⁹⁵⁾. Dem entspricht in der Antwort Inannas: „Mein

87) *VS* II 26 VII 1-27; *TCL* XV 8, 198-208.

88) In *TCL* XV 8, wo die Namenreihe „Jüngling dū-bu-bu, Herr Umumuzida, Jüngling Damumu, Sataran mit dem schönen Antlitz“ lautet, muss Ububu Name Dumuzis sein.

89) H. ZIMMERN, *VS* II S. VII; C. FRANK, *Kultlieder aus dem Ishtar-Tamuz-Kreis* 58; 81; 106 ff.

90) *SRT* I.

91) *SRT* I, 174 = V 21.

92) *SRT* I, 179-187 = V 27-35.

93) *SRT* 31, 30.

94) S. dazu im Einzelnen oben S. 45 f.

95) *SRT* 31, 2-9.

Bruder mit dem schönen Antlitz" ⁹⁶⁾, ein Epitheton, das uns schon als Epitheton des mit Dumuzi geglichenen Sataran von Dêr begegnet ist ⁹⁷⁾, oder „Bruder der Vorstadt" ⁹⁸⁾. Daneben steht „du, mein Königssohn" ⁹⁹⁾. Die Situation, die der Text voraussetzt, ist schwer zu bestimmen. Inannas Lied bezieht sich deutlich auf die Vereinigung mit dem Geliebten, der aber die Trennung gefolgt sein muss:

„Deine Rechte hast du an meine Scham gelegt,
deine Linke hast du an mein Haupt geführt,
hast deinen Mund an meinen Mund gepresst,
meine Lippen an dein Haupt *gedrückt*.

Und doch verfluchst du mich!" ¹⁰⁰⁾

„Mein (Geliebter) der mit Üppigkeit angetan, der mit Üppigkeit angetan, deine Reize sind süß,
mein Granatapfelgarten, der mit Üppigkeit angetan, deine Reize sind süß,
mein Granatapfelgarten, der (reiche) Früchte trägt, deine Reize sind süß" ¹⁰¹⁾.

Was hat es dabei mit dem Fluch Dumuzis für eine Bewandtnis ¹⁰²⁾ und ist nicht am Schluss auf den Tod Dumuzis angespielt ¹⁰³⁾?

Wir brechen hier die Darstellung der literarischen Zeugnisse ab, ohne diese hier auch nur annähernd vollständig vorgelegt zu haben und — dies muss besonders betont werden — ohne ihre inhaltlichen Aussagen auch nur einigermaßen erschöpft zu haben. Wir fragen dafür zum Abschluss, was sich als Kernpunkt des Tammüz-Problems ergeben hat:

1. Als die Grundgegebenheit erscheint, dass Dumuzi und Ama'ušumgalanna von Haus aus nicht der Zahl der sumerischen Götter angehört haben. Unsere anfängliche Feststellung, dass beide Namen von sterb-

96) *l.c.* 19; 20; 26.

97) S. dazu oben S. 60.

98) *SRT* 31, 14: šeš-urú-bar-ra. Da Kullaba, zu dessen Lokalisierung Topographie von Uruk 31-34 zu vergleichen ist, schwerlich als 'Vorstadt' bezeichnet werden konnte, befindet es sich doch innerhalb des grossen Mauerrings von Uruk, sollte dieses Epitheton auf Dumuzi von Badtibira bezogen sein.

99) *l.c.* 12. Diese Zeile gehört doch schon zu Antwort Inannas.

100) *l.c.* 21-25.

101) *l.c.* 27-29.

102) *l.c.* 13 „als du lebstest, als du lebstest, hast du mich verflucht".

103) *l.c.* 31 a d d a - k ù - g a - m u „mein heiliger Leichnam".

lichen Menschen getragen werden konnten, hat damit grundsätzliche Bedeutung erlangt. Wir hatten auf die eigentümliche Spannung hingewiesen, die zwischen der göttlichen Himmelsherrin Inanna und ihrem teils verschmähten, teils freudig angenommenen Geliebten bestand. Wir beobachteten die Preisgabe Dumuzis durch Inanna an der zentralen Stelle des Mythos von Inannas Gang zur Unterwelt und fragen gewiss mit Recht, ob ein ähnlicher Todesspruch gegen einen gleichberechtigten Gott möglich gewesen wäre. Der Fluch Ninḫursangas gegen Enki ¹⁰⁴⁾ scheint mir anders zu liegen, ebenso dass gegen Inanna selbst ein Todesurteil ergangen ist. Denn auch die hohen Götter des Lichts waren in der Unterwelt den Gesetzen des 'Landes ohne Wiederkehr' unterworfen. Wenn wir daran denken, dass Dumuzi von Haus aus ein Mensch gewesen ist, finden wir vielleicht auch die Erklärung für sein Verhalten zu dem Zeitpunkt, als sich Inanna mit ihrem höllischen Gefolge Kullaba näherte. Während die drei Gottheiten, denen der Zug vorher begegnet war, die drohende Gefahr sofort erkannt hatten, ist Dumuzi der Tor, der nichts vom drohenden Verhängnis ahnt. Als Konsequenz ergibt sich dann auch, dass es dem Menschen Dumuzi ebensowenig vergönnt gewesen sein sollte, dem Todesurteil zu entgehen, wie dem Lebenssucher Gilgameš, das ewige Leben zu erringen. Mit ihm teilt Dumuzi zu Recht die Rolle, unter die Fürsten der Unterwelt zu zählen.

Ist aber Dumuzi ein Mensch, so liegt darin auch die Erklärung dafür, dass im späteren Bild zwei ursprünglich getrennte Gestalten zusammenfließen konnten. Wir brauchen dabei die Beweiskraft der Argumente nicht zu überschätzen, die uns Ama'ušumgal(anna) als Vorläufer Dumuzis zu postulieren hiessen. Wir brauchen auch den Angaben der Sumerischen Königsliste mit ihrer Scheidung zwischen einem älteren Dumuzi von Badtibira und einem jüngeren von Kullaba nicht blind zu vertrauen, dürfen sogar darauf hinweisen, dass deren Differenzierung in einen 'Hirten' und einen 'Fischer' in den literarischen Quellen keine Bestätigung gefunden hat. Aber die Nachricht von den 'zwei Dumuzi' (d d u m u - z i - m i n - a - b i) ¹⁰⁵⁾ eines Ur III-Textes ist nicht zu übersehen, noch weniger die Reihe der Könige von Ur III und Isin im Gefolge der Dumuzi-Namen. Diese Reihe, die ausserhalb des Inanna-Kreises keine Parallele hat, setzt die Vorstellung

104) S. N. KRAMER, BASOR SS I 18, 218-19.

105) S. oben S. 59.

voraus, die in der Verzerrung das Epos in der ninevitischen Fassung Gilgameš aussprechen lässt, wenn er Inanna höhnend die Zahl ihrer Geliebten und deren leidvolles Schicksal vorhält. Sie ist des weiteren in der Geburtslegende Sargons von Akkade gegeben ¹⁰⁶⁾.

Wenn aber das Tammūz-Problem das des Verhältnisses zwischen der göttlichen Inanna und dem menschlichen Geliebten ist, haben wir einen einmaligen Fall in der sumerischen Religionsgeschichte vor uns. Das soll nicht heissen, dass es ähnliches nicht auch ausserhalb von Uruk-Kullaba-Badtibira gegeben hat. Man könnte daran denken, dass die Beziehungen zwischen Baba und Ningirsu Züge aufweisen, die für die Frühzeit dem männlichen Partner die zweite Rolle zuzuweisen scheinen. Aber Ningirsu ist niemals ein Sterblicher gewesen. Dass aber Inanna in der Tat eine ganz eigene Stellung einnimmt, wird durch nichts so klar wie durch den Mythos von Šukalletuda ¹⁰⁷⁾. Denn wo wüssten wir im babylonischen Bereich von einer Göttin, die von einem Menschen vergewaltigt worden wäre? Gerade dieser Mythos regt uns an, das Problem noch weiter zu verfolgen, obwohl wir dann im Grunde nur noch Fragen zu stellen vermögen: Eine Ordnung, in der etwa die zweitrangige Stellung Ningirsus gegenüber der Göttin Baba gut Platz fände, ist unschwer zu denken, zumal uns die berühmte Stelle in den Reformtexten Urukaginas von den „Frauen von ehemals, denen zwei Männer zu nehmen gestattet war“ ¹⁰⁸⁾, eine gangbare Brücke baut. Die Form des Pantheons von Lagaš, wie es etwa in den Inschriften E'annatums und noch deutlicher in den Inschriften Gudeas gezeigt wird, entspricht aber schon der gesellschaftlichen Ordnung, die nach denselben Reformtexten Urukaginas für die damalige Zeit Polyandrie unter Strafe stellte ¹⁰⁹⁾. Ist das eine keineswegs einzigdastehende Entwicklung, eine Entwicklung, die zudem für Babylonien ohne Mühe aus den historischen Gegebenheiten abgeleitet werden kann, so fordert dies umso mehr zur Frage heraus, warum sich die Verhältnisse in Uruk in so anderem Lichte zeigen.

2. Was sich zur Geschichte der Dumuzi-Vorstellungen ergeben hat, ist dem gegenüber einfach. Der Kult Dumuzis ist im wesentlichen lokal begrenzt gewesen und auf Uruk, Kullaba und Badtibira beschränkt. Verpflanzungen des Kultes sind aber schon für

¹⁰⁶⁾ CT XIII 42, II; s. H. G. GÜTERBOCK, ZA NF VIII 63.

¹⁰⁷⁾ S. N. KRAMER, BASOR CV; ArOr XVII¹ 399 ff.

¹⁰⁸⁾ SAK 54 III 20-22.

¹⁰⁹⁾ SAK 54 III 23-24.

die altsumerische Zeit für Lagaš bekannt. Aber über den relativ beschränkten Raum Südbabyloniens hinaus ist sein Kult anscheinend, wenigstens soweit unsere Quellen etwas aussagen, nicht verbreitet worden. Aber schon eine solche begrenzte Ausweitung des Kultes erscheint undenkbar, wenn nicht Dumuzis Gestalt ähnlich wie die der Inanna werbende Kraft besessen hätte.

Wichtiger erscheint eine innere Entwicklung, die den König Dumuzi anderen Vegetationsgottheiten angeglichen hat, ihn zu einem allgemeinen Vegetationsgott hat werden lassen. Er ist nicht immer nur der Hirte geblieben, worunter von Haus aus vielleicht nur das übliche königliche Epitheton zu verstehen ist. Wenn er dadurch auch, wie im übrigen fast alle Gestalten des sumerischen Pantheons, zu einer schildernden Gestalt geworden ist, so hat er dadurch erst die Bedeutung erlangt, die es ermöglicht, dass er bis zum Ende der babylonischen Religion auch ausserhalb seiner eigentlichen Kultstätten Verehrung gefunden hat. Mit der bezeichnendsten Schilderung Dumuzis als eines allgemeinen Gottes der Vegetation darf ich schliessen: ¹¹⁰⁾

„Diese Klage ist die Klage um den grossen Fluss —
 hat er doch die Frühflut hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um das bestellte Feld —
 hat er doch die 'scheckige Gerste' hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um den Sumpf —
 hat er doch da- und suhur-Fische hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um das Röhricht —
 hat er doch 'totes Rohr' und grünes Rohr hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um die Wälder, —
 hat er doch Bergziegen und Bergschafe hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um die 'hohe Steppe' —
 hat er doch maškurum-Bäume hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um Baumpflanzung und Garten —
 hat er doch Honig und Wein hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um das Beet —
 hat er doch Salat und Kresse hervorgebracht,
 diese Klage ist die Klage um den Palast —
 hat er doch langes Leben hervorgebracht!“

¹¹⁰⁾ CT XV 26, 13-21; s. ZA NF XIII 199 und AfO XVI 60 ff. *SLTNi* 62 verwendet diese Reihen (ohne die Klage) in einem balbale-Lied auf Ninurta.

M. André PARROT (Paris) éclaircit le côté archéologique du problème :

Le cycle iconographique sumérien de Tammouz.

Le professeur A. MOORTGAT est un des spécialistes incontesté de l'art oriental ancien. En traitant de Tammuz, il s'est attaqué à un grand sujet, celui de l'immortalité, et plus spécialement au thème de la mort et de la résurrection d'un être, dont dépendent la vie et la permanence de l'humanité.

Pour M. MOORTGAT, Tammuz apparaît dans l'iconographie mésopotamienne archaïque (d'Uruk IV à Uruk I), sous un triple aspect : un berger, un prêtre-fiancé divin et un héros qui défend les troupeaux contre lions et rapaces.

Nous faisons une première objection : il nous semble impossible d'admettre que le même personnage (Tammuz) ait été représenté sous deux aspects aussi différents qu'un personnage à robe transparente (*Netzrock*) et qu'un héros nu. Pour ce dernier en tout cas, on songe immédiatement à Gilgamesh. S'il y a différenciation iconographique, il doit y avoir multiplicité de personnages.

Nous estimons d'autre part qu'il n'est nullement démontré que le personnage au vêtement transparent, soit un dieu ou un homme représentant la divinité aux yeux des mortels. Pour nous, il s'agit d'un homme, chef de cité ou grand-prêtre, et c'est lui qui nourrit les troupeaux d'Innana. De même, sur le vase d'Uruk nous reconnaissons non Tammuz mais le roi de la ville, conduisant un cortège de la même façon que plus tard Gudea, apportant des présents dans le temple de Bau, à Lagash pour la fête du Nouvel An.

Nous proposons aussi d'autres identifications : le berger nourrissant les troupeaux serait Lugalbanda, le héros nu serait Gilgamesh et „Dumuzi le pêcheur” serait peut-être l'homme nu ligoté par les serpents (hypothèse de FALKENSTEIN que nous reprenons).

Quant aux plaques du Nouvel-An et au thème taureau-androcéphale contre aigle-léontocéphale, nous ne croyons pas non plus qu'il ne s'agisse jamais que du seul Tammuz.

M. MOORTGAT n'a pas traité de la violation rituelle des tombes „royales” d'Ur, libération rituelle selon lui de Tammuz. Mais il étudie leur mobilier funéraire où il retrouve souvent dans la décoration, le thème de Tammuz. Nous proposons une autre interprétation d'une des harpes dont une mosaïque en coquilles de nacre rehausse la caisse de résonance. Tout à notre sens, s'explique par le cycle de Gilgamesh et

nous rendons compte aussi de cette décoration en cet emplacement: l'épopée de Gilgamesh était racontée par des chanteurs qui s'accompagnaient musicalement. Les images de la harpe illustraient en quelque sorte le récit poétique, psalmodié.

Ajoutons enfin qu'à notre connaissance, aucun texte archaïque n'assimile Tammuz à la fertilité, ni n'indique que sa disparition annuelle suivie d'une réapparition, commande le cycle des saisons et des récoltes. Constat négatif, dont on ne doit pourtant pas tirer de conclusions trop fermes, car ce n'est pas le seul cas où l'iconographie mésopotamienne n'a pas encore son support littéraire. Cependant même si nous ne partageons pas toujours les thèses de M. MOORTGAT, nous lui rendons bien volontiers hommage, car ses théories se rapportent à un des plus grands problèmes de tous les temps: celui de la destinée humaine et de la vie, que l'homme d'aujourd'hui comme celui d'autrefois n'accepte pas aisément de voir aussi limitée.

M. Heinrich OTTEN (Berlin) introduit le débat général et apporte de nouveaux éléments sur: *Boğazköy-Texte zu der Vorstellung vom verschwundenen und wiederkehrenden Gott.*

In seinem Referat geht OTTEN kurz auf eine Mythengruppe ein, die von Elkunirša, Ašertu sowie dem Wettergott handelt. Als erster darauf hingewiesen hatte B. HROZNÝ 1929 in der Encyclopedia Britannica, Artikel *Hittites*. Weitere Fragmente lassen jetzt etwas mehr vom Handlungsablauf erkennen und ergeben mit Sicherheit die Herkunft aus dem nordwestsemitischen Bereich (Zahlensymbolik 77, 88; Ašertu als Gemahlin des Elkunirša; Deutung dieses Namens als ʿl qn ʾrṣ). Die Texte werden im Einzelnen in den Mitteilungen aus dem Institut für Orientforschung Bd. I, Heft 1 sowie in den Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft Heft 85 behandelt werden.

Für das Thema der Tagung sind *die* Teile des Mythos von Interesse, die anscheinend davon sprechen, dass der Wettergott (Ba'al-Hadad) in der Unterwelt weilt und dort befreit wird. — In einem Gespräch zwischen Ašertu und Elkunirša beklagt sich die Göttin augenscheinlich, worauf ihr Gemahl ihr den Wettergott überlässt mit den Worten: „Wie dir der Sinn steht, so beh[andele] ihn!“ — Der weitere Textablauf ist unsicher, soviel aber zu erkennen, dass auf der Rs. von den „Kindern der A.NUN.NA.GÉ“, der Unterweltsgottheiten, die Rede ist; Ištar wird genannt, und dann folgen einige Zeilen, die besagen:

„Vom Kopfe [nahm er/sie] das Haar[, von den Au]gen nahm er/sie das Sehen[,]von den Ohren nahm er/sie das Hören.“ Der Abschnitt weckt in diesem Zusammenhang die Erinnerung an Ištar's Fahrt in die Unterwelt (nach dem babylonischen Mythos).

Und in die gleiche Richtung scheint ein zweites Stück zu weisen, in dem noch zu erkennen ist: „Zum Wettergott (hinab) ging er/sie“. Es folgt eine direkte Rede, die beschlossen wird mit den Worten: „Ich werde glänzend machen“; entsprechend dem Textzusammenhang offensichtlich mythische Erzählung. Nach einem Abschnittstrich folgt dann ein Passus, der kultisch-rituelle Färbung zeigt: „Dem Wettergott [die] Beschwörungspriester [...] Mann aus Amurru, Mann aus der Stadt Ana[-...] <und> der Oberpriester. Ihn besch[wört man ... reinigt?] von Meineid, Ver[gehen? ... ,] von (bösem) Wort [und ...]“ Nach einem Abschnittstrich dann offensichtlich Fortsetzung der Erzählung: „Der Wettergott re[inigte] die? Glieder [...] Ištar [sprach] zu [...] : [...] den Wettergott zurück [...]“.

Nimmt man diese Hinweise zusammen, so darf man vielleicht doch folgenden Zusammenhang herstellen: Der Wettergott (Ba'al) befindet sich in der Unterwelt. Ištar begibt sich zu ihm, um ihn zurückzuholen, wobei seine kultische Reinigung eine besondere Rolle spielt. Hier greifen nun Mythos und Magie ineinander, indem Priester und Zauberer herangezogen werden, um dieses Ziel zu erreichen. Damit ist eine auffällige Übereinstimmung mit dem Telipinu-Mythos gegeben, wie er aus KUB XVII 10 bekannt ist. Auch dort wird nach dem verschwundenen Gott gesucht, erst mit Hilfe der Magie gelingt aber Versöhnung und Rückführung des Gottes.

Jener Mythos vom Gott, der verschwindet, worauf die Vegetation vertrocknet und alles Wachsen und Gedeihen aufhört, wird nun nicht nur von Telipinu, sondern weitgehend ähnlich auch vom Wettergott (Gewittergott) erzählt. Es scheint nicht unmöglich, dass die Fassung, die den Wettergott nennt, die ursprünglichere ist und der Mythos erst sekundär auf den kleinasiatischen Telipinu übertragen worden ist.

Dabei darf darauf hingewiesen werden, dass in diesem Wettergott-Mythos nur vom „Vater des Wettergottes“, dem „Grossvater des Wettergottes“ gesprochen wird, also nicht namentlich benannte Gottheiten auftreten. Das könnte darauf deuten, dass jener Mythos nicht auf kleinasiatischem Boden zu Hause war.

Es scheint mir demnach heute alles dafür zu sprechen, dass in einem

stärkeren Masse, als es bisher schien, Vorstellungen des Tammuz-Adonis-Kreises auch im kleinasiatischen Mythos wirksam gewesen sind, wie ja auch in den Mythen von Ugarit sich beim Kampfe von Ba'al und Mot die Vorstellung vom scheidenden und wiederkehrenden Gotte findet. Das Eigene des „Telipinu-Mythus“ gegenüber den anderen vorderasiatischen Vorstellungen wäre dann vor allem dies, dass der Gott nicht in die Unterwelt hinabsteigt, sondern sich schlafend in einem Hain verborgen hält.

M. KRAUS (Vienne), empêche de venir à Leiden au dernier moment, nous a envoyé le texte de son exposé qui n'a pas été lu faute de temps:

Zur Übernahme eines Korreferates über das Thema Tamuz aufgefördert, muss sich der Korreferent, den materielle Gründe an der persönlichen Anwesenheit bei der Rencontre und damit am Anhören des Referates und der übrigen Korreferate hindern, mit einer kritischen Stellungnahme zu den bisher über den Gegenstand veröffentlichten Arbeiten des Hauptreferenten MOORTGAT begnügen. Er entnimmt die folgenden, möglichst knapp gehaltenen Bemerkungen seiner für die Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes bestimmten, aber noch nicht veröffentlichten ausführlichen Besprechung des Buches *Tammuz. Der Unsterblichkeitsglaube in der altorientalischen Bildkunst* von Anton MOORTGAT *).

Die Grundthesen des Verfassers

1. Die beiden Grundthesen dieses in einer oft kaum verständlichen Sprache abgefassten Buches sind rasch zu umschreiben:

a) Von Bilddeutungsvorschlägen HEIDENREICH¹⁾ und Frau VAN BURENS²⁾ ausgehend, bezieht der Verfasser zahlreiche bildliche Darstellungen aller Perioden und vieler altvorderasiatischer Völker auf Tamuz-Mythen und -Riten³⁾, denen er einen hervorragenden Platz innerhalb der Religion der vor- und frühdynastischen Epoche beimisst.

*) [Korrekturzusatz: Inzwischen erschienen, 52. Band, 1. und 2. Heft (1953), S. 36-80.]

1) *Beiträge zur Geschichte der vorderasiatischen Steinschneidekunst* (1925), S. 7 ff.

2) *Analecta Orientalia* 12 (1935), S. 327-335; *Archiv für Orientforschung* 13 (1939-41), S. 33 ff.

3) Vom Verfasser oft miteinander verwechselt, s. FRANKFORT, *Journal of Eastern Studies* 9 (1950), S. 190 b 2. Absatz.

b) In jener Zeit soll in Mesopotamien der Glaube an die Unsterblichkeit des Menschen verbreitet gewesen sein.

Der Korreferent muss, teils in Übereinstimmung mit den Rezensenten FRANKFORT ⁴⁾, Frau VAN BUREN ⁵⁾ und Fräulein PORADA ⁶⁾, teils von ihnen und PARROT ⁷⁾ abweichend, Voraussetzungen, Methode und Ergebnisse des Verfassers ablehnen und kann dafür unter Hinweis auf die erwähnte Besprechung, welche konkrete Einzelheiten ausführlich behandelt, folgende prinzipielle Beobachtungen und Erwägungen anführen.

Voraussetzungen der Bildhermeneutik

2. Wenn der Verfasser Motive und Bilder aus sich heraus zu erklären trachtet ⁸⁾, scheint er den elementaren Erfahrungssatz der Aesthetik zu übersehen, dass jedwedes Kunstwerke nur sein unmittelbarer Sinn als direkt Wahrnehmbares zu entnehmen ist, während sein Inhalts- oder Gehaltsüberschuss, um den es sich hier stets handelt, ausschliesslich assoziativ ergänzbar bleibt, d.h. von aussen hinzugebracht werden muss ⁹⁾. Die vom Verfasser für das Ergebnis seiner Bildhermeneutik gehaltenen Deutungen sind also in Wahrheit das, was er von aussen an die Bilder herangetragen hat. Dieses „aussen“ kann nach der Lage der Dinge nur eine letzten Endes aus der sumerischen und babylonisch-assyrischen Literatur geschöpfte Kenntnis der Religion, der Mythen und der Riten sein.

3. Man gelangt auch auf diesem Umwege zu der dem Korreferenten selbstverständlich scheinenden Forderung, dass jede Bearbeitung des Themas Tamuz von gründlichem Studium der einschlägigen literarischen Quellen auszugehen hat. Hierzu ist festzustellen, dass der Verfasser sich mit dem allerbescheidensten Ausschnitte aus dem begnügt hat, was ältere Handbücher über Tamuz bieten. Nach Meinung des Korreferenten hat der Verfasser sich damit der Aussicht auf Erfolg seiner bildhermeneutischen Versuche freiwillig begeben, weil sich Treffsicherheit und Umfang der Deutung proportional zu Weite und Tiefe des assoziierbaren Wissens verhalten. Zur Veranschaulichung

4) Journal of Near Eastern Studies 9 (1950), S. 189-191.

5) Orientalia N.S. 18 (1949), S. 494-501.

6) Journal of the American Oriental Society 71 (1951), S. 178-180.

7) Bibliotheca Orientalis 6 (1949), S. 176-179.

8) So die programmatischen Sätze der Einleitung, S. 1-2.

9) Vgl. etwa J. VOLKELT, *System der Ästhetik* I (1905), S. 152; 401 f. und öfter.

dieser Aussage braucht nur etwa darauf hingewiesen zu werden, dass für das stoffliche Verständnis mittelalterlicher Kirchenbilder eingehende Kenntnis von Bibel und Heiligenlegende unerlässlich ist.

Die Grundvorstellungen des Verfassers

4. Die in dem unklaren Worte „Bildgedanke“, welches im Sprachgebrauche des Verfassers bald ein Bild, bald einen Gedanken zu bezeichnen scheint, beschlossene, dem Verfasser eigentümliche Grundvorstellung von bildender Kunst ist durch ganz einseitige Berücksichtigung des Stofflichen der Darstellung gekennzeichnet, welches stets in direkte Beziehung zu den Leitwerten der Kultur gesetzt wird. „Alle Bildwerke sind nach MOORTGAT sozusagen in Stein gebannte Weltanschauungen“ sagt LANDSBERGER¹⁰⁾, dem der Korreferent in der Zurückweisung dieser der Kunst Gewalt antuenden Vereinfachung folgt¹¹⁾. Wenn der Verfasser im Rahmen seiner Grundvorstellung dann den Gegenstand, d.h. das Sujet, fast jeden altorientalischen Bildes für religiös ansieht, so muss der Korreferent das als Missdeutung der viel diskutierten Lehre vom religiösen Ursprunge der Kunst entschieden ablehnen.

Bildhermeneutische Versuche des Verfassers

5. Bei der praktischen Deutung von Bildern unterscheidet der Verfasser, wie viele andere Gelehrte, zwischen konkreten und symbolischen Darstellungen. So gewiss sich besonders die religiöse Kunst gern der Symbolsprache bedient¹²⁾, so unbrauchbar ist die Annahme von Symbolen als heuristische Deutungsmethode. Denn weder gibt es Kriterien, welche die sichere Identifizierung eines zu deutenden Motivs als Symbol ermöglichen¹³⁾, noch ist die Erklärung unbekannter Symbole aus sich heraus denkbar. Diese beiden theoretischen Schwierigkeiten zusammengenommen vereiteln jeden Versuch der symbolischen Deutung eines Motivs. Statt des Nachweises dieser evidenten theoretischen Unmöglichkeit genügt der Hinweis auf die — nach der Natur der Dinge selbstverständliche — Tatsache, dass symbolische Deutungen des gleichen Objektes durch verschiedene Forscher stets zu ganz verschie-

10) *Sam'al* (1948), S. 88 b unten.

11) *Sam'al*, S. 88 a ff.

12) Vgl. etwa VOLKELT, *op. cit.*, S. 152.

13) Die von Frau VAN BUREN, *Orientalia* N.S. 18, S. 494 1. Absatz, gegebene Regel gestattet z.B. nicht, symbolische von rein dekorativen Motiven zu unterscheiden.

denen Ergebnissen geführt haben ¹⁴⁾). Diejenigen des Verfassers sind nicht einmal miteinander vereinbar, denn nach seiner Interpretation beissen z.B. in der sogenannten Imdugud-Gruppe auf der Asphaltplatte des Dudu aus Lagaš ¹⁵⁾ die beiden Löwen, jeder nach dem Verfasser „das Zeichen des Todes“ ¹⁶⁾, den sie schlagenden löwenköpfigen Adler, nach dem Verfasser „der Tod“ ¹⁷⁾, womit also die Zeichen des Todes das Symbol des Todes beissen und die Symboldeutung sich selbst ad absurdum führt.

6. Bei der Erklärung der für konkrete Darstellungen von Mythen und Riten angesprochenen Bilder der Uruk- und Dschemdet-Nasr-Zeit hat der Verfasser zu der vieldiskutierten Frage, ob es vor der früh-dynastischen Periode anthropomorphe Konzeption und Wiedergabe von Gottheiten gibt, nichts Neues beigetragen. Der Korreferent hält demnach mit LANDSBERGER ¹⁸⁾ und LEGRAIN ¹⁹⁾ die vom Verfasser akzeptierte Deutung menschlicher Gestalten als Götter und Göttinnen ²⁰⁾ für unbewiesen und verfehlt.

7. Damit wird die Zulässigkeit einer entgegengesetzten Arbeitshypothese nicht geleugnet. Methodisch unangänglich ist es aber, wenn der Verfasser unter stillschweigender Zurücknahme seiner früher geäußerten, zutreffenden Ansicht ²¹⁾ Siegelabrollungen aus Uruk ²²⁾, welche den von ihm als „Mann im Netzrock“ ²³⁾ bezeichneten und für Tamuz gehaltenen Fürstentyp dieser Epoche zeigen, aber nicht zu seiner Hypothese passen, von der Betrachtung ausschliesst.

14) Als Beispiele seien genannt: 1) die Gruppe menschengesichtiger Stier mit löwenköpfigem Adler in der Auffassung des Verfassers, S. 52, verglichen mit denen von LEGRAIN, CONTENAU, Frau VAN BUREN, AfO 10 (1935-36), S. 248 2. Absatz mit Anm. 2 und 4, und FRANKFORT, *Cylinder Seals* (1939), S. 72 2. Absatz; 2) Schaf und Rosette in der Auffassung von Frau VAN BUREN, ZA 45 (1939), S. 99 1. Absatz, und PARROT, *Bibliotheca Orientalis* 6, S. 177 a 2. Absatz.

15) Vgl. etwa CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale* 1 (1927), Fig. 357 S. 487.

16) Verfasser, S. 85 b.

17) Verfasser, S. 52 1. Absatz.

18) Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih — Coğrafya Fakültesi Dergisi 3 (1945), S. 138; 151.

19) *Revue d'assyriologie* 32 (1935), S. 117-124.

20) So z.B. Frau VAN BUREN in ihren oben, Anm. 2, zitierten Abhandlungen.

21) *Der Alte Orient* 43 (1945), S. 83 3. Absatz.

22) 2. *Vorbericht* ... Uruk (1931), S. 44 f. Abb. 34 f.; 4. *Vorbericht* (1932), Tf. 14 c-e(?); 5. *Vorbericht* (1934), Tf. 22 a; 23 a; b; d; 9. *Vorbericht* (1938), Tf. 30 f.

23) S. 32 2. Absatz und öfters.

Die bildhermeneutischen Ergebnisse des Verfassers

8. Auch wer, wie der Korreferent, die Grundanschauungen, Voraussetzungen und Methode des Verfassers nicht billigt, muss seine Ergebnisse als solche prüfen. Dabei kann dann als Kriterium ihres Wertes nur ihre innere Wahrscheinlichkeit gelten. Sie müssen sich überzeugend in unser gegründetes Wissen vom alten Mesopotamien einfügen lassen, um als richtig anerkannt werden zu können.

Es darf nun mit aller Bestimmtheit festgestellt werden, dass der vom Verfasser herausgestellte Tamuz weder eine innere Geschlossenheit noch Ähnlichkeit mit dem aus der Literatur zu ertastenden Tamuz aufweist. Dieser ist nach allgemeiner, auch vom Verfasser geteilter Meinung ein Vegetationsgott; die charakteristischen Hauptzüge seines Mythos sind sein Abgang in die Unterwelt und seine Rückkehr von dort, die zentralen Momente seines Kultus demgemäss die Klage um den Verschwundenen, der Jubel über seine Wiederkunft. Von alledem hat der Tamuz des Verfassers nichts. Die ebenso willkürliche wie verschwommene, angesichts der schönen Löwenvasen aus Uruk ²⁴⁾ unhaltbare Konzeption des „Kreislaufes von Leben und Tod“ ²⁵⁾, das unter Missachtung des Dargestellten gewaltsam auf den Gott bezogene sogenannte „Figurenband“ und der frei erfundene „schwarze Karneval“ ²⁶⁾, mit denen der Verfasser seinen Tamuz ausstattet, alle weit hergeholt, mühsam ersonnen, ohne Parellele in der Literatur, wenn nicht gar im Widerspruche zu ihr, und deshalb schon an sich unglaublich, können die seinem Tamuz fehlenden wesentlichen Züge nicht ersetzen. Der Tamuz MOORTGATS ist also kein Tamuz, aber auch überhaupt keine greifbare Göttergestalt, sondern nichts als eine aus unzusammenhängenden Elementen spekulativ aufgebaute Konstruktion.

Die Schlussfolgerungen des Verfassers

9. Der Korreferent, der den Tamuz des Verfassers als Phantasiegebilde zu erweisen bemüht war, lehnt damit auch die vom Verfasser aus seinen Bilddeutungen gezogenen weitgehenden Folgerungen als gegenstandslos ab.

Zu der vom Verfasser vorgetragenen neuen Version der auch unabhängig von seinen Hypothesen denkbaren und bereits von älteren

24) Des Typus der z.B. vom Verfasser in Mitteilungen der Vorderasiatisch-ägyptischen Gesellschaft 40, 3 (1935), Tf. XXIII, abgebildeten.

25) S. 50 oben; S. 52 2. Absatz.

26) S. 58-60.

Autoren vertretenen Annahme eines altmesopotamischen Glaubens an die Unsterblichkeit des Menschen ²⁷⁾ kann man keine Stellung nehmen, weil der Verfasser seine Meinung über den Inhalt des von ihm vermuteten Glaubens, über den er nur wenige und einander widersprechende Äusserungen tut, nicht bekanntgegeben hat. Die archäologischen Argumente des Verfassers für das Vorhandensein eines solchen Glaubens, über die der Korreferent sich kein eigenes Urteil bilden konnte, stehen im Gegensatz zu den Beobachtungen des Ausgräbers WOOLLEY am Orte selbst ²⁸⁾ und werden von den kompetentesten Rezensenten, PARROT ²⁹⁾, FRANKFORT ³⁰⁾ und Frau VAN BUREN ³¹⁾, abgelehnt.

Ausblick

10. Die einzige erfolgversprechende Methode, das bisher oft mit wenig Belegen und viel Phantasie behandelte, ebenso reizvolle wie schwierige Thema Tamuz in Angriff zu nehmen, sieht der Korreferent in einer schrittweise fortschreitenden Sammlung und Auswertung der diesbezüglichen Originalliteratur. Einerseits wären Verwaltungs- und Rechtsurkunden auf Zeugnisse für den Tamuzkult hin durchzusehen, eventuell auch theophore Personennamen mit dem Bestandteil Tamuz zu sammeln und zu sichten. Andererseits wären die eigentlich literarischen Texte, zuvörderst die einsprachig sumerischen, zu übersetzen und zu verarbeiten. Auf diesem Gebiete waren es bekanntlich die sogenannten Tamuztexte, welche dem Verständnis bisher unüberwindliche Schwierigkeiten entgegensezten. Der erstaunliche Aufschwung der sumerischen Forschungen in den letzten Jahren, die uns den erwünschtesten Zuwachs an Textmaterial, die Rekonstruktion vieler Literaturstücke, vorbildliche Übersetzungen, neue lexikalische Erkenntnisse und grammatische Entdeckungen gebracht haben, lässt uns hier mit Zuversicht eine günstige Wendung erwarten. Die Übersetzung und Erklärung der Tamuztexte scheint jetzt in den Bereich der Möglichkeiten gerückt. Ihr mag dann die Lösung des Problems Tamuz seitens der Philologie folgen, ein neues Buch „Tamuz nach der sumerischen Literatur“.

Wien, den 14.VI.1952

27) Vgl. z.B. A. JEREMIAS, *Monotheistische Strömungen innerhalb der babylonischen Religion* (1904), S. 13 unten; LANGDON, *Tammuz and Ishtar* (1914), S. 27 oben.

28) Literatur dem Korreferenten nicht zugänglich; vgl. die folgenden Anmerkungen.

29) Bibliotheca Orientalis 6, S. 178 b f.

30) Journal of Near Eastern Studies 9, S. 191 b 2. Absatz.

31) Orientalia N.S. 18, S. 498 2. Absatz.

MARDI 1 JUILLET

Matinée

M. D. J. WISEMAN (Londres), président

M. S. N. KRAMER (Philadelphie) lit une communication: *Forty-eight Proverbs and Their Translation*.

This paper presents in transliteration and tentative translation forty-eight Sumerian proverbs hitherto largely unknown; in its small way it will help give us a clearer understanding of Sumerian "wisdom." It is a privilege and pleasure to dedicate it to Dr. Franz M. Th. DE LIAGRE BÖHL who has devoted so much of his life to the wisdom of the ancients, on the occasion of his seventieth birthday.

Early in the course of my work this year as Fulbright Research Scholar in Istanbul, I came upon two duplicating eight-column tablets, Ni. 4172 + 4173 and Ni. 9804, each originally inscribed with some one hundred and eighty proverbs and sayings. The tablets, 17 by 22 centimeters in size, were only partially preserved so that no more than about half their contents could be restored. This restored text, however, incomplete as it was, led to the identification of 22 additional duplicating pieces, 19 of which are still unpublished¹). As a result it is now possible to recover the practically complete text of 55 of the proverbs which made up this collection²), while the text of 81 others can be restored to a considerable extent.

But copying the tablets and fragments and piecing together their contents proved to be far simpler than ascertaining their meaning. The translation of Sumerian proverbs is difficult and unrewarding, parti-

1) These twenty-two pieces are: Ni. 3803, 3877, 4085, 4209, 4439, 4954, 5028, 5102, 5246, 9769, 13197, *SLTN* 146 (all in the Istanbul Museum of the Ancient Orient), and CBS 13852, 13854, 14009, 14023; UM 29-16-50, 29-13-504, 29-15-85; N 3054; *STVC* 5, 7 (all in the University Museum at Philadelphia). All twenty-four tablets and fragments that belong to this proverb collection were excavated in Nippur some fifty years ago by the University of Pennsylvania, and all date from the first half of the second millennium B.C., probably from sometime about 1700 B.C.

2) One of the interesting characteristics of this collection is the division of the proverbs in accordance with their initial words thus the first forty-five or so begin with the word *níg* (or perhaps better the sign *NÍG*); the next eleven or more begin with the word *uru*; a number begin with the word *ša*, *gišmá*, etc. However there seems to be no thorough consistency in this respect; there are a number of deviations from this scheme which at least for the moment seem inapplicable.

cularly because they lack a guiding and controlling context, and are extremely brief and compact in their wording. It therefore seemed advisable, in case of the proverbs in this newly uncovered collection, to enlist the help of other cuneiformists in a cooperative effort to get at their meaning. For it was not unreasonable to suppose that if a number of scholars worked on them simultaneously, one might hit the mark where another missed. Moreover, if two or more scholars working independently should produce identical translations, their correctness would tend to be reasonably assured. In any case it seemed to be an experiment well worth trying. I therefore prepared to the best of my ability transliterations of 48 of the better preserved proverbs and mailed them, together with an identically worded explanatory letter, to twenty cuneiformists who seemed likely to be interested.

Eight scholars responded; these are: Adam FALKENSTEIN, C. J. GADD, Thorkild JACOBSEN, Raymond JESTIN, F. R. KRAUS, Maurice LAMBERT, P. VAN DER MEER, and Maurice WITZEL. Only one of the eight translated all the proverbs; each of the others translated respectively 45, 42, 40, 38, 33, 25, and 22. Ten of the proverbs were translated by all eight participants; 14 were translated by seven of them; 10 by six; 7 by five; 2 by four; 2 by three; 2 by two; 1 by only one. There was considerable disagreement about practically all the proverbs, and no agreement at all in case of some. Nevertheless it is my feeling that the experiment was by no means a failure, and that in the long run similar efforts will lead to a better understanding of the Sumerian proverb material. This brief and preliminary paper cannot of course include all the variant translations offered; it presents only those translations which seemed closest to being correct. Needless to say my judgment will prove erroneous in more than one case. It is hoped that as a result of the publication of this paper, the eight participating scholars, and indeed all other interested cuneiformists, will prepare and publish their own translations of those proverbs which, in their opinion, have been incorrectly rendered.

1. níg-erím-e á-bi ħe-eb-kúš-ù dutu me-da-tù m
Let evil exert itself (weary its arm) (and) whither will the sun
have been carried off? (meaning obscure).
2. níg-gú-kud-kud-du gú nam-bí-kud-du (variant
ba-e for bí)
Do not cut off the neck of that which has already had its neck
cut off.

3. dnin-giš-zi-da-ra ga-ti na-an-na-ab-bé-en
Say not to Ningishzida: "Let me live" (since he is an underworld deity).
4. níg-ḥul-dím-ma-zu a-na-àm na-an-na-ab-bé-en
Do not say to him: "The evil which you have done, what is it?" (do not underrate anyone's capacity for mischief).
5. níg-gú-gar-ra níg-gaba-gar-ra
Cringing is defying (yielding is a form of self-defense; the literal rendering would be "that which bends the neck puts out the chest"; very doubtful).
6. níg-ku₆-lam-ma dingir-ra-kam šu-tu-tu nu-ub-zu
Destruction belongs to the gods, it cannot be warded off (literally perhaps "it knows no restraining hand.")
7. níg-mu ḥé-gál níg-zu ga-kú
é-du₁₀-sa-na-ka lú ba-ni-ib-kal-le
(Who says): "Let my substance stay unused, I will consume your substance," (that man) will be rare(ly invited) in the house of his friend.
8. níg-mu (variant omits -mu) ḥé-gál-e dnin-kilim i-ib-kú
níg ḥa-ma- (variant -ba-) gál-e lú-kúr-ra íb-kú
(You may say): "Let my possessions be stored," (but) the mice have (already) eaten it; (you may say): "Let possessions be stored for me," (but) the enemy has (already) eaten it.
9. níg-mu níg-àm-kúr
My possessions are possessions which have become inimical (obscure and very doubtful).
10. níg-mu-pàd-da-zu nu-ub-bé-en
níg-ú-gu-dé-a-zu ab-bé-en
You say nothing of what you have found; you speak only of what you have lost.
11. níg-šà-ga-ta la-ba-gál-la
ki-sikil-tur úr-dam-na-ka dúr mi-ni-ib-dúr-re
níg-u₄-tur-ra-ka (variant has the third line as a separate proverb).

Her heart not in it (literally: "that which is not brought about by the matter of the heart"), the child-bride ("the little girl") sits on the lap of her husband; it is an affair of small duration.

12. níg-ga bur₅-re ki-tuš nu-pàd-dè-da

Possessions are birds who know no (permanent) home.

13. da-ga-nam-kù-zu dlama á bí-ib-gar (variant: íb-da-ná for á bí-ib-gar)

The guardian genius gave power (variant: "lay down with") to the word (da-ga for dug₄-ga) of wisdom (very doubtful).

14. níg-u₄-dè-kú ur-re ba-gar

níg-ur-re-kú u₄-dè ba-gar

The enemy falls on what the storm has consumed; the storm falls on what the enemy has consumed (enemy and storm supplement each other in causing destruction and havoc). Or perhaps: What time has consumed has been (often) attributed to the enemy; what the the enemy has consumed has (often) been attributed to time.

15. níg-igi-nu-du₈-a-gim mu-un-ag

He acted ("did things") like a blind man.

16. níg-ka-bal-e-en-na-zu a-ba-àm giš mu-ra-an-tuku-tuku

Who will listen to

17. níg-ab-AG-AG-na-zu níg-AG-TUR lú bí-in-nu

What you do is a a child's deed, there is no (thing) of the man in it.

18. níg ì-sì šu nu-um-zu

a ib-ta-dé ki-in-du ba-ab...

kur-ra ki-kal-la-kal-la-bi

a-àm ú-àm a-dé-da mu-pàd-dè-da

Bread was given, the hand (which gave) did not know; water was libated,; the valued places of the nether world (are reserved for those who are offered) water, food, libations, and "utterance of name" (obscure and very doubtful).

19. túg še-a-šà-ga uzu-ià-àm

Cloth is grain of the field, meat, (and) fat (that is, all these can come from it). Or perhaps: The grain-garment of the field (spells) meat (and) fat.

20. a-šà-ga níg-gál-la aš-e-eš kú-ù-da

Whatever is (available) in the field should be eaten in common ("as one").

21. túg-gu-SAL-SAL-e UŠ-gal-e ba-ab-du₇

Cloth woven of fine thread is perfect for the vulva and large penis (alike). Or: A garment of thick ("broad") thread fits well a big ("rough") fellow (both translations highly doubtful).

22. níg in-na-til-la-àm

It is something he is through with ("something which has come to an end for him").

23. ukú ḥa-ba-TIL nam-ba-da-ti-le(?)

ninda ì-pàd mun nu-pàd mun ì-pàd ninda nu-pàd

é ì-pàd amaš nu-pàd amaš ì-pàd é nu-pàd

The poor man is better off dead than alive (let him die, *i.e.* TIL = ug₇, let him not live). If he has ("has come upon") bread, he has no salt; if he has salt, he has no bread. If he has a house, he has no stall; if he has a stall he has no house the proverb does not end here, but seems to continue in a similar vein for one or more lines).

24. uru-GAM-ur-zír-ra-ka ka₁₀ nu-TUR

In a city which permits the hunting dogs to lie about, the fox is the major domo (the literal meaning of the first complex is perhaps "in a city of the lying down of the hunting dogs"; nu-TUR should be read nu-bànda).

25. uru èn-bi nu-tar-re sa₁₂-sug₅-bi dam-kàr-àm

A city without vigilance, its comptroller turns merchant (juggling the city's finances to his gain).

26. uru-nam-BAD-gál-la anšū-bal-a-ke₄ ḥé-ni-ib-sar-re

In a city afflicted by a pest, the burden-carrying donkey

27. uru-da nam-da-gar-re-en-na

uru-bi lugal-bi ba-ra-an-DU-a

That which you should not have deposited with a city, is that which that city (and) its king took away from you (obscure and doubtful).

28. uru ì-di-bi mu-bi-im

lugal-bi di-di-bi mu-bi-im

nin-bi nu-ub-dùg-ga mu-bi-im

None of the suggested translations seems to be reasonably satisfactory.

29. in-a-ni mu-un-dúb áš-a-ni mu-un-gál

He threshed his straw, (and) got his grain. Or perhaps: he lodged his complaint (this approximate meaning of in-dúb will be discussed by me in a future paper) and got his wish.

30. áš-dug₄-dug₄-ge áš nu-mu-ni-in-gi₄

áš-e-gi₄-a áš-a ba-ni-in-gi₄

None of the suggested translations seem reasonably satisfactory.

31. in-na in-bi-im áš-a áš-bi-im

nam-tar ki-gibil-gibil-lá-bi

None of the suggested translations seem reasonably satisfactory.

32. di-bu-i al-gál áš-bu-i nu-gál (variant: di-BU-dè áš-BU-dè nu-gál)

Safety is obtainable ("the obtainment of well-being is"), (but) wishes are not obtainable (one cannot have both safety and wish-fulfilment).

33. gišmá-níg-gi-na IM ba-ra-ab-dirig

dutu kar-me-gi-na mu-na-ab-ši-...

The ship of "honesty," a (good) breeze has made it sail off; Utu has made it reach(?) the port of true me.

34. šà-mà lú-lu₆-me-en igi-mà lú nu-me-en

According to my spirit I am a man, according to my face I am not a man (perhaps said by a still beardless young man; what however is involved in the use of lú-lu₆ in the first part of the line and lú in the second?).

35. in-kú nu-un-kú mu-šag₅-ga-àm

He ate, he ate not (nevertheless he thinks) it was a good year.

36. an-bal ki-bal an-ba ki-an-ba

None of the suggested translations seems reasonably satisfactory.

37. sù-ud-bar ma-ad ù-sù-ud

None of the suggested translations seems reasonably satisfactory.

38. ág-ki-di-ša nu-um ág-ki-šár-ra-mèn (so, instead of my original transliteration ág-ki-di-ta nu-um-ág ki-šár-ra-DU).

It is not a matter of first place (ág-ki-diš-a(k) nu-m(e)), you are a matter of the 3600th place (doubtful).

39. giššub-ús-sa-àm ama-zu húl-la-ab
GIR₅ dug₄-ga-ab dingir-zu húl-la-ab
....., bring joy to your mother;, bring joy to your god.
40. igi-íl-la-zu dam tuku-ba-ni-ib
šà-ge-guru₇-zu dumu tuku-ba-ni-ib
Take a wife according to your choice, have a child according to
your heart's desire (the son should have freedom in choosing
his wife).
41. dinanna-ke₄ dam-úr-NE-ma ha-ra-ná-a
dumu-á-PI-PI ha-ra-an-ba-e
ki-níg-šag₅-ga ha-ra-an-kin-kin-e
May Inanna have a spouse of ardent loins lie down for you, may
she grant you a broad-limbed child, may she seek out for you
pleasant places.
42. ki-sikil šeš-zu sag nu-mu-ri-ib-gá-gá
a-ba-àm sag mu-kal-e
None of the translations seem reasonably satisfactory.
43. ki-sikil šeš-zu mà-e-gim-nam
šeš mà-gim hé-til-le
Young woman, your brother is like me; may the brother like me
come to an end (meaning obscure).
44. dam-nu-gar-ra é-a-ti-la
á-sìg-á-sìg-e dirig-ga-àm
A restless(?) wife in the house is worse than all the devils.
45. uš-zi-ga-àm mun an-kú-e
SAL-zi-ga-àm IM an-BU-BU-e
None of the suggested translations seem reasonably satisfactory.
46. dumu-si-nu-sá ama-ni na-an-ù-tu
dingir-ra-ni na-an-dím-dím-e
The perverse child, may his mother not give birth to him, may his
god not fashion him.
47. dam nu-íl dumu nu-íl ka-zal-šè nu-íl
Who supported not a wife, who supported not a child, rose not to
happiness (doubtful).
48. u₄-di-di-in u₄-šú-uš ì-di-di-in
balag-ír-ra im-ma-DU-DU-bu-dè-en
You hurry about (walk constantly) by day, you hurry about day
in day out (or "in the evening"), (yet) you will (finally) come

to the drum (or "lyre") of lamentation (i.e. death). Or perhaps:
 You kept praising the day, you kept praising the evening, (yet
 now) we set up the drum of lamentation.

ADDENDUM

For the past year, in preparation for a dissertation on „Sumerian Proverbs and their Cultural Significance”, Edmund I. GORDON has been working almost exclusively on the entire Nippur proverb material and on the “níg” proverb “book” in particular. Introductory to this work, the entire University Museum tablet collection was “fine-combed” once again for identifiable fragments, no matter how small. In addition nine pieces belonging to this “book” turned up among the proverb tablets and fragments excavated only some three years ago by the Joint Nippur Expedition of the Oriental Institute and the University Museum. With the help of all this fresh material, some number of the unidentifiable proverb fragments which I copied in Istanbul could now be recognized as belonging to this “book” and properly placed in it. As a result of this intensive research, it is now possible to give fuller details concerning this very popular “níg” collection, and to make a number of corrections and additions to my transliterations of some of the forty-eight proverbs presented in this article.

The text of the “níg” collection, Gordon informs me, can now be reconstructed from 56 tablets and fragments, of which the great majority are still unpublished. It consisted originally of approximately 212 proverbs, of which 98 are complete, 29 others almost so, and the remainder in various states of preservation. At present, the arrangement of the proverbs in the “book” can be described as follows: With only six exceptions, the first *fifty-three* proverbs begin with the sign níġ. Another group of *eleven* or more begin with the word u r u (“city”), another *ten* with š à (“heart”), and a further group of *eight* with ġi š m á (“boat”). In some sections of the collection, the first signs of the lines are lost, making it difficult to see what the arrangement was, although smaller groups beginning with the signs i n, á š and ġi š b u n i n are also recognizable. There are also two sections where several proverbs in a row are in the E m e - s a l dialect. In the latter half of the collection, there is a group of *twenty-three* proverbs which,

although not always beginning with the same sign, deal with kinship and marriage relationships.

As for the corrections and additions to the transliteration of the forty-eight proverbs, these are as follows:

- No. 6. All extant texts but one read *dingir-ra-na-kam*.
 No. 10. The first complex should read *níg-ì-pàd-da-zu*.
 No. 11. The first complex should read *níg-u₄-bi-ta*. The last complex of the second line should read *nu-ub-dúr-re*. As for the third line, the *majority* of the texts regard it as a separate proverb.
 No. 12. The second complex should read *bur₅-dal-dal mušen* (variant: *bur₅ mušen-dal-dal*).
 No. 18. The last complex of the first line should read *nu-un-zu*.
 No. 21. *uš-gal-e* should read *..-gal(?) -e*.
 No. 23. The third line should read: *silá(!) ì-pàd uzu nu-pàd uzu ì-pàd silá(!) nu-pàd*.
 ("If he has a *lamb*, he has no *meat*; if he has *meat*, he has no *lamb*."
 No. 24. The first complex should read *uru-nu-ur-zír-ra* (there is no final *-ka*).
 ("A city *without* watch-dogs ...").
 No. 25. The second complex should read *nam-bi*.
 No. 26. Add *-šè* at the end of the first complex.
 No. 28. The second complex of the third line should read *nu-dùg-ga*.
 No. 31. *nam-tar* should read *nam-tar-ra*.
 No. 33. *kar-me-ge-na* should read *kar-ge-na*. The last complex reads *mu-na-ab-ši-kin-kin*.
 No. 35. In the last complex, *mu-* should read *numun-*.
 No. 38. Read *-nu-m [è] n* for *-nu-um*.
 No. 39. The first part of the first line should read *giššub ús-sa-ab*.
 No. 42. The last complex of the first line should read *nu-mu-ri-ib-kal-le*. The last complex of the proverb should read *mu-e-kal-le* (variant: *mu-e-kal-le-en*).
 No. 43. *hé-til-le* has a variant reading *hé-ti-le*.
 No. 45. *im* is followed by *-ma* in one of the variants.

M. DHORME demande à M. KRAMER, s'il ne vaudrait pas mieux parler d'énigmes. Il lui semble probable qu'il s'agit ici de polyvalentes qui existent également en arabe. En ce cas les mots suggérés par les signes ont plusieurs sens. Le sens d'un mot-clef, qu'on prend comme point de départ, amène le sens des autres mots.

M. KRAMER répond qu'il ne s'est pas servi du terme "proverb" dans le sens étroit de mot. Pour sa part il est convaincu que le scribe n'a visé qu'un seul sens. Cependant il nous est impossible de trouver la signification voulue, tant que la situation nous est inconnue.

M. Godefroy GOOSSENS (Malines) fait une communication sur: *L'Assyrie après l'Empire*.

A la veille de la chute de l'Empire, l'Assyrie a atteint un degré de civilisation rare dans l'Ancien Orient. Cet Empire est en contact sur plusieurs points avec le monde grec où une civilisation tout aussi brillante est sur le point de naître. Les événements de la fin du VIIe siècle ont-ils compromis la transmission de l'héritage oriental à l'Occident? Dans l'histoire du monde, la chute de l'empire assyrien a-t-elle été un incident ou une catastrophe?

Si nous interrogeons la littérature grecque à ce sujet, nous constatons d'abord que les allusions directes à l'empire assyrien sont inexistantes. Ceci peut être dû à la perte massive de la littérature préclassique, car nous connaissons un Grec au moins qui participa vraisemblablement aux campagnes de la fin du VIIe siècle, le frère du poète Alcée, mercenaire dans l'armée babylonienne ¹⁾. Nous savons que ces événements firent impression dans le monde grec, et cinquante ans plus tard le poète Phocylide écrivait: „Mieux vaut petite ville bien gouvernée, fût-ce à la pointe d'un roc, que Ninive frappée de vertige" ²⁾. Mais c'est le seul passage de la littérature grecque qui remonte à une connaissance directe de l'empire assyrien.

Par la suite le contact des Grecs avec l'Orient devient plus intime, certains parcourent l'Assyrie; il n'y a pas le moindre indice qu'ils en aient rapporté avec information précise sur l'histoire de ce pays. Tous les faits exacts que le monde gréco-romain a pu connaître de l'histoire d'Assyrie ont été recueillis à l'étranger, en Egypte par Hérodote, en

1) STRABON XIII 2 : 3.

2) Καὶ τόδε Φωκυλίδου. πόλις ἐν σκοπέλῳ κατὰ κόσμον οἰκεῖσα σμικρὴ κρέσσων Νίνου ἀφραϊνούσης, Phocylide, fragment 4 (DIEHL) = DION CHRYSOSTOME XXXVI 13. Traduction A. CROISSET.

Babylonie par Bérose, en Phénicie par Ménandre. En dehors de cette information indirecte, il n'a existé comme histoire d'Assyrie qu'un roman d'origine perse, popularisé par Ctésias puis par Dinon. Que des historiens bien informés tels Apollodore, Alexandre Polyhistor, Abydène, qui reconnaissent la valeur de Bérose, en soient réduits à une source de mauvais aloi, prouve l'absence complète d'un exposé sérieux pour l'Assyrie. Après l'Empire un voile épais paraît tomber sur cette région.

Les causes de la chute de l'empire assyrien sont mal étudiées; il est vrai que les périodes de succès et de revers alternent si régulièrement dans l'histoire orientale, qu'on peut également se demander pourquoi l'Assyrie n'a pu ressusciter. Une réponse partielle à ces deux aspects d'une même question est fournie par la faiblesse réelle de l'Etat.

Les troubles paraissent particulièrement fréquents au cours du dernier siècle de l'Empire ³). La décision prise par certains rois de confier la Babylonie à leur fils aîné met en question la succession au trône en Assyrie ⁴) et déclanche les intrigues à la cour. Les ruines provoquées par les guerres civiles se réparent de plus en plus difficilement ⁵): le parti vainqueur sévit contre l'armée rebelle ⁶). Ces crises entravent les réactions de l'état aux menaces extérieures.

Or s'il est vrai que la réforme administrative de Téglatphalasar III a renforcé le contrôle royal sur l'administration intérieure, en fractionnant les unités territoriales tenues par l'aristocratie, la fréquence des expéditions militaires restreint le contrôle royal sur la politique internationale. Il ressort par exemple, de nos sources, pourtant si réticentes sur ce point, que de 745 à 645 la direction de 16 campagnes est con-

3) A la mort de Sargon, en 705, les palais de Kalḫu sont incendiés (d'après M. E. L. MALLOWAN, *Iraq*, XII, 1950, p. 179, XV, 1953, p. 14-18). Assassinat de Sennachérîb en 681, suivi de guerre civile. Crise en 670 lorsque Assarhaddon doit sévir contre l'aristocratie (*Chronologie babylonienne*, 4: 29; *Chronique d'Assarhaddon*, 4'). Révolte à la mort d'Assurbanipal, écrasée par le général Sin-šum-lišîr (récompensé par un diplôme, J. KOHLER UNGNAD, *Assyrische Rechtsurkunden*, 20, 21). Usurpation de ce dernier en Babylonie (contrat de Nippur, BE, VIII A, 141, s'il est question du même personnage).

4) Les conséquences de la désignation de Šamaš-šum-ukin sont bien connues. Celles de la désignation de Aššur-nādin-šum le sont moins, mais ont été mis en évidence par F. M. TH. DE LIAGRE-BÖHL, *Orientalia Neerlandica* (1948) p. 117-122.

5) Après un incendie, réparation superficielle du temple de Nabu à Kalḫu par Aššur-etil-ilāni: A. H. LAYARD, *Nineveh and its Remains*, II (Londres 1850) p. 38-39, *Nineveh and Babylon* (Londres 1853) p. 655.

6) Assarhaddon, prisme Scheil 1: 13-16 (ARA II 506), prisme Thompson, 2: 8-11.

fiées à des généraux⁷⁾, c'est dire que trop souvent le roi ne dirige plus les opérations.

A partir de Sennachérib la politique assyrienne ne fait plus face à la situation. Elle ne parvient pas à se dégager de deux guépiers où elle s'est engagée par suite de l'extension des conquêtes : Palestine et Egypte d'une part, Babylonie et Elam de l'autre. Les succès remportés par Assurbanipal sont illusoires et lourds de dangers ; ils nous révèlent que les rois d'Assyrie, hantés par l'impérialisme, se laissent entraîner en de vaines conquêtes alors qu'une menace, très réelle, s'annonce ailleurs.

Il est en effet inquiétant de voir l'Empire se resserrer peu à peu au nord. Dans le Taurus et en Cilicie, les territoires annexés par Sargon sont perdus sous Sennachérib, Assarhaddon, Assurbanipal⁸⁾ ; les Assyriens parviennent à arrêter en Cilicie les invasions cimmériennes, mais Assurbanipal doit laisser sans réponse les appels de Gygès et d'Ardys. Vers l'Arménie, les campagnes de Sargon n'aboutissent à aucun résultat franc, la zone frontière échappe dès le règne de Sennachérib⁹⁾. En Iran les campagnes n'ont aucun effet politique¹⁰⁾, elles s'espacent jusqu'à ce que Assurbanipal fasse le silence ; à la fin du règne d'Assarhaddon les Mèdes ont occupé le Zagros¹¹⁾. Peu importe qu'Assurbanipal mette Thèbes à sac ainsi que Suse, à ce moment la dissidence commence à 100 km de Ninive.

Vers le nord les frontières de l'Empire sont ramenées à ce qu'elles

7) Téglathphalasar III : campagne de 743 au Zab (ARA I 771), de 739 contre les Mèdes (ARA I 795, 812), de 730 contre Tabal et Tyr (ARA I 802, 803). Sargon II : campagne de 712 contre Melid (d'après le Canon des éponymes), de 711 contre Asdod (d'après Isaïe 20 : 1), de 709 contre Muški (ARA II 42-44, 71), de 708 contre Kummuhu (d'après le Canon des éponymes). Sennachérib : campagne de 696 en Cilicie (ARA II 286-289), de 695 contre Melid (ARA II 290-292), de 690? contre les Arabes (ARA II 358). Assarhaddon : campagne de 680 au Pays de la Mer (ARA II 509), à une date inconnue contre les Arabes (ARA II 518 a). Assurbanipal : campagne de 668 contre Kirbit (ARA II 908), de 667 en Egypte (ARA II 900), de 666? en Egypte (ARA II 906), à une date inconnue contre l'Elam (ARA II 861). On devine que finalement le turtanu de droite se voit décharger de toute administration provinciale, ses fonctions de commandant-en-chef devenant trop absorbante : E. FORRER, *Die Provinzeinteilung des Assyrischen Reiches* (Leipzig 1921) p. 108. Nous n'avons pas connaissance d'une seule campagne dirigée en personne par Assurbanipal.

8) E. FORRER, *ibid.*, p. 81-82.

9) E. FORRER, *ibid.*, p. 116, 118, 87.

10) E. FORRER, *ibid.*, p. 93 pour la perte de Madai.

11) G. G. CAMERON, *History of Early Iran* (Chicago 1936) p. 179.

étaient au IX^e siècle, à l'époque où Salmanasar III fortifiait Ashur. La frontière ayant été dégagée, on avait négligé d'entretenir la double enceinte. Or ces fortifications sont remises en état par Sennachérib et par Assarhaddon¹²); Sennachérib en outre reconstruit l'enceinte de Ninive, aménage un réservoir et le protège par l'amorce d'une deuxième enceinte, qui ne sera pas achevée¹³).

Ces travaux constituent, à notre connaissance, la seule réaction de l'état assyrien en face du danger qui le menace; ils révèlent la faiblesse des frontières. Les Mèdes descendent du plateau et envahissent l'Assyrie, déjà sous Assurbanipal¹⁴). L'Empire aux abois leur oppose les Scythes; ceux-ci, peut-être vers 630, traversent en trombe la Mésopotamie et la Syrie jusqu'à la frontière de l'Égypte. Prodiges du désastre final, dont les ravages sont déjà énormes: Sin-šar-iškun rappelle, en termes vagues la remise en état de constructions dans toute l'Assyrie¹⁵).

L'Empire se désagrège. A la mort d'Assurbanipal Josias, roi de Juda, étend son contrôle à l'ancien royaume d'Israël, qui était province assyrienne, sans rencontrer d'opposition¹⁶). Les villes de Phénicie reprennent leur indépendance. En Babylonie Nabopolassar se proclame roi en 625 et vers 620 règne sur tout le pays¹⁷). La moyenne vallée de l'Euphrate se détache de l'Empire assyrien, sans pour cela dépendre de la Babylonie¹⁸). Partout, spontanément, les formes politiques antérieures à la conquête assyrienne se reforment. Il est probable que ce phénomène se répète en Syrie, de sorte qu'en 616 la frontière assyrienne est ramenée à l'Euphrate, où elle n'a plus été depuis Shamshi-Adad V. A ce moment une armée égyptienne s'y trouve.

Une chronique nous informe sur les faits des années 616 à 609¹⁹);

12) W. ANDRAE, *Das Wiedererstandene Assur* (Leipzig 1938), p. 158-159.

13) R. C. THOMPSON, R. W. HUTCHINSON, *A Century of Explorations at Nineveh* (Londres 1929) p. 125-127.

14) Ceci repose sur HÉRODOTE I 102, en tenant compte pour I 106 de la leçon des manuscrits de la famille romaine, qui place la domination des Scythes sur les Mèdes de 653 à 625.

15) CT XXXIV 2 (ARA II 1144, 1147).

16) *Rois* II 23 : 4, 15-19; *Chroniques* II 34 : 6.

17) W. DUBBERSTEIN, JNES III (1944), p. 41-42.

18) Raḫilu, Anat, Suḫu, Ḫindanu s'opposent aux Babyloniens de 616 à 613; les Assyriens n'interviennent pas.

19) C. J. GADD, *The Fall of Nineveh* (Londres 1923). Voir le commentaire de E. DHORME, *Recueil* (Paris 1951) p. 304-323, 765.

bien des événements ont dû précéder ceux qu'elle rapporte. D'après nos derniers renseignements les Assyriens avaient perdu Nippur vers 621, ils ont perdu maintenant le contrôle de la vallée de l'Euphrate jusqu'à Qablinu ²⁰⁾ et celui de la vallée du Tigre jusqu'à Ashur qui est exposé à toute attaque; à l'est ils tiennent encore Arrapkha, au nord leur dernière place est Tarbišu ²¹⁾. Nous ignorons comment la région intermédiaire leur a échappé; nous devinons à l'importance du butin qui sera déposé au palais de Babylone que la sac de Mari est un épisode marquant de ces années ignorées ²²⁾.

La guerre que nous suivons alors est extrêmement fluide. Il est évident qu'il n'y a pas de frontière au sens propre. La puissance assyrienne ne repose plus que sur les villes, que l'adversaire est incapable de saisir, car la force de ses commandos s'est épuisée en traversant la zone d'opération: les Babyloniens échouent devant Ashur en 615, devant Anat en 613, les Mèdes devant Ninive en 614, les Assyriens au cours d'une contre-attaque devant Takritu en 615. Entre les villes fortifiées le territoire est ouvert à toutes les incursions; il est pillé chemin-faisant.

Les Assyriens se maintiennent sur la défensive et combattent avec acharnement. Ils attendent l'adversaire dans leurs places du moyen Tigre et du moyen Euphrate; dès que l'assaut a échoué, ils lancent une poursuite aussi loin qu'ils le peuvent sans danger. Tel est le déroulement des opérations en 616, 615, 613, du moins contre les Babyloniens, et s'il n'y avait que ceux-ci l'existence de l'Assyrie ne serait pas menacée. Les Mèdes sont des adversaires autrement redoutables; ils procèdent suivant un plan de campagne défini: occupation d'Arrapkha en 615, prise de Tarbišu et d'Ashur, isolement de Ninive en 614, assaut de Ninive en 612. Au cours de ces manœuvres finales le rôle des Babyloniens est secondaire.

La victoire des Mèdes est due à leur organisation militaire. La tradition a conservé le souvenir des réformes de Cyaxare ²³⁾, mais depuis des années les Assyriens savaient que les peuples des montagnes

20) Entre Hindanu et le Baliḥ d'après le texte, donc vers Deir ez-Zor, C. J. GADD, *op. cit.*, p. 5.

21) C. J. GADD, *ibid.*, p. 10.

22) Trois statues, dont celle de Puzur-Ištar, stèle de Šamaš-reš-ušur, E. UNGER, *Babylon* (Leipzig 1931), p. 224, n. 3, 4, 5, 9.

23) HÉRODOTE I 103. Réformes qui paraissent copier l'organisation assyrienne.

étaient capables d'enlever une forteresse par blocus, par sape ou par l'emploi de machines ²⁴).

Aussi les fouilles nous apprennent-elles que les Mèdes ont dirigé l'attaque directement aux portes. A Ashur la porte des Forgerons a été incendiée ²⁵). A Ninive, où les travaux de défense de Sennachérub n'avaient pas été étendus, l'assaut a porté à la partie la plus exposée, à l'angle nord-est; le fossé paraît avoir été comblé, la porte forcée et un contremur élevé en hâte n'a pu arrêter les assaillants ²⁶). Les villes d'Assyrie disparaissent dans les flammes des incendies; partout la catastrophe est marquée par une épaisse couche de cendres recouvrant temples et palais: à Ninive ²⁷), à Kalakh ²⁸), à Ashur où en outre les tombes royales sont violées ²⁹). Car la destruction s'accompagne de pillage, et les vainqueurs se retirent avec un butin dont les épaves se retrouvent au palais de Babylone ³⁰), ou échouent par la suite à celui de Persépolis ³¹). Marque suprême de la défaite: le dieu Ashur est déporté à Babylone ³²).

La résistance assyrienne se poursuit sous Ashur-uballit II en Mésopotamie septentrionale, avec l'assistance de l'Égypte, nous ne savons combien de temps, la chronique qui nous informe s'arrêtant en 609. D'après nos sources, lors de la bataille de Karkémish, vers 605, il n'est plus question d'une armée assyrienne ³³).

De l'ensemble des opérations se dégage l'impression que les Mèdes

24) E. KLAUBER, *Politisch-Religiöse Texte* (Leipzig 1913), I.

25) W. ANDRAE, *Das Widererstandene Assur*, p. 143-144, 164, qui attribue ici la trouvaille aux événements de 614. L'extrémité méridionale du mur extérieur a été attaquée par des sapeurs, on y a trouvé des pics et des pointes de flèches; précédemment cet auteur, *Die Festungswerke von Assur* (Leipzig 1919), p. 140-143, avait admis que la forme de ces dernières n'était pas tardive. Aussi A.T. OLMSTEAD, *History of Assyria* (New York 1923), p. 154-155, datait-il ces travaux de sape de la prise d'Aššur par Šamši-Adad V.

26) A. T. OLMSTEAD, *op. cit.*, p. 637.

27) R. C. THOMPSON, R. W. HUTCHINSON, *A Century of Explorations at Nineveh*, p. 77; R. C. THOMPSON, *Archaeologia LXXIX* (1929), p. 106-107, *AAA XIX* (1932), p. 73.

28) A. H. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 250.

29) W. ANDRAE, *Das Widererstandene Assur*, p. 140, 164.

30) Inscription d'Adad-nirari II, E. UNGER, *Babylon*, p. 226, n. 8.

31) Coupe au nom d'Assurbanipal, E. F. SCHMIDT, *The Treasury of Persepolis*, (Chicago 1939), p. 69, fig. 50.

32) D'où Cyrus le libère, cylindre 30.

33) Il est difficile de placer la bataille de Karkémiš en 609, avec A. DUPONT-SOMMER, *Semitica I* (1948), p. 57-59; on en trouverait mention dans la Chronique G, même fragmentaire.

et les Babyloniens ont eu pour premier mobile le pillage. Rien n'indique qu'ils aient envisagé l'occupation et l'annexion des territoires conquis, il n'y a pas eu de partage de l'empire assyrien entre les vainqueurs, il n'apparaît même pas que l'un d'eux ait revendiqué la suzeraineté sur l'Assyrie, du moins ce moment.

Assez vite pourtant le vide créé par la disparition de l'Empire se remplit, et l'on voudrait connaître le règne de Nabuchodonosor pour suivre le renversement de la politique babylonienne et la revendication de l'héritage assyrien, qui va de pair avec le recul des Mèdes. Nous constatons que les Babyloniens occupent l'Elam et le Gutium³⁴), que des territoires primitivement conquis par les Mèdes, tels Arrapkha et Harran, passent sous le contrôle babylonien³⁵). D'autre part, lors de la prise de Babylone, Cyrus rend les dieux d'Ashur et de la rive droite du Tigre³⁶). Il semblerait donc que la frontière entre l'empire babylonien et l'empire mède, pour autant qu'il en ait une, suit le Tigre et le Petit Zab, excluant le cœur de l'Assyrie de l'empire babylonien³⁷). Je crains néanmoins que ces recherches ne soient vaines, et qu'en réalité personne ne soit soucieux de revendiquer un pays aussi ravagé que l'Assyrie; le pays a dû être abandonné à lui-même.

L'Assyrie a perdu toute importance, et il est difficile d'en trouver la mention dans les documents babyloniens du VI^e et du Ve siècles. Quelques Assyriens apparaissent dans les textes, puisqu'on repère des noms théophores en Ashur, les seuls qui ne laissent aucun doute sur la nationalité. Mais il est à noter que dans la plupart des cas le nom en Ashur est le patronyme³⁸), indiquant que si le père est indubitablement

34) Constructions de Nabuchodonosor à Suse: G. G. CAMERON, *History of Early Iran*, p. 220. Gobryas, gouverneur du Gutium.

35) Arrapkha: Nabuchodonosor 17, 2 : 1-11; Harran: Nabonide 1, 1 : 8-2 : 46.

36) Cyrus, cylindre 30-31.

37) On peut en voir une confirmation dans la reconnaissance de Phraorte comme roi en Médie et en Assyrie, lors de la révolte contre Darius I en 521: Behistun 29.

38) Noms en Aššur portés par des individus vivant en Babylonie: Aššur-zêr-ibni sous Nabonide (*Congrès intern. Orient.* VI 3, p. 583, n. 88), Abdu-Aššur sous Cyrus (BE VIII n. 1, 68, 72), Aššur-taribi sous Darius I (BRM I 69, peut-être patronyme), Aššur-aḥ-iddina sous Artaxerxès I (BE IX 1), Aššur-ḥammu-ibni sous Darius II (UMBS II 1, 8). Noms en Aššur portés par les pères d'individus vivant en Babylonie: Aššur-šar-ušur sous Nabuchodonosor (BE VIII 1, 27), Aššur-zêr-ibni sous Nabonide (YOS VI, 141), Aššur-nâdin-aḥu sous Bardiya (BE VIII 1, 101), Aššur-taribi sous Darius I (voir plus haut), Aššur-nâdin sous Artaxerxès I (BE IX, 82), Aššur-baltu-ibni sous Darius II (BE X, 23), Aššur-iddina sous Darius II (UMBS II 1, 183). Descendants d'Aššur: Nabû-iddina,

assyrien, le fils s'est assimilé. C'est l'indice d'une émigration de l'Assyrie vers la Babylonie au cours du VI^e et du V^e siècle; elle n'a rien d'étonnant, vu la ruine du pays.

Peu à peu la vie renaît des ruines. Lentement, car rien ne prouve que la reconstruction commence avant la période achéménide; n'oublions pas qu'en 539, dès la prise de Babylone, Cyrus^{38a}) rend les dieux exilés, notamment ceux d'Ashur. Nous constatons alors que les ravages causés par les guerres ont été énormes, quoique inégalement répartis. Kalakh, radicalement détruit, héberge quelques familles dans ses décombres³⁹). Ninive étant totalement ruinée⁴⁰), un village se constitue sur l'autre rive. A Shibanniba (Tell Billa) la destruction est aussi totale; une agglomération se reforme pourtant, mais aucun édifice ne s'y superpose à plus ancien, la ruine a été complète⁴¹). Elle est moins profonde à Ashur où les édifices, quoique ravagés, restent reconnaissables et permettent une remise en état sommaire; aussi la voierie persiste-t-elle d'un période à l'autre⁴²). Aucune source ne mentionne la prise d'Arbèle, et comme cette localité est la seule à garder un caractère urbain, on peut supposer qu'elle a échappé à la catastrophe.

Ashur n'a pas été totalement ravagé en 614⁴³), mais une partie de la population a été déportée et celle qui reste connaît la plus grande misère. Avec des briques de remploi on reconstruit dans l'enceinte de l'ancien temple d'Ashur deux petits sanctuaires, l'un d'eux consacré au dieu Ashur; pour affirmer la tradition on verse dans les fondations ce qui se retrouve de textes commémoratifs de l'ancien temple, sans qu'on y joigne une inscription nouvelle. Quelques chambres du vieux temple sont remises en état; l'ancien palais est réparé tant bien que mal, on le décore de plaques émaillées retrouvées dans les décombres et ce qui fut la salle du trône devient un dépôt de grain. On reconstruit les habitations, quelques-unes même relativement grandes et soignées;

Zababa-maršu-ušur sous Nabuchodonosor, Nabû-uballiṣu sous Darius (*Congrès intern. Orient.* VI 3, p. 588, 589, 575, n. 136, 150, 25).

38a) A noter que Cyrus est un neveu de Nabuchodonosor.

39) Aucune de nos sources ne mentionne la prise de cette ville. On trouve les traces d'un campement dans la salle du trône, de la céramique, des murs de torchis: M. E. L. MALLOWAN, *Iraq* XII (1950), p. 168, XV (1953), p. 13-14.

40) Aucune trace d'occupation avant le II^e siècle a.C.: R. C. THOMPSON, *AAA* XVIII (1931), p. 90, XX (1933), p. 75.

41) Ch. BACHE, *BASOR* 51 (1935), p. 20, 30.

42) W. ANDRAE, *Das Wiedererstandene Assur*, p. 167.

43) Ceci résulte du choix des mots dans la Chronique G pour caractériser la destruction d'Aššur et de Ninive.

par contre comme sépultures on se contente souvent des anciens caveaux funéraires, et les seules pièces de luxe qu'on y dépose sont des vases cultuels du temps jadis, plus d'un émaillé. L'appauvrissement des techniques est frappant: aucun texte nouveau, aucun nouvel objet de luxe, on recherche et on chérit les rares pièces qui ont survécu au désastre ⁴⁴).

Shibanniba, qui n'avait d'ailleurs été qu'un centre secondaire, se relève mieux semble-t-il, et connaît une certaine prospérité, à juger du mobilier des tombes ⁴⁵), mais ceci nous reporte bien au Ve si pas au IVe siècle. Arbèle n'est pas fouillé; c'est une des rares localités d'Assyrie qui dans nos sources reçoit le nom de ville ⁴⁶), et comme Darius I y fait exécuter un de ses adversaires ⁴⁷), il faut admettre qu'elle a quelque importance dans l'Empire.

Il paraît donc que la situation s'améliore graduellement, mais à un rythme différent selon les endroits. La prospérité de Shibanniba, la médiocrité d'Ashur, la pauvreté de Ninive et la désolation de Kalakh reflètent l'opposition entre les collines et la vallée. D'ailleurs la grand route de l'empire achéménide qui, allant de Sardes à Suse, traverse l'Assyrie, ne suit pas le Tigre mais passe par les hauteurs de la rive gauche. On peut la jalonner de centres plus ou moins importants: Zakho au nord, où se trouve un domaine royal ⁴⁸), Shibanniba une petite ville, Arbèle une grande ville. Ces étapes correspondent à la route sommairement décrite par Hérodote ⁴⁹), partiellement à celle que suivent Darius III avant la bataille de Gaugamela, Alexandre après celle-ci ⁵⁰).

Pour expliquer ce déplacement des centres vitaux de la vallée vers les collines, il suffit de songer aux travaux d'irrigation entrepris par les rois d'Assyrie. Par suite de la disparition de l'Etat assyrien les canaux n'ont plus été entretenus et l'agriculture a décliné dans la vallée. Nous saisissons ici de façon très nette l'ampleur du désastre qui a frappé l'Assyrie à la fin du VIIe siècle.

44) W. ANDRAE, *op. cit.*, p. 164-169.

45) E. SPEISER, BASOR 40 (1930), p. 12-14; 41 (1931), p. 23-24; 44 (1931), p. 5; 45 (1932), p. 32-33; 46 (1932), p. 2-4, 9; Ch. BACHE, BASOR 49 (1933), p. 13; 50 (1933), p. 5-6; 51 (1933), p. 20, 22.

46) ARRIEN, *Anabase*, III 8 : 7.

47) Behistun 33.

48) XÉNOPHON, *Anabase*, III 4 : 24.

49) HÉRODOTE, V 52.

50) QUINTE-CURCE, IV 9 : 9; ARRIEN, *Anabase*, III 7 : 3, 8 : 7, 15 : 5.

Il faut tenir compte de cette situation pour apprécier la valeur des notes de Xénophon. Les 10.000 dans leur marche suivent le cours du Tigre et non la route royale qui traverse les collines et unit des centres prospères, route que probablement Tissapherne se réserve⁵¹). En Assyrie leur itinéraire passe donc par la partie la plus désolée du pays: en face de Caenae qui ne peut être qu'Ashur, une bourgade assez florissante⁵²), puis Larissa à la place de l'ancienne Kalakh, site abandonné entouré de quelques villages dont les habitants se réfugient à l'approche des Grecs sur les ruines de la ziggurat⁵³), enfin un autre site désert qui correspond à Ninive en face du petit village de Mes-pila⁵⁴). Les Grecs n'ont aucun mal à se ravitailler, ils se procurent du pain, du vin, du blé, de l'orge, du fromage⁵⁵), mais ils ne rencontrent une véritable prospérité qu'en abordant les collines à la sortie de l'Assyrie⁵⁶).

En chemin Xénophon se fait expliquer ces ruines nombreuses; il n'entend pas parler de l'empire assyrien, mais croit qu'il s'agit de villes mèdes ravagées par les Perses⁵⁷). Ceci n'a aucune importance, Xénophon appartenant déjà à cette génération de Grecs qui méprise les Barbares et ne cherche pas à s'informer de façon convenable; il nous fait vraisemblablement part de ce qu'il a entendu de compagnons de route aussi ignorants que lui des régions traversées.

Récapitulant ces données diverses nous constatons que, d'après nos sources, il n'y a plus en Assyrie aux Ve et IVe siècles que deux localités qui reçoivent le nom de ville, Arbèle et Ashur⁵⁸); les autres

51) La Route royale est la voie normale de communication avec l'ouest, aussi Cyrus l'évite-t-il et suit-il la rive gauche de l'Euphrate pour surprendre l'adversaire. La manœuvre réussit: le contingent appelé de Syrie par le Roi, et qui a dû suivre la Route royale, arrive trop tard (XÉNOPHON, *Anabase*, I 4 : 5, II 7 : 12). Après Cunaxa Ariée propose aux Grecs de les conduire par cette route (*ibid.*, II 2 : 11). Tissapherne la suit pour ramener les troupes royales en Anatolie (*ibid.*, II 4 : 8, 5 : 11), puisqu'il marche parallèlement aux Grecs. Lorsque les Grecs veulent la rejoindre au passage du Tigre pour continuer vers l'ouest, Tissapherne les repousse (*ibid.*, III 5 : 12) et les force à s'engager en hiver dans les montagnes du Kurdistan.

52) XÉNOPHON, *Anabase*, II 4 : 23.

53) *Ibid.*, III 4 : 9.

54) *Ibid.*, III 4 : 10.

55) *Ibid.*, II 4 : 23, 31, III 4 : 18.

56) *Ibid.*, III 4 : 30-31.

57) *Ibid.*, III 4 : 8, 11-12.

58) Arbèle: Arrien, *Anabase*, III 8 : 7, Quinte-Curce, IV 9 : 9 (*vicus*); Aššur: Xénophon, *Anabase*, III 4 : 28.

ne sont que des villages, prospères sur les collines, misérables de long du Tigre. En bref, à la chute de l'Empire, l'Assyrie s'est désurbanisée, elle est retournée à un stade de civilisation assez primitif, tel qu'elle n'avait plus connu depuis deux mille ans.

Le 1 octobre 331 Alexandre le Grand livre en Assyrie la bataille décisive contre les forces perses. Ceci nous vaut des renseignements divers sur l'état du pays et permet de préciser le tableau.

Darius laisse ses magasins à Arbèle ⁵⁹⁾ puis s'établit à Gaugamela, donc à Tell Gomel ⁶⁰⁾. A cette nouvelle Alexandre, qui vient de visiter les ruines de Ninive ⁶¹⁾, marche à l'ennemi; il suit nécessairement la vallée d'un des affluents du Khosr qui s'y jette en amont d'Ajila ⁶²⁾. Or nous savons que la région traversée avait été transformée par Sennachérib, peu après 700, en exploitation agricole; il y avait acclimaté diverses espèces végétales, notamment le cotonnier. Il n'y a plus trace de cette exploitation dans les récits des compagnons d'Alexandre, alors qu'en septembre les cotonniers devraient être en fleur et que les Grecs ignorent cette plante qu'ils seront surpris de trouver dans la vallée de l'Indus cinq ans plus tard. Il en résulte que la chute de l'Empire assyrien a entraîné la ruine des tentatives d'acclimatation de Sennachérib, et que cet essai n'a eu pour le coton aucune suite. Dans ce cas-ci, la ruine de l'Assyrie a arrêté de façon notoire le progrès technique ⁶³⁾.

On n'a que peu de renseignements sur l'Assyrie à l'époque des Diadoques. Il est question d'une Démétrias ⁶⁴⁾ qui doit être fondée par Démétrius le Poliorcète entre 317 et 311, mais dont on ne sait rien de plus. L'enfouissement de trésors à Khorsabad et à Mossul ⁶⁵⁾ révèlent l'insécurité du pays.

On sait encore moins de la période séleucide. Il n'y a pas de fonda-

59) Quinte-Curce, IV 9 : 9: Alexandre y saisit un butin considérable, *ibid.*, V 1 : 10.

60) A. T. OLMSTEAD, *History of the Persian Empire* (Chicago 1948), p. 515.

61) Callisthène, fig. 34; Amyntas, frg. 2 (Jacoby).

62) Pour la topographie de la région, voir Th. JACOBSEN, S. LLOYD, *Sennacherib's Aqueduct at Jerwan* (Chicago 1935), p. 20-22 et la carte p. 32.

63) J'ai étudié ailleurs cette question: G. GOOSSENS, *Le coton en Assyrie, Mélanges Henri Grégoire*, IV (Bruxelles 1952, p. 167-176).

64) STRABON XVI 1 : 1. On a attribué une émission monétaire à cette Démétrias, il s'agirait plutôt de monnaies de Séleucie: G. F. HILL, *Greek Coins of Arabia, Mesopotamia and Persia* (Londres 1922), p. 119*.

65) Trésors allant de 310 à 300 a.C.: G. L. LUD, Ch. ALTMAN, *Khorsabad*, II (Chicago 1938), p. 58, 98, pl. 60; S. P. NOE, *A Bibliography of Greek Coin Hoards* (New York 1937), p. 151, 187-188.

tion de ville grecque en Assyrie. Les antiquités découvertes paraissent rares; il y en a à Tell Billa ⁶⁶).

On en saurait à peine plus de la période parthe si on n'avait que les auteurs occidentaux: occupation des régions de Ninive et d'Arbèle par Tigrane II d'Arménie après la mort de Mithridate II en 87 a.C. ⁶⁷), prise de Ninive par Meherdate en 50 p.C. ⁶⁸). Indications pourtant précieuses sur la résurrection de l'Assyrie que les fouilles permettent heureusement de compléter.

Après une éclipse de plusieurs siècles, Ninive est redevenu un centre important. Le temple de Nabû est réparé en remployant les inscriptions et les reliefs de Sennachérîb et d'Assurbanipal ⁶⁹); Apollophanès, stratège et épistate de la ville, y place vers le milieu du I^{er} siècle a.C. une inscription votive en langue grecque ⁷⁰). Ces titres établissent l'importance administrative de Ninive qui, en outre, paraît posséder un atelier monétaire ⁷¹). Les traces nombreuses de constructions et les antiquités abondantes illustrent de façon caractéristique la civilisation mi-grecque, mi-indigène de l'époque ⁷²); à côté de l'inscription grecque mentionnée à l'instant, une courte inscription araméenne ⁷³), à côté d'œuvres parthes, une tête de Héraclès ⁷⁴). On ne paraît attribuer aucun intérêt aux nombreuses tablettes cunéiformes des déblais ⁷⁵), mais la céramique préhistorique est réutilisée ⁷⁶).

La renaissance s'étend à toute l'Assyrie, ainsi qu'en témoignent les trouvailles faites à Tell Billa ⁷⁷), Saidawa (Kakzu) ⁷⁸), Nimrud

66) E. SPEISER, BASOR 40 (1930), p. 11; 44 (1931), p. 4.

67) Strabon XI 14: 15.

68) TACITE, *Annales*, XII 13.

69) R. C. THOMPSON, *Archæologia* LXXIX (1929), p. 107.

70) R. C. THOMPSON, *ibid.*, p. 107, 140-142, *A Century of Explorations at Nineveh*, p. 139.

71) Trésor de monnaies de Mithridate II (124-88 a.C.): R. C. THOMPSON, AAA XVIII (1931), p. 91, 93.

72) R. C. THOMPSON, *Archæologia* LXXIX (1929), p. 107, AAA XVIII (1931), p. 90-93, XIX (1932), p. 74-78, 83-89, 92-93, XX (1933), p. 72-76.

73) R. C. THOMPSON, AAA XIX (1932), p. 76; R. C. THOMPSON, R. W. HAMILTON, JRAS, 1932, p. 29-31.

74) A. H. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 592.

75) R. C. THOMPSON, AAA XVIII (1931), p. 90-91.

76) R. C. THOMPSON, AAA XIX (1932), p. 76, 83-89.

77) E. SPEISER, BASOR 41 (1931), p. 4.

78) G. FURLANI, *Giorn. Soc. Asiat. Ital.*, NS II (1934), p. 265-276, AfO IX (1933), p. 74-75, Iraq I (1934), p. 90-94.

(Kalakh)⁷⁹⁾ et Yorgan tepe (Nuzi)⁸⁰⁾. Dans le nord Azochis (Zakho) est devenue une ville⁸¹⁾; dans le sud, sur le Caprus (Petit Zab), une autre ville est connue par des émissions monétaires du Ier siècle a.C.⁸²⁾. Arbèle reste un centre important, où se trouvent les tombes royales parthes⁸³⁾.

Ashur fait figure de grande ville, avec agora, temples, palais; le mobilier des tombes est parfois riche. Le temple d'Ashur reste le principal édifice de culte, alors que les ruines de la ziggurat, désacralisée, sont transformées en citadelle⁸⁴⁾; dans toute la Mésopotamie les ziggurats ont d'ailleurs perdu leur caractère sacré. Parmi les reliefs et les inscriptions il convient de citer une stèle et une statue représentant Héracles⁸⁵⁾, car ce héros paraît fort vénéré en Assyrie où il pourrait succéder à Gilgamesh. A l'entrée du temple d'Ashur se dressent, suivant l'usage antique, trois stèles dont la forme ainsi que l'attitude des personnages et les symboles divins se rattachent à la tradition la plus ancienne⁸⁶⁾. Les inscriptions nous apprennent que le panthéon s'est maintenu; on trouve la mention d'Ashur, Sherua, Nanâ, Nabû, Bêl, vénérés aux emplacements qui leur étaient consacrés jadis. Ecrites en araméen dialectal où figurent des survivances de l'assyrien tel que *ištaru* pour „déesse”, ces inscriptions nous mettent en présence d'une onomastique purement assyrienne, avec des noms correspondant à Ashur-tariš et Assarhaddon; le calendrier reste celui jadis en usage⁸⁷⁾. Par ailleurs en dehors de la ville le bâtiment de l'akîtu est reconstruit au même emplacement et suivant le même plan, ce qui semble indiquer que le rituel s'est également conservé⁸⁸⁾. Bref, en dépit des ruines, la religion s'est transmise par tradition plus pure qu'on n'aurait cru;

79) Céramique parthe, caveaux funéraires en pierre ou en briques assyriennes de remploi: M. E. L. MALLOWAN, *Iraq* XIV (1952), p. 18, XV (1953), p. 14. Le nom ancien survit dans celui du district de Chalacène: STRABON, XI 14: 12, XVI 1: 1.

80) R. STARR, *Nuzi I* (Cambridge Mass. 1939), p. 115-117, 263-266, 495-504.

81) PLINIE, *Histoire Naturelle* VI 118.

82) G. H. HILL, *Greek Coins of Arabia, Mesopotamia and Persia*, p. 118*, 147, pl. 23 n. 22. Le nom est mal établi: Atusia, Atumia ou Natumia.

83) DION CASSIUS, LXXVIII 1.

84) W. ANDRAE, *Das Wiedererstandene Assur*, p. 172-188.

85) W. ANDRAE, H. LENZEN, *Die Partherstadt Assur* (Leipzig 1933), p. 72, pl. 59 e, f.

86) W. ANDRAE, H. LENZEN, *ibid.*, pl. 59.

87) W. ANDRAE, *MDOG* 60 (1920), p. 1-47; C. F. LEHMANN-HAUPT, *Klio* XVII (1921), p. 287; P. JENSEN, *RLA* I (1929), p. 130.

88) W. ANDRAE, H. LENZEN, *Die Partherstadt Assur*, p. 89-90.

on voudrait savoir ce que cette tradition avait conservé comme histoire sainte et comme sciences sacrées. Il est évident que de nombreux éléments de la civilisation assyrienne ont survécu à la chute de l'Empire, sans pouvoir se matérialiser de façon durable avant la période parthe, par suite de l'appauvrissement du pays.

L'Assyrie constitue dans l'empire parthe un royaume vassal, l'Adiabène, s'étendant de Nisibes au Zagros, de Ninive à Arbèle ⁸⁹), royaume dont la dynastie se convertit au judaïsme au I^{er} siècle p.C. En bordure de l'Assyrie à 50 km au nord-ouest d'Ashur, Hatra est le centre d'un autre royaume. La population en est mi-arabe, mi-araméenne, le culte purement araméen. Il s'agit, semble-t-il, d'une fondation récente, sans attache assyrienne ⁹⁰).

Ashur est une place forte sur laquelle s'appuie la défense de l'empire parthe contre les Romains. La frontière est proche en effet, tellement qu'une partie importante de l'Assyrie ancienne relève pendant cinquante ans de l'Empire romain. L'occupation romaine remonte à la campagne de Trajan en 116 ⁹¹), qui se conclut par la création d'une province d'Assyrie ⁹²). Abandonnée par Hadrien dès 117, reconquise et réorganisée par Septime-Sévère en 195, la région dépend de l'Empire romain jusqu'à Gordien III, en 241. Le point extrême de la conquête romaine est Arbèle, ravagé par Caracalla en 216 ^{92a}).

En principe la ligne des avant-postes romains se trouve à 30 km au nord de Hatra; plus loin la ligne principale de fortins court de l'ouest à l'est de part et d'autre du Djebel-Sindjar, les deux lignes s'appuyant au Tigre, l'une à Mossul, l'autre à Eski-Mossul; une troisième ligne de fortins court du sud-est au nord-ouest sur la rive droite du Tigre à quelque distance du fleuve. Au-delà du Tigre les Romains tiennent

89) PLINIE, *Histoire Naturelle* VI 42; DION CASSIUS LXVIII 26:4; AMMIEN MARCELLIN XXIII 6:20-21. Sur l'histoire de l'Adiabène voir en dernier lieu, N. C. DEBEVOISE, *A Political History of Parthia* (Chicago 1938), et U. KAHRSTEDT, *Artabanos III und seine Erben* (Berne 1950).

90) En général: E. HERZFELD, *ZDMG* LXVIII (1914), p. 655-676. Pour les fouilles: W. ANDRAE, *Hatra* (Leipzig 1908, 1912). Pour les inscriptions: P. JENSEN, *MDOG* 60 (1920), p. 47-51, F. SAFAR, *Sumer* VII (1951), p. 170-184 (partie arabe), A. CAQUOT, *Syria* XXIX (1952), p. 89-118.

91) DION CASSIUS LXVIII 22:4.

92) Références dans N. C. DEBEVOISE, *op. cit.*, p. 230.

92a) DION CASSIUS, LXXVIII 1. Sur la base d'un trésor de monnaies romaines trouvé à Aššur, W. ANDRAE, *MDOG* 28 (1905), p. 34-35, N. C. DEBEVOISE, *op. cit.*, p. 265 n. 123, suggère l'occupation de cette ville, également en 216.

une tête-de-pont dont l'étendue n'est pas définie, mais il y a un pont à Eski-Mossul⁹³).

Sans qu'on sache jusqu'où s'étend l'occupation sur la rive gauche⁹⁴), il est certain que Ninive est une ville importante, et les découvertes d'antiquités romaines y sont nombreuses⁹⁵). Certaines sont particulièrement intéressantes: insigne de cohorte⁹⁶), inscription grecque du III^e siècle p.C. (une liste de mois)⁹⁷), statue et statuette de Héraclès (toujours lui)⁹⁸), monnaies abondantes allant de Trajan à Maximin (235-238)⁹⁹).

Ce tableau de l'Assyrie romaine concorde avec ce que nous savons des routes d'après la Table de Peutinger et la Cosmographie de Ravenne, qui reflètent la situation à la fin de l'Empire parthe, vu l'importance de Hatra¹⁰⁰). Une grand'route traverse l'Assyrie, longeant le Tigre jusqu'au Grand Zab, puis oblique vers les collines pour descendre vers la Babylonie. Vraisemblablement à Ninive, où doit se trouver un pont, cette route est rejointe par deux autres de la rive droite du Tigre, l'une venant de Singara, l'autre de Hatra. De Hatra une dernière route se dirige vers le sud, passe le fleuve au sud du Petit Zab et se poursuit vers la Babylonie en rejoignant celle de la rive gauche¹⁰¹). Ninive apparaît donc comme un important nœud routier.

93) Au. STEIN, *Geographical Journal* XCII (1938), p. 62-66.

94) E. SPEISER, *BASOR* 40 (1930), p. 11, parle d'antiquités gréco-romaines à Tell Billah, sans préciser de quoi il s'agit.

95) A. H. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 590-593; R. C. THOMPSON, *A Century of Explorations at Nineveh*, p. 139-140, AAA XIX (1932), p. 75, 78, 82, XX (1933), p. 72-74. Il convient de noter en outre qu'archéologiquement les périodes parthes et romaines se confondent: R. C. THOMPSON, AAA XIX (1932), p. 74.

96) R. C. THOMPSON, AAA XVIII (1931), p. 92, pl. 22, 6.

97) CIG III. 4672.

98) R. C. THOMPSON, *A Century of Explorations at Nineveh*, p. 140, AAA XVIII (1931), p. 93, pl. 23, 10.

99) A. H. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 590-593; R. C. THOMPSON, AAA XVIII (1931), p. 91, 93 n. 1, XIX (1932), p. 75, 77. Un trésor est publié par G. F. HILL, *Num. Chron.*, 1931, p. 160-170. Parmi les monnaies mises au jour par A. H. LAYARD, il s'en trouve qu'il attribue à la Colonie claudienne de Ninive; il s'agit en réalité d'émissions de Ninica en Cilicie: W. M. RAMSAY, *Rev. Numism.* 3 XII (1894), p. 164-173, W. KUBITSCHKE, *Numism. Zeitschr.* XXXIV (1902), p. 1-27, G. F. HILL, *Catalogue of Greek of Arabia, Mesopotamia and Persia*, p. 120*.

100) L'Itinéraire antonin ne dépasse pas Edesse. Toutes ces sources sont remaniées et, prises isolément, les parties n'en reflètent pas la même époque.

101) K. MILLER, *Itineraria Romana* (Berlin 1917), p. 742-743, 771, carte 241.

Pour la géographie économique ces routes se rattachent à celles qui unissent l'Océan Indien et surtout l'Asie centrale au monde méditerranéen. L'Assyrie se trouve sur la route de la soie ¹⁰²); il se peut donc que sa renaissance soit due à une activité commerciale accrue.

Sapor I (241-276) s'empare de Hatra; on admet qu'il détruit de même Ashur ¹⁰³). La destruction est plus radicale que celle de 614 a.C. et marque la fin définitive de la ville; sous les Sassanides le site est désert, sauf un caravansérail au sud ¹⁰⁴). Ninive reste une grande ville ¹⁰⁵); Sapor II y passe avec son armée en 359 ¹⁰⁶), Héraclius l'occupe après sa victoire décisive sur Rhazathès en 627 ¹⁰⁷). Néanmoins le déclin s'annonce, à juger des restes d'époque sassanide: céramique, monnaies et quelques antiquités chrétiennes ¹⁰⁸). Rien n'a été signalé ailleurs en Assyrie, sauf à Yorgan tepe (Nuzi) ¹⁰⁹). Il semble que les guerres entre Romain et Perses ont entraîné la ruine du pays, et c'est une zone ravagée qui sépare les deux Empires au IV^e siècle ¹¹⁰).

On ne sait ce qui pouvait encore survivre à ce moment de la religion antique dont nous avons constaté la vigueur encore au III^e siècle. Il y a bien dans l'Homélie de Jacques de Sarug (mort en 521) sur la Chute des Idoles une énumération de divinités assyriennes, mais comme seuls y figurent des emprunts à la Bible (Nanai, Nisrok, Sapharvaïm, De-Iassar), la valeur de ce passage est nulle ¹¹¹). On constate pourtant que

102) PTOLÉMÉE, *Géographie*, I 12: 5.

103) W. ANDRAE, H. LENZEN, *Die Partherstadt Assur*, p. 2; W. ANDRAE, *Das Wiedererstandene Assur*, p. 188.

104) W. ANDRAE, *Das Wiedererstandene Assur*, p. 189.

105) Ammien MARCELLIN, XVIII 7: 1 (*ingens civitas*), XXIII 6: 22 (une des principales villes d'Adiabène).

106) Ammien MARCELLIN, XVIII 7: 1.

107) THÉOPHANE, p. 265 C, 267 A (AM 6118); Nicéphore de Constantinople, p. 13 D; G. CEDRENIUS, p. 417 A; TABARI, p. 294 (Nöldeke); SEBEOS, p. 2, 66, 84 (Macler). Etude de l'itinéraire d'Héraclius en Assyrie: Я. А. Манандян, *Маршруты Персидских походов Иракия, Византийский Временник*, III (1950), p. 150, 152 et carte 9 (Je dois la connaissance de cet article à Monsieur H. GRÉGOIRE).

108) A. H. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 591; R. C. THOMPSON, *A Century of Explorations at Nineveh*, p. 140, *Archaeologia* LXXIX (1929), p. 107, AAA XVIII (1931), p. 91, 93, III, XIX (1932), p. 75-78, XX (1933), p. 72-74.

109) R. STARR, *Nuzi I*, p. 263-266, 294-295, 495-504, 566-569.

110) Ammien MARCELLIN XVIII 7: 2 (*loca deserta et sola*).

111) Contrairement à ce qu'admet S. LANDESORFER, *MVAG* XXI (1917), p. 108-118.

des noms de démons assyriens sont connus de textes syriaques de loin postérieurs ¹¹²).

Nous pouvons reprendre la question posée au début de cette étude.

Il n'y a eu, au sens propre de mots, à la fin du VII^e siècle a.C., ni conquête ni occupation étrangères. Mèdes et Babyloniens n'ont recherché que le pillage et, pour atteindre ce but, ils ont brisé l'Etat assyrien. Les destructions provoquées ont été considérables mais n'ont pas compromis l'avenir du pays, et presque toutes les localités détruites se sont relevées de leurs ruines, plus vite pourtant dans la région des collines que le long du Tigre où la disparition de l'Etat a désorganisé l'irrigation. Le résultat le plus net de la chute de l'Empire assyrien a été la disparition momentanée des villes et la régression économique qui a ramené un régime de petites communautés purement agricoles. Telle est la situation sous les Achéménides. Le développement du commerce sous les Parthes et les Romains favorise une renaissance de l'économie urbaine du I^{er} siècle a.C. au III^e siècle p.C. Puis les guerres entre Romains et Sassanides provoquent une nouvelle fois la ruine du pays.

La régression profonde de l'Assyrie après l'Empire a été accompagnée de la disparition des techniques les plus évoluées. D'autre part les bibliothèques sont ensevelies sous les ruines, et plus rien ne révèle la connaissance des cunéiformes. Il est donc peu probable qu'une découverte technique ou scientifique attestée en Assyrie sous les Sargonides ait pu se propager de ce pays après l'Empire, d'autant moins qu'aucun renseignement sur l'histoire de l'Assyrie n'est obtenu dans le pays même. Techniques et sciences, y compris l'histoire, ont disparu avec l'Empire. Par contre la vie religieuse se poursuit et subsiste assez tard pour que des emprunts soient possibles.

La chute de l'Empire d'Assyrie fut plus qu'un incident dans l'histoire du monde, ce fut une catastrophe qui retarda de plusieurs siècles la transmission de l'héritage technique, scientifique et religieux de l'ancien Orient aux peuples méditerranéens.

M. DHORME demande pourquoi dans les descriptions de la ruine de Ninive M. GOOSSENS n'a pas cité Nahum et Sophonie.

M. GOOSSENS dit qu'il n'a pas eu le temps.

¹¹²) K. KRÄMER, MAOG IV (1928), p. 108-121. H. FRANKFORT, Iraq I (1934), p. 144-145, admet que Melek Ta'uz, adoré par les Yezidis, est une survivance de Tammuz; G. FURLANI, *Testi religiosi dei Yesidi* (Bologne 1930), p. 22-24, nie cette identification.

M. CAVAIGNAC (Paris) signale des détails intéressants dans les campagnes d'Héraclius.

M. Heinrich LENZEN (Berlin) donne un exposé (avec projections) sur: *Die Iraqischen Grabungen in Hatra*.

Die iraqische Regierung führt seit 1951 Ausgrabungen in Hatra aus. Bisher lagen über diese Ruine nur die durch die Deutsche Orient-Gesellschaft herausgegebenen Publikationen von Walter ANDRAE vor. Aus den Beobachtungen von Walter ANDRAE und dem Stab seiner Mitarbeiter war es wahrscheinlich, dass Hatra eine Gründung etwa des ersten nachchristlichen Jahrhunderts sein müsse. Seine Exzellenz NAJI AL ASIL hat nun das grosse Verdienst, die Ruinen von Hatra ausgräberisch erforschen zu lassen, und im Frühjahr 1952 hatte ich die Ehre, als Gast 10 Tage bei den iraqischen Forschern in Hatra weilen zu dürfen.

Hauptaufgabe der iraqischen Ausgräber ist nicht die Klärung der grossen sogenannten „Palastanlagen“ im Zentrum der Stadt, die ich eher für den Haupttempel, für das bei den Römern berühmt gewordene Heliosheiligtum halten würde, sondern die der Gebäude des Stadtgebietes im Kreise der Stadtmauer. Um es vorwegzunehmen: wo auch immer man im Stadtgebiet bis zu meiner Abreise im April begonnen hatte, einen Teil der Ruine freizulegen, war man auf Ruinen gestossen, die immer wieder mit Sakralbauten zusammenhingen. Bestätigt sich meine Auffassung von der Bedeutung der Gebäude im Stadtkern, so kann man feststellen, dass die neu ausgegrabenen Sakralräume von Hatra nur in einem Fall eine Parallele haben in den Gebäudeanlagen des Palastbezirkes. Charakteristisch für alle diese Heiligtümer ist die Grundrissform eines umgekehrten T. In einigen Fällen sind diese Heiligtümer isoliert dastehende Gebäude, in anderen Fällen sind sie an Wohnhäuser des Hofhaustypus angegliedert oder auch in das Grundrissystem des Hofhauses mit einbezogen, wobei zu den Hofhäusern noch zu bemerken ist, dass alle die der parthischen Zeit eigentümliche Form aufweisen, die nämlich, dass sich zum Hof einer oder mehrere Liwane öffnen. Die Häuser stehen teilweise noch viele Meter hoch an. Es ist nicht anzunehmen, dass diese Wohnhäuser mehrgeschossig waren, denn auch dort, wo die Raumwände mehr als 6 m hoch erhalten sind, sind keine Spuren von trennenden Geschossdecken zu erkennen. Die teilweise wunderbar erhaltenen steinernen Treppen führten meines Erachtens auf die flachen Dächer der Häuser.

Das Mauerwerk der Häuser besteht entweder aus Stein, oder aber die Sockel der Häuser sind in Stein ausgeführt, während das aufgehende Mauerwerk aus Lehmziegeln erbaut war. Die Wände haben meistens einen Putz aus Kalk und Gipsmörtel bekommen, der in manchen Räumen reiche Malerei getragen hat. So sind in dem grossen Wohnhaus auf der Südseite des sogenannten Palastes in einem Raume Spuren eines anscheinend nie vollständig ausgeführten Jagdbildes erhalten. Deutlich zu erkennen sind die Umrisslinien eines galoppierenden Pferdes. Die Flächen der Linienzeichnung von Pferd und Reiter sind teilweise mit Farbe ausgefüllt. In Komposition und Bewegung erinnert das Bild an die Jagdszenen aus dem Adonistempel in Dura.

Vom Künstlerischen aus gesehen sind die fast in allen Gebäuden vorkommenden Ritzzeichnungen nicht bedeutend, sie geben aber einen guten Aufschluss auf kulturhistorischem Gebiet. So finden sich beispielsweise zwei Gestalten, die in der Reliefkunst Hatras und in den zahlreichen Inschriften immer wiederkehren, der Baalschamen und der Zeus Helios, in gleicher Weise auch bei den Ritzzeichnungen. In dem 1951 freigelegten Tempel vor der Südwestecke des grossen Tempelbezirkes fand sich neben anderen Architekturzeichnungen auch die eines Gebäudes mit einer Säulenstellung und einer grossen Bogenöffnung, also ähnlich den Schauseiten des grossen „Palastes“. Als Abschluss zeigt diese Zeichnung einen Zinnenkranz, und man darf darum wohl annehmen, dass entgegen der bisherigen Rekonstruktion auch der Palast mit einem Zinnenstreifen abgeschlossen werden muss.

In dem gleichen Heiligtum wurden eine ganze Anzahl von Architekturstücken, teilweise aus weissem Kalkstein, teilweise aus Mossulalabaster gefunden, Basen, Kapitelle und Säulentrommeln. Bei näherer Untersuchung zeigte es sich, dass sich die Säulenreste mit kleineren Kapitellen und Basen zu vier Säulen von etwa 2,0 m Höhe vereinigen lasse. Nach meiner Auffassung gehören sie zu dem trogartigen Gebilde, das in der Apsis dieses Tempels steht, und mögen wie in der christlichen Kirche von Dura einen Baldachin über dem Trog getragen haben.

Die übrigen Kapitelle und Basen haben anscheinend als eine Art Opfertisch gedient.

Das Überwältigendste aber bei diesen Ausgrabungen der kleineren Heiligtümer von Hatra ist die Tatsache, dass die meisten dieser Sakralräume noch Funde an Grossplastik und Steinreliefbildern brachten.

Schon bei der Grabung im Jahre 1951 waren in dem sogenannten Baalschamen-Tempel vier Grossplastiken geborgen, rundplastische Bildwerke aus Mossualalabaster und Kalkstein, deren eines als das Bild des Fürsten Utchal von Hatra identifiziert werden konnte. Die Rundbilder standen auf Sockeln etwa 2 m über dem Boden an beiden Seiten des Haupteinganges und diesem gegenüber an beiden Seiten der Apsis. 1952 wurden bei einer weiteren Grabung gleich neben dem erwähnten Tempel in einem Gebäude gleicher Grundrissanlage gleich acht Grossplastiken freigelegt, und zwar handelt es sich bei diesen um Bilder von vornehmen Männern, etwa Rittern oder Fürsten, um Priester und um die Frauen von Vornehmen. Aus einer erhaltenen aramäisch geschriebenen Inschrift geht hervor, dass diese Bildwerke als Erinnerungsmäler für Verstorbene angesehen werden müssen.

Diese Bildwerke von Hatra sind für die spätantike Kunst von grösster Wichtigkeit; sind sie doch Zeugnisse für eine starke Verschmelzung östlichen und mittelmeeischen Formwillens. Keine all dieser bisher gefundenen Grossplastiken ist Rundplastik im griechischen Sinn, sie sind alle auf Vorderansicht gearbeitet, d.h. nur die Vorderansicht und die Seitenansichten sind plastisch exakt durchgebildet, während die der Wand zugekehrte Rückansicht entweder schwach, in den meisten Fällen aber gar nicht bearbeitet ist. Die Männer tragen die reiche, mit Schmuckstücken übersäte Tracht parthischer Grosser, wie wir sie aus den Wandmalereien von Dura und Assur kennen, mit einem bis auf die Oberschenkel niederfallenden hemdartigen Oberkleid und auf die Knöchel herabfallenden weiten Hosen. Manchmal tragen sie noch einen Mantel in der Art der heute noch getragenen Schaffellmäntel, einer von ihnen eine reichgeschmückte hohe Kopfbedeckung, um die sich ein Kronreif legt. Die Priester tragen das lange, auf die Unterschenkel herabfallende einfache Gewand, wie es auch aus den Malereien von Dura und von dem Pithos in Assur als Priestergewand bekannt ist. Die Bildnisse der Frauen erinnern in Tracht und reichem Schmuck an die Frauenbildnisse aus den Gräbern von Palmyra.

Zu diesen meist etwas überlebensgrossen rundplastischen Bildwerken kommt eine grosse Anzahl von kleineren Reliefs, auch aus Kalkstein und Mossualalabaster, die in manchen Fällen noch die Spuren von Bemalung aufweisen. Mehr noch als bei den rundplastischen Bildern wird bei diesen Reliefs die Vermengung orientalischer und mittelmeeischer Bildgedanken deutlich. Bereits bei dem Schmuck der durch

ANDRAE veröffentlichten grossen Gebäude aus dem Stadtkern war es deutlich geworden, dass für viele Reliefs dort griechische oder griechisch-römische Vorbilder angenommen werden müssen. So zeigen beispielsweise die Dreiviertelbilder auf der grossen Archivolte des sogenannten Südpalastes die Bilder griechischer Gottheiten, ich nenne nur eine Athena, eine Ceres und eine Aphrodite. Auf den neu gefundenen Reliefs, die man nach ihren Fundorten wohl meistens als Verehrungsbilder auffassen muss — sie sind in die Wände der Tempel eingelassen und vor ihnen stehen in vielen Fällen die erwähnten Opfergäbentische — begegnen wir nun wieder Bildern von Gottheiten, wie sie aus dem griechischen Pantheon und der griechischen Darstellung bekannt sind. Ich erwähne nur die immer wiederkehrende Gestalt der Athena, mit Helm, Lanze, Schild und Ägäs in der Haltung der Athena aus der Bibliothek in Pergamon, die aber hier in Hatra neben dem syrisch-parthischen Baalschamen stehen kann. Aber auch der oft als guter Hirte angesprochene Lammträger, der im mesopotamischen Gebiet Vorläufer bis in die sumerischer Zeit hinein aufzuweisen hat, erscheint unter den Gestalten auf den Reliefs wieder. Auf einer grossen Anzahl dieser Reliefs steht auf der einen Seite eine Standarte, und in den meisten Fällen zeigt die oberste Scheibe dieser Standarte das Bild eines jugendlichen römischen Zeus Helios im Strahlenkranze, auch dann, wenn die Hauptgestalten des Reliefs, ich denke da besonders an ein heute im Museum in Mossul ausgestellt Bild, Baalschamen und die Atargatis mit typisch parthischen Zügen tragen.

Unter den übrigen Kleinfunden müssen in erster Linie schöne Elfenbeinschnitzereien genannt werden, von welchen einige als Import aus den Mittelmeerländern aufgefasst werden müssen, die den hatrensischen Elfenbeinschnitzern als Vorbild gedient haben.

Die Ausgrabungen von Hatra sind von allergrösster Wichtigkeit; zeigen sie uns doch ein neues Bild der Spätantike in einem Augenblick, in welchem das arabische Element in der Kunst Mesopotamiens zum ersten Male spürbar wird. Die Kunstwerke von Hatra schliessen eine Lücke, die bisher sich auftat zwischen der sasanidisch-islamischen Periode einerseits und den alten einheimischen mesopotamischen Kulturen; sie sind die besten Zeugnisse für die Tatsache, dass sich unter der Herrschaft der Parther eine Verschmelzung vollzieht zwischen der alten im Lande wurzelnden Kultur und der durch Alexander den Grossen und die Seleukiden ins Land gebrachten griechischen Kultur.

Dass diese Verschmelzung in Hatra über das allgemein parthische Bild hinaus ein eigenes, ein hatrensisches Gesicht bekommt, darf man vielleicht in Zusammenhang bringen mit dem ersten Sesshaftwerden arabischer Nomadenstämme.

M. PARROT félicite pour la clarté de son exposé le docteur LENZEN qui s'est révélé spécialiste de basses aussi bien que de hautes époques. Il est frappé de la permanence de certains thèmes, tels que celui de l'homme au serpent. On trouve de multiples influences de Doura et de Palmyre.

M. Th. A. BUSINK (La Haye) donne une communication (avec projections) sur: *La Zikurra de Dûr-Šarrukîn*.

Dûr-Šarrukîn, la ville construite par le roi assyrien Sargon II dans les dernières années de son règne (LUCKENBILL, *Ancient Records of Assyria and Babylonia* II, 1927, § 1), a été découverte en 1843 par le consul français Emile BOTTA ¹⁾ à l'emplacement de Khorsabad ²⁾, à environ 16 km au nord-est de Mossoul. Le „Palais sans rival” (LUCKENBILL II, § 73) que Sargon construisit là, fut partiellement déblayée par BOTTA (1843-1844) et ensuite entièrement par Victor PLACE dans les années 1851-1855 ³⁾. PLACE a en outre reconnu l'enceinte de la ville, il a entièrement ou partiellement déblayé les sept portes et enfin exécuté quelques fouilles dans la ville, hors de la citadelle. Les résultats de ces travaux furent consignés dans le grandiose ouvrage: Victor PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, 3. Vol., Paris 1867-1870.

Près du Palais se trouvait un monticule auquel BOTTA avait donné le nom de „cône” et dans lequel PLACE reconnut d'abord la ruine d'un

1) BOTTA n'a pas reconnu le véritable caractère de la ville. Il se figurait avoir exhumé Ninive. Cette erreur explique le titre de son ouvrage: *Monuments de Ninive*, 1849, 5 vol. De même Victor PLACE. Il semble que J. OPPERT ait le premier reconnu le véritable caractère de la ville; voir J. OPPERT, *Les inscriptions assyriennes des Sargonides*, 1862, p. 31.

2) Au moyen-âge arabe les ruines de Dûr-Šarrukîn étaient attribuées au roi sassanide Chosroës: *Khosraabad* (Khorsabad) c'est-à-dire „ville de Chosroes” (OLMSTEAD, *History of Assyria*, 1923, p. 282). Le vieux nom de la ville n'était pas encore tout à fait oublié; il était connu sous la forme Sar ʿoun (OPPERT, *Expédition scientifique en Mésopotamie* I, 1863, p. 351).

3) Sur les excavations voir: PERROT-CHIEPZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité* II, 1884, pp. 418 ss. H. V. HILPRECHT, *Explorations in Bible Lands*, 1903, pp. 85 s. A. PARROT, *Archéologie mésopotamienne*, 1946, pp. 37 ss. Seton LLOYD, *Foundations in the Dust. A Story of Mesopotamian Exploration*, 1947, pp. 106 ss.

bâtiment circulaire (PLACE I, p. 138). Une fois les fouilles exécutées ce bâtiment s'avéra être une tour à étages de base carrée: la zikurrat de Dûr-Šarrukîn⁴).

Le collaborateur de PLACE était l'architecte Félix THOMAS⁵), qui fut attaché à la mission scientifique (1851-1854) envoyée en Mésopotamie par le gouvernement français, sous la conduite de François FRESNELLE et Jules OPPERT. THOMAS a été pendant un certain temps, après cette expedition, l'assistant de Victor PLACE à Khorsebad. PLACE ne nous apprend toutefois pas avec certitude si la tour était déjà dégagée à ce moment. „Les excavations étaient déjà fort avancées à cette époque...”, écrit-il (I, p. VI), mais ici il s'agit des fouilles dans leur ensemble.

Quelques savants ont émis l'opinion que la ruine de la tour déblayée par PLACE avait maintenant complètement disparue⁶). Tel n'est pas le cas, comme l'ont prouvé les fouilles exécutées par les Américains dans les années 1929 à 1935. La ruine de la tour est „to this day the outstanding feature of the ruins of Dûr-Sharrukin” (G. LOUD, *Khorsabad* I, 1936, p. 80).

Archéologues et architectes ont toujours montré beaucoup d'intérêt pour la zikurrat de Dûr-Šarrukîn et notamment au sujet de la montée en spirale, décrite par PLACE et restituée par THOMAS. Cet intérêt était rehaussé par la description de la Tour de Babel donnée par HÉRODOTE (I, 181), lequel dit: „La montée se fait, extérieurement, au moyen d'une rampe qui tourne autour de tous les étages”. Plusieurs auteurs ont vu dans le mot κύκλω employé par HÉRODOTE, l'indication

4) Dans une lettre du temps d'Assurbanipal (?), dans laquelle est rapporté un tremblement de terre à Dûr-Šarrukîn, on parle de zikurrāti (plur.) à Dûr-Šarrukîn (L. WATERMAN, *Royal Correspondence* I, 1930, n° 191. R. H. PFEIFFER, *State Letters of Assyria*, American Oriental Series, Vol. 6, 1935, n° 50. Harper 191). Puisque les signes cunéiformes ne sont pas écrits dans l'ordre normal (WATERMAN, *o.c.*, III, p. 80), il s'agit peut-être d'une faute d'écriture. Les excavations à Khorsabad au moins n'ont mis au jour qu'une tour à étages.

5) Sur Félix THOMAS voir PERROT-CHIPIEZ II, 1884, p. 166 note 2. Les Américains ont à bon droit dédié l'ouvrage sur Khorsabad à Victor PLACE et Felix THOMAS.

6) Ainsi: R. KOLDEWEY, *Das wieder erstehende Babylon*, 1925, p. 190. W. ANDRAE, *MDOG* 64, 1926, p. 53, mais déjà démenti par E. UNGER (*ZAW NF* 4, 1927, p. 169 n. 2), A. MOBERG, *Le Monde Oriental* XXV, 1931, p. 145, et Th. DOMBART, *JSOR* 16, 1932, pp. 94 ss.

d'une montée en spirale⁷). La comparaison avec la zikurrat de Khorsabad vint tout naturellement à l'esprit. Déjà PLACE (I, p. 143) avait comparé les deux tours et il avait estimé que, „sauf la différence des dimensions, l'un des monuments avait servi de modèle à l'autre". Il semble toutefois suffisamment établi, que c'est par erreur que l'on a attribué une montée en spirale à la Tour de Babel. Selon la description qui se trouve sur la tablette de l'Ésagil (WETZEL-WEISSBACH, *Das Hauptheiligtum des Marduk in Babylon*, 59. WDOG, 1938, pp. 54-57, § 7), la Tour de Babel se composait d'étages de plan carré. Les escaliers qui conduisaient vers les diverses terrasses — l'on s'en convaincra en consultant la description d'HÉRODOTE (I 181) — se trouvaient à l'extérieur contre ces étages, de sorte que l'ascension se faisait en un cycle, avec interruption sur les terrasses⁸).

Quelques savants ont nié, ou au moins ont mis en doute, l'existence non seulement d'une montée en spirale à la Tour de Babel, mais aussi à Khorsabad⁹). Les doutes sont nés à la suite des contradictions dans le rapport de PLACE. Il paraît cependant, après examen, que ces contradictions sont beaucoup moins graves que certains savants ne l'ont imaginé. Pour cette raison la question de la tour de Khorsabad mérite être réexaminée.

Lors des fouilles de PLACE, trois étages de la tour étaient presque entièrement conservés; le quatrième étage l'était partiellement¹⁰). La base de la tour formait un carré de 43 m 10 de côté; la hauteur des étages atteignait 6 m 10. PLACE (I, pp. 138-147 et III, pl. 36) nous apprend ce que suit au sujet de la rampe:

„A l'angle Sud de ce parallélogramme se rencontra le commencement d'un escalier, ou plutôt d'une rampe en briques, qu'il devint facile de suivre dans son développement ascensionnel, en dehors du massif... La première découverte faite a été une ligne de briques, élevée à peine de quelques centimètres au-dessus du pavage de l'esplanade XXV, longue de deux mètres et comprise entre deux massifs terreux, sur les parois desquels on distinguait les traces d'un stucage...

„... après avoir déblayé le premier lit, nous en rencontrâmes un second, plus élevé de l'épaisseur d'une brique, et incliné dans le même sens... A la suite du

7) PLACE, *o.c.*, I, p. 143; PERROT-CHIEPIEZ II, 1884, p. 382; Th. DOMBART, JSOR 16, 1932, pp. 98-99; A. PARROT, *Ziggurats et Tour de Babel*, 1949, p. 73; E. UNGER, *Babylon die heilige Stadt nach der Beschreibung der Babylonier*, 1931, pp. 191 ss.

8) Th. A. BUSINK, *De Toren van Babel*, 1938, pp. 38 ss.

9) R. KOLDEWEY, W. ANDRAE, A. MOBERG, voir plus loin; Th. A. BUSINK, *De Toren van Babel*, 1938, pp. 17 et 33; le même: *De Babylonische Tempeltoren*, 1949, p. 60.

10) PLACE, *o.c.*, I, pp. 137 ss.; II, pp. 58 ss.; III, pl. 36.

second lit en vint un troisième, puis un quatrième et d'autres encore, avec la même inclinaison et les mêmes dimensions... Nous constatâmes alors l'existence des premiers degrés d'un escalier dont chaque marche avait 2 mètres de long sur 0, m 80 de giron, et 0, m 05 de hauteur. A mesure que le dégagement se poursuivait, l'escalier se développa de plus en plus, suivant une pente excessivement douce; les degrés s'élevaient les uns au-dessus des autres de quelques centimètres à peine, et ils affectaient, en outre, une inclinaison générale, mais presque insensible, dans toute l'étendue de cet escalier. C'était donc plutôt une rampe analogue à celle de la Giralda de Seville, ou du môle d'Adrien à Rome; on pouvait facilement la monter à cheval de la base au sommet.

„La rampe fut déblayée entièrement sur une longueur de 43, m 10, égale à l'un des côtés de la base; à l'angle H (Elevation) ou D (Plan), elle tournait à gauche et se continuait dans les mêmes conditions sur les quatre faces de la construction, touchant par les point F et E (Plan). Nous fîmes ainsi le tour à la base de la pyramide, passant successivement par les angles, et nous nous trouvâmes ramenés à notre point de départ, mais pus élevés de 6, m 10, représentant la hauteur du premier étage. La révélation était complète; il ne nous restait plus qu'à suivre la direction ascensionnelle de la rampe extérieure, pour atteindre le sommet de la bâtisse...

„L'escalier ou rampe montant au sommet de l'Observatoire était, comme on l'a vu, placé extérieurement et se développait en spirale, à l'imitation de celui de la Tour de Bélus; pour atteindre la plate-forme, il fallait donc suivre successivement les quatre côtés de chaque étage.”

La restitution que l'architecte Felix THOMAS, le collaborateur de PLACE, a proposé de la tour de Dûr-Šarrukîn et qui montre sept étages¹¹⁾, a reçu un renom universel, sans doute grâce à l'ouvrage de PERROT-CHIEPIEZ (*Histoire de l'art dans l'antiquité* II, 1884, Fig. 185-187, pp. 404-405). Au début, personne n'émit de doutes sur la description de la ruine ni sur la restitution de la tour. Walter ANDRAE, apparemment sous l'impression de la tour de Khorsabad, a restitué en 1909 les tours du temple d'Anu et d'Adad en Assur avec une rampe en colimaçon (*Der Anu-Adad-Tempel in Assur*, 10. WVDOG, 1909, p. 24 et Taf. VIII-IX). Robert KOLDEWEY, au contraire, a révoqué en doute, dès 1911, l'exactitude du rapport sur la tour que PLACE et THOMAS avaient composé. Dans son livre *Die Tempel von Babylon und Borsippa* (15. WVDOG, 1911, p. 65), il écrit ce qui suit sur la tour de Khorsabad:

„Sie wird von PLACE beschrieben und gezeichnet als ein mit emaillierten Ziegeln verbrämtes Lehmziegelmassiv mit aussen schneckenförmig herumführendem Rampenaufgang. Aber da ist eine Unstimmigkeit zwischen Grundriss und Restauration: im Grundriss schliesst an der südlichen Ecke die mit Turmvorsprungen verzierte Aussenschale direkt an die Südostfront wieder an, sodass hier ein Beginn des Aufgangs, wie er in der Restauration dargestellt ist, nach dem Grundriss unmöglich ist...”

11) *ibid.*, III, pl. 37; PARROT, *Ziggurats et Tour de Babel*, 1949, Fig. 34, p. 59.

Cette communication de l'éminent archéologue allemand a sans aucun doute influencé l'opinion de certains auteurs sur la tour de Khorsabad¹²). Pourtant, KOLDEWEY s'est trompé. D'après KOLDEWEY, dans le plan dans l'ouvrage de PLACE le commencement de l'escalier ne se trouve pas à l'angle Sud ... dans la restitution, suivant KOLDEWEY, il s'y trouve. Si tel était le cas, il y aurait une contradiction entre le plan et la description, car PLACE nous dit: „A l'angle Sud ... se rencontra le commencement d'un escalier” (*o.c.*, I, p. 138). Il n'en est pas ainsi. Il n'y a pas aucune contradiction entre la description et le plan, et le plan concorde parfaitement à la description: le commencement de l'escalier se trouve bien à l'angle Sud (*o.c.*, III, pl. 36 et 37). Mais il y a une faute dans la restitution perspective: le commencement de l'escalier, à l'angle Sud, est bloqué par un mur (*o.c.*, III, pl. 18 bis). C'est la faute que, par erreur, KOLDEWEY a attribuée au plan. La faute dans la restitution perspective, il va sans dire, ne diminue en rien la valeur du rapport de PLACE. On peut indiquer de plus une deuxième faute dans cette restitution perspective. PLACE et THOMAS ont proposé une tour à *sept* étages (*o.c.*, I, p. 144 et III, pl. 37). La restitution perspective montre, par erreur, une tour à *six* étages (*o.c.*, III, pl. 18 bis)¹³).

En 1914 Marcel DIEULAFOY, bien connu entre autres par son mémoire sur la Tour de Babel¹⁴), a fait une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres sur la zikurrat de Dûr-Šarrukîn (*La Ziggourat de Dour Charroukin* — Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Comptes Rendus 1914, p. 163-178). Il ne contestait pas que la tour de Khorsabad eût une montée en spirale, ni que la tour ait eu sept étages; il contestait seulement que tous les étages de la tour aient eu la même hauteur. Dans ce cas, écrit DIEULAFOY, l'escalier n'a pas

12) B. MEISSNER, ZDMG 98, 1944, p. 31; BUSINK, *De Toren van Babel*, 1938, p. 17 et n. 74.

13) Voir la restitution perspective du palais de Sargon par THOMAS dans PARROT, *o.c.*, Planche IV a, p. 49; R. PARIBENI, *Architettura dell'Oriente Antico*, 1937, Fig. 231, p. 257.

14) P. SCHEIL-M. DIEULAFOY, *Ésagil ou le temple de Bêl-Marduk à Babylone*. Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XXXIX, 1913, pp. 21-84. Assez curieusement, DIEULAFOY écrit ce qui suit sur le temple au sommet de l'Étéménanki: „Peut-être aussi la chapelle reposait-elle sur un socle garni de marches qui permettaient d'accéder jusqu'à la porte et pouvait-elle être comptée pour un étage double” (p. 52). Un quart de siècle plus tard (1938) nous avons (sans avoir lu le mémoire de DIEULAFOY) restitué la Tour de Babel en ce sens (*De Toren van Babel*, 1938, pp. 38 ss. et Pl. II-III).

une pente constante, elle s'accroît en montant vers le sommet, puisque la hauteur de l'escalier est constante, tandis que sa longueur devint plus courte (*l.c.*, p. 164). C'est exact; pourtant, PLACE le dit explicitement: la hauteur des trois étages de la ruine est 6 m. 10. Celle des étages supérieurs l'était peut-être également. Ce qui est certain, c'est que les raisons indiquées par DIEULAFOY ne suffisent pas à justifier son opinion d'une hauteur décroissante des étages¹⁵): les étages 3 à 6 de la Tour de Babel, d'après la description sur la tablette de l'Ésagil, présentaient une hauteur invariable, et non une hauteur décroissante (WETZEL-WEISSBACH, *l.c.*).

Nous avons déjà dit qu'au début Walter ANDRAE ne niait pas l'existence de la montée en spirale de Khorsabad. En 1926 cependant, sous l'influence, peut-on soupçonner, de son illustre maître KOLDEWEY, il a exprimé une autre opinion. Cette année-là ANDRAE a proposé une nouvelle restitution du temple d'Anu et d'Adad en Assur *sans montée en spirale* (MDOG 64, 1926, Abb. 25, p. 53). La restitution proposée en 1909, écrit ANDRAE, était née sous l'influence de Khorsabad (*ibid.*, p. 53-54). Ce qui ne veut pas dire que ANDRAE ait réjeté de fond en comble la montée en spirale. Au contraire: la restitution de la tour de Dûr-Šarrukîn proposée par lui en 1931 (Propyläen Weltgeschichte I, 1931, Abb. p. 513) montre une montée en spirale. Cependant ce n'était pas son dernier mot sur cette question. Nous y reviendrons bientôt.

Dans la même année (1931) a paru dans Le Monde Oriental (XXV, 1931, pp. 140-164) l'important mémoire de Axel MÖBERG, *Herodotos and Modern Reconstructions of the Tower of Babel*. MÖBERG rejette l'opinion que la description de la tour de Bélus pas HÉRODOTE s'applique à l'Étéménanki, la Tour de Babel, et il doute de l'existence d'une montée en spirale à Khorsabad. Il écrit: „Unfortunately too many particulars in PLACE's report are open to question or even to criticism” (*l.c.*, p. 143). Par exemple, la hauteur des étages était d'après PLACE de 6 m. 10. En calculant d'après les dimensions des degrés (80 cm. de largeur, 5 cm. d'épaisseur) on atteint cependant une hauteur d'environ 10 mètres. C'est vrai. Mais PLACE a écrit à la même page que l'épaisseur des degrés était de 5 cm, de quelques centimètres à peine, et enfin

15) DIEULAFOY, *l.c.*, p. 164, écrit: „Mais alors” (si l'on admet la même hauteur des étages; note de l'auteur) „la pente de la rampe, qui croissait à mesure qu'on s'élevait, demandait, à chaque demi-tour, une modification des merlons à étages qui couronnaient le parapet, et exigeait pour être gravie un effort musculaire d'autant plus grand que le visiteur était plus fatigué par l'ascension”.

qu'elle était égale à l'épaisseur des briques, ce que veut dire de 5 à 6 centimètres (*o.c.*, I, p. 140). Sur ce point, il faut l'avouer, PLACE se montre peu exact et ce n'est certainement pas le seul cas de ce genre¹⁶). Pourtant, MOBERG n'a indiqué jusqu'ici aucune raison qui nous contraigne de révoquer en doute la montée en spirale, ou la hauteur de 6 m. 10 des étages.

Ensuite, MOBERG (*l.c.*, p. 144) renvoie à la description de la tour de Khorsabad par Jules OPPERT qui en 1854 a visité les fouilles en cet endroit. OPPERT a connu la tour par autopsy, et pourtant il ne parle que d'un premier et d'un deuxième étage, tandis qu'il ne mentionne pas la montée en spirale. OPPERT (*Expédition scientifique en Mésopotamie* I, 1863, pp. 352-353) décrit la tour comme suit: „Dans l'angle rentrant vers le midi se trouve une tour à étages que BOTTA a indiquée¹⁷), et que M. PLACE a déblayée. Sa construction ressemble à celle de Nimroud; elle a 43 mètres (80 coudées assyriennes) de côté en bas. Le second étage n'était pas très-élevé au-dessus du premier¹⁸). Le mur inférieur était orné des mêmes systèmes de retraites et de saillies dont nous avons déjà parlé”.

Cette description paraît être plutôt le résultat d'un coup d'œil donné à la ruine, que d'une inspection attentive. Elle ne nous dit pas le nombre des étages, ni leur hauteur respective. Elle signale que le mur inférieur était orné de saillants et de rentrants, mais elle ne dit rien du mur supérieur. D'ailleurs, de ce que nous savons de l'architecture mésopotamienne, nous pouvons déduire que si le mur inférieur montrait des saillants et rentrants, le mur supérieur les montrait aussi¹⁹). Enfin, la localisation de la ruine „vers le midi”, est fausse, car l'angle rentrant se trouve au côté ouest du palais²⁰). La description vague que OPPERT a donnée de la ruine de la tour de Khorsabad ne diminue en rien la

16) PLACE se montre aussi inexact quand il écrit (I, p. 145): „Les quatre étages découverts ... étaient parfaitement égaux en hauteur, et avaient chacun une élévation de 6 m 10”. Le quatrième étage n'était conservé que partiellement. Les dimensions données à la plate-forme terminale: un peu plus de 12 mètres de côté (I, p. 147), sont également inexacts; elles sont de 9,50 × 9,50 m.

17) Voir plus haut: BOTTA avait décrit le monticule comme cône; le caractère véritable de la ruine lui était inconnu.

18) MOBERG, *l.c.*, p. 144, écrit par erreur, que le deuxième étage, d'après OPPERT, n'était „not very high”.

19) L'exemple le mieux connu est la zikurra d'Our du temps d'Our III (WOOLLEY, *Ur Excavations*, Vol. V. *The Zikurra and its Surroundings*, 1939, p. 109).

20) PLACE, *o.c.*, III, pl. 3.

valeur du rapport de PLACE. Dans la question de la montée en spirale elle est sans valeur, parce qu'elle ne contient pas un mot concernant une montée quelconque. Il est néanmoins très probable que OPPERT a vu une montée en spirale à Khorsabad. Dans *Les inscriptions Assyriennes des Sargonides* (1862, p. 32) il a traduit le term *bît hilâni*²¹⁾ par „escalier en spirale” et par „escalier tournant”. Déjà Th. DOMBART (JSOR 16, 1932, p. 96) avait indiqué ce fait curieux. On ne peut songer qu'à la montée en spirale de la ruine de la tour de Dûr-Šarrukîn.

Revenons à la restitution proposée par Walter ANDRAE. La restitution de la tour qu'il proposait en 1931 (*Propyläen Weltgeschichte* I, 1931, Abb. p. 513) montrait une montée en spirale. En 1932 il a proposé une nouvelle restitution de la *Tour de Babel* (MDOG 71, 1932, Abb. 6, p. 9), dans laquelle, très justement, il renonçait à la montée en spirale que Th. DOMBART et E. UNGER ont attribuée aux étages supérieurs. ANDRAE (*ibid.*, p. 11) écrit: „Wir verzichten auf die Wendelrampe, die wenn die Angaben über die Farben der Geschosse eine wesentliche Bedeutung haben sollen, ja immer schief bleiben würde, auch wenn in Chorsabad tatsächlich eine Wendelrampe vorhanden gewesen sein sollte”. D'après PLACE, les quatre étages de la ruine de la tour de Dûr-Šarrukîn montraient des couleurs variables²²⁾. Que les étages de la zikurrati mésopotamienne fussent colorés est vrai-

21) Le *bît hilâni* n'a rien à voir avec un escalier tournant, ni avec un escalier quelconque. On a beaucoup discuté sur ce terme, qui se rencontre dans les textes assyriens. Il désignait probablement un salle d'entrée avec deux colonnes, ou plus, en façade. Voir: B. MEISSNER et D. OPITZ, *Studien zum Bît Hilâni im Nordpalast Assurbanapis zu Ninive*. Abh. Ak. Berlin, 1939. Ph. Hist. Kl. n° 18; H. WEIDHAAS, *Der bît hilâni* (ZA NF XI, 1939, pp. 108-168); B. MEISSNER, *Das bît hilâni in Assyrien* (Orientalia NS XI, 1942, pp. 251-262; contre WEIDHAAS); R. NAUMANN, *Yazilikaya*, 61. WVD OG, 1941, pp. 45-49; H. FRANKFORT, *The Origin of the Bît Hilâni* (Iraq XIV, 1952, pp. 120-131; mémoire sur les palais de la nord-syrie). D'après G. DOSSIN le *bît hilâni* est déjà mentionné dans une lettre de Mari. Iasmah-addu a écrit une lettre à ... (?), dans laquelle nous lisons: „Ta maison, que les rois antérieurs avaient construite, il la détruisit, et construisit un *bît hilâni*” (*Archive Royale de Mari*, I, G. DOSSIN, *Correspondence de Samši-addu*, 1950, p. 25 s., n° 3, Rev. l. 10). A. Leo OPPENHEIM pourtant a repoussé cette traduction (JNES XI, 1952, p. 130); il traduit: „your temple which a former king built he to [re down] and built a ... (illegible)”.

22) O.c., I, pp. 141 s.; le 1^{er} étage était blanc; le 2^e noir; le 3^e rougeâtre et le 4^e bleuâtre. PLACE (p. 142) écrit: „j'ai donc étudié soigneusement toutes les façades”. Les couleurs des 3^e et 4^e étages n'étaient pas aussi tranchées que les teintes blanche et noire, mais „elles étaient suffisamment reconnaissables”.

semblable: au moins le premier étage de la zikurrat d'Our était peint avec du bitume²³). Pourtant, dans le cas de Khorsabad il y a une difficulté, à savoir la montée en spirale. A l'un des quatre coins de chaque étage se rencontrent deux couleurs différentes. On doit admettre cependant que cette irrégularité ne choquait pas les architectes assyriens. La description que PLACE a faite de la montée en spirale, est si explicite, et la notice concernant les couleurs des étages est si plausible, qu'on est contraint à tirer cette conclusion.

Robert KOLDEWEY, Axel MOBERG et Walter ANDRAE, n'ont pas fourni de raisons qui nous contraignent à rejeter la montée en spirale de Khorsabad, ni à douter de son existence. Ecrire Dûr-Šarrukîn „wo PLACE die bekannte Wendelrampe beobachtet haben will" comme Walter ANDRAE l'a fait en 1938 (*Das Wiedererstandene Assur*, 1938, pp. 92-93) n'est pas conforme à la description très explicite que PLACE a donnée du monument.

En 1944 a paru dans le Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft (ZDMG 98, 1944, pp. 28-43) un mémoire de Bruno MEISSNER intitulé *Die französischen und amerikanischen Ausgrabungen in Khorsabad*, dans lequel l'éminent assyriologue allemand jugeait très durement l'ouvrage de Victor PLACE. Il écrit:

„Erstaunlich ist es, mit welcher Sicherheit Place die Resultate seiner Arbeiten, ohne sie ordentlich durchgeprüft zu haben, der wissenschaftlichen Welt vorgelegt hat. Jedenfalls sehen wir, dass auf seine Ergebnisse, die rein äusserlich einen guten Eindruck machen, kein Verlass ist". (*l.c.*, p. 43).

Bien que le savant n'écrit que quelques mots sur la tour — il renvoyait à l'opinion de KOLDEWEY dont nous avons déjà parlé et, de plus, il regrettait, avec raison, que les Américains n'avaient pas réexa-

23) WOOLLEY, *Ur Excavations*. V, pp. 125 et 142 s.; zikurrat de Nabonide. WOOLLEY admet que le 2^e étage était peint en rouge; le temple au sommet montrait la couleur bleue de la brique émaillée. Le mur de la cour dans laquelle s'élevait la zikurrat, était blanc. Le monument symbolisait (ainsi WOOLLEY, *o.c.*, p. 143) par ces couleurs blanche, noire, rouge et bleue, le sous-sol, la terre, le firmament et le ciel. Les données sur la valeur symbolique des couleurs en Mésopotamie ancienne ne suffisent pas à autoriser cette conclusion. Il est d'ailleurs improbable que la couleur blanche ait été celle du sous-sol, et la noire, la couleur de la terre; cf. R. CAMPBELL THOMPSON, *A Dictionary of Assyrian Chemistry and Geology*, 1936, p. XXXVIII: blanc et noir sont représentés par les signes pour „le jour" et „la nuit"; p. 43: les pouvoirs du mal et du bien sont représentés par le noir du bitume et le blanc de la gypse. Il faut enfin remarquer, que d'après cette description de la zikurrat de Nabonide (*o.c.*, p. 142 s.) WOOLLEY admet deux étages, couronnés d'un temple, tandis que la restitution (*o.c.*, Pl. 88) montre une tour à huit étages (y compris le temple au sommet).

miné la ruine — son coup de grâce donné à l'ouvrage de PLACE élimine aussi, semble-t-il, la montée en spirale de la tour.

Il n'en est pas ainsi. Son jugement ne se fonde pas sur une comparaison minutieuse des résultats des deux expéditions, celle de PLACE et celle des Américains, mais seulement sur le fait extérieur que PLACE n'a fouillé qu'une partie des ruines de Khorsabad. Pourtant, la valeur du travail de PLACE ne doit pas être jugée d'après ce qu'il n'a pas fouillé, mais seulement d'après ce qu'il a déblayé. A cet égard, H. FRANKFORT, le directeur de l'expédition américaine, juge très favorablement l'ouvrage de Victor PLACE. Il écrit en 1933 (OIC 16, 1933, p. 81): „In fact, his results need only to be corrected in what must be considered minor points when we remember the totality of his achievement. Yet such corrections are of considerable importance from a modern scientific point of view”. Le palais de Sargon, suivant FRANKFORT, est „excellently excavated and published by Victor PLACE and Felix THOMAS” (AJA XXXVII, 1933, p. 537).

On rencontre le même jugement favorable dans l'ouvrage magistral sur les fouilles américaines écrit par Gordon LOUD (G. LOUD, *Khorsabad I*, OIP XXXVIII, 1936). Dans les années 1931-1932 les Américains ont examiné les temples près du palais, le quartier du palais que PLACE avait indiqué comme Harem (PLACE, *o.c.*, I, p. 107 ss.)²⁴). A vrai dire, les Américains n'ont examiné que trois de ces temples, à savoir: le temple de *Sin*, celui d'*Adad* et celui de *Šamaš* (LOUD, *o.c.*, I, p. 114 ss.). Le résultat du travail ne montrait que des différences minimales avec l'ouvrage de PLACE et l'on ne trouva pas nécessaire d'examiner le temple de *Ningal*, celui de *Ninurta* et celui d'*Ea*. LOUD écrit: „it is useless to check further such an excellent archaeological achievement as that of Place and his associates” (*o.c.*, p. 128).

Pour récapituler: aucune objection n'est solidement fondée contre la description que PLACE a donnée de la montée en spirale. Les fouilles nouvelles ont montré que l'ouvrage de PLACE et THOMAS mérite d'être

24) R. KOLDEWEY, *Die Tempel von Babylon und Borsippa*, 1911, p. 64, W. ANDRAE, *Der Anu-Adad-Tempel*, 1909, p. 80: „Koldewey hat erkannt, dass der Gebauedekomplex ... kein Harem, sondern drei Tempel darstellt ...”), et M. DIEULAFOY *l.c.*, p. 163 avaient depuis longtemps reconnu le caractère véritable de ce complexe. Les fouilles américaines, exécutées en 1931-1932 ont confirmé cette manière de voir.

considéré comme un travail sérieux ²⁵). Partant: il n'est pas permis de révoquer en doute l'existence de la montée en spirale à Khorsabad ²⁶). Mais il faut examiner attentivement la question.

Le plan de la tour était quadrangulaire. L'escalier était bâti à l'extérieur comme une montée en spirale. Sur ces points la description et les dessins sont très explicites. On se demande toutefois comment était constituée la montée aux coins de la tour. Dans la restitution proposée par THOMAS il y a des escaliers tournants (PLACE, *o.c.*, III, pl. 37). Mais ni la description ni le plan n'en donnent d'indication. Au contraire, la description contient des données qui indiquent l'existence de paliers plutôt que d'escaliers tournants. L'escalier tournant se compose, entièrement ou partiellement, de degrés d'une forme particulière, de celle d'un étroit et très haut trapèze, pourrait-on dire. Dans le rapport de PLACE ne se trouve aucune donnée qui nous contraigne d'admettre qu'il y ait eu des degrés de cette forme. D'ailleurs, le paragraphe que PLACE a écrit sur les escaliers du palais de Khorsabad, commence comme suit:

„Les escaliers constituent l'une des parties les plus délicates de l'art de bâtir; propres à fournir aux architectes les meilleures occasions de manifester leur goût et leur science, ils les exposent, d'autre part, aux échecs les plus cruels. A Khorsabad la difficulté a été plutôt tournée qu'abordée de front, car l'absence d'étages superposés y simplifiait singulièrement le travail du constructeur" (*o.c.*, I, p. 306).

Pas un mot sur l'escalier de la zikurrat! Ni dans le palais, ni à la zikurrat ne se trouvait apparemment d'escalier de forme compliquée, c'est-à-dire d'escalier tournant.

La montée en spirale de la zikurrat de Dûr-Šarrukîn était composée,

²⁵) Les rapports préliminaires sur les excavations américaines à Khorsabad ont paru dans: OIC 16, 1933, pp. 80 ss.; 17, 1934, pp. 81 ss.; 19, 1935, pp. 89 ss.; 20, 1936, pp. 101 ss. La publication définitive: G. LOUD, *Khorsabad I, Excavations in the Palace and the city gate*, OIP XXXVIII, 1936; G. LOUD-Ch. B. ALTMAN, *Khorsabad II, The Citadel and the Town*, OIP, XL, 1938. Un important mémoire sur l'architecture des palais assyriens, écrit par LOUD, a paru dans RA 33, 1936, pp. 153-160: *An Architectural Formula for Assyrian planning based on the results of excavations at Khorsabad*.

²⁶) Plusieurs auteurs en ont admis l'existence: DIEULAFOY *l.c.*, pp. 163-164; DOMBART AO 29/2, 1930, p. 26; JSOR 16, 1932, pp. 94 ss.; H. LENZEN communication verbale; Seton LLOYD *Twin Rivers*, 1947, p. 64; *Ruined Cities of Iraq*, 1945, p. 38; LOUD et ALTMAN *Khorsabad II*, pl. The Citadel Restored; G. MARTINY, *Die Gegensätze im bab. und assyr. Tempelbau*, 1936, p. 29; PARROT, *Ziggurats et Tour de Babel*, 1949, pp. 58-59; UNGER, *Babylon die heilige Stadt*, 1931, p. 198.

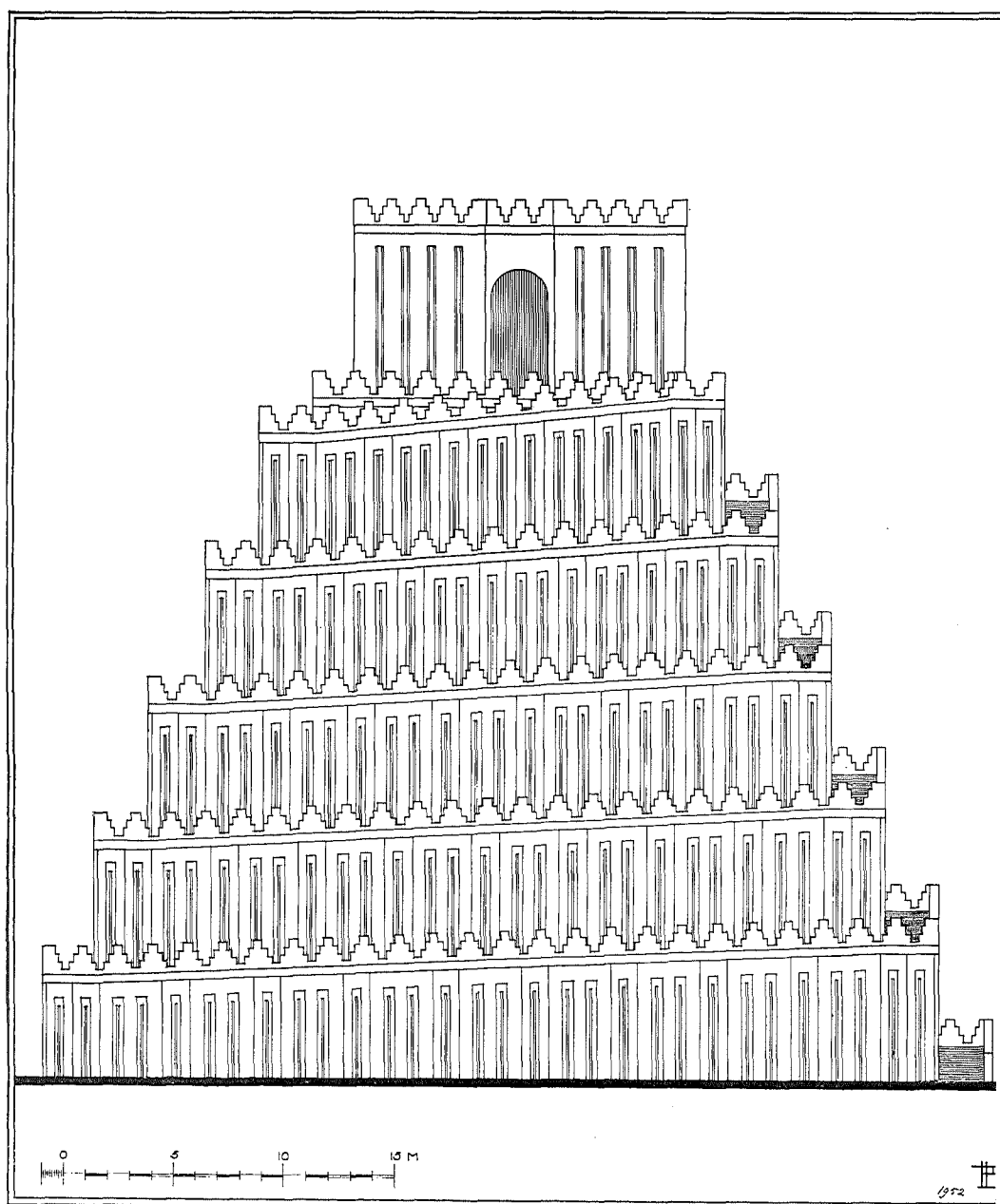


Fig. 1.

semble-t-il, au moyen de paliers. Ceux-ci, il est vrai, ne sont pas mentionnés par PLACE. Mais il ne faut pas oublier que leurs dimensions n'étaient que de 2×2 mètres, tandis que les degrés avaient une largeur de 80 centimètres. La tour n'était qu'une ruine, une ruine dans un état misérable. PLACE lui-même nous le dit. Il a compris qu'on doit admettre des points de repos dans la montée en spirale, qui dans la restitution proposée par THOMAS a une longueur d'un kilomètre. Il les a cherchés, mais sans aucun résultat. PLACE écrit: „l'état de la ruine ne m'a permis d'en retrouver aucune trace" (o.c., I, p. 147). Les paliers étaient donc méconnaissables. Tous les paliers? Nous en doutons. PLACE a indiqué exactement la hauteur des étages: 6 m. 10. Il est vraisemblable qu'ici se trouvait la trace d'un palier. La montée en spirale de Khorsabad était donc très vraisemblablement composée de plusieurs escaliers droits qui étaient combinés au moyen de paliers²⁷⁾ (fig. 1 et 3).

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'escalier de la tour. Il faut aussi, naturellement, dire quelques mots de la tour elle-même.

D'après PLACE (o.c., II, p. 58) la raison d'être du monument était la plate-forme qui le termine, et sur laquelle on observait les astres et en même temps on adorait les dieux en plein air. Nous savons depuis longtemps que ce n'était pas la plate-forme terminale qui était la raison d'être de la zikurrat, mais bien le temple qui y était érigé²⁸⁾. Les

27) DOMBART a admis une montée de cette forme dans la restitution de la Tour de Babel (AO 29/2, 1930, Taf. II).

En 1948 on a mis au jour un escalier tournant dans le vrai sens du mot à l'entrée nord-ouest de la citadelle de Karatepe en Anatolie. Les degrés, en forme de trapèze, ont été pavés de petites pierres; voir Belleten XIII, 1949, p. 372; XIV, 1950, p. 546 et Pl. III avant p. 555. „The existence of a right-angled stairway in the eighth century B.C. is a remarkable phenomenon" (U. Bahadır ALKIM, l.c., XIV, p. 546).

28) Déjà W. K. LOFTUS l'avait soupçonné (Travels and researches in Chaldaea and Susiana, 1857, p. 134). Sur la ruine de la tour à étages d'Uruk (Warka) il a vu „traces of a brick superstructure, with inscriptions of Sin-shade" = Sin-Gašid (*ibid.*, p. 168). Il semble qu'au début du 19^e siècle se trouvaient aussi des traces d'une superstructure sur la ruine de la zikurrat d'Our, voir J. E. TAYLOR, *Notes on the Ruins of Mugayer*, JRAS XV, 1855, p. 264. D'ailleurs aucun temple de l'époque historique au sommet de la zikurrat n'est connu. De l'époque pré-historique, on a mis au jour le *Temple Blanc* à Warka, le *Temple Peint* à Uqair, le temple à Abu-Sharein (Eridu), et à Brak en Haute Mésopotamie, le *Temple des Yeux*. On trouve les particularités et la bibliographie concernant ces temples dans PARROT, *Ziggurats et Tour de Babel*, 1949; LENZEN, *Die Entwicklung der Zikurrat von ihren Anfängen bis zur Zeit der III. Dynastie von Ur*, 1941; LE MÈME, *Zur Datierung der Anu-Zikurrat in Warka* (MDOG 83, 1951, pp. 1-23); Charlotte ZIEGLER, *Die Tempelterrassen von Tell Brak* (MDOG 82, 1950, pp. 1-18);

inscriptions cunéiformes babyloniennes ont nettement établi ce point. D'après les inscriptions de Nabuchodonosor par exemple, le grand roi néo-babylonien érigea un temple, bâti en briques cuites et en briques émaillées, sur le sommet de la Tour de Babel et sur celui de la tour de Borsippa²⁹). On peut admettre que la zikurrat de Dûr-Šarrukîn était

BUSINK, *De Babylonische Tempeltoren*, 1949. — La plate-forme, sur laquelle dans l'époque préhistorique était érigé le temple, a donné naissance à la tour à étages. Il n'y a aucune raison de supposer que la tour soit une conception née indépendamment de la terrasse, ou même que la tour soit née dans une contrée limotrophe (M. LAMBERT et R. J. TOURNAY, *RA* XLV, 1951, pp. 37 ss.). La tour à étages, la zikurrat, la conception la plus caractéristique de l'architecture mésopotamienne (et, comme A. FALKENSTEIN, *BiOr* V, 1948, p. 93, très justement a dit, la plus caractéristique temple-type du Proche Orient antique) est sans aucun doute née en Mésopotamie. Que la terrasse de l'époque préhistorique y a donné naissance est évident quand on étudie les tours d'Uruk (Warka). *Lenzen (Entwicklung* pp. 3 et 11 ss.) a décrit le développement de la zikurrat d'Ēanna dont le début était formé d'une plate-forme de l'époque de Djemdet Nasr. La zikurrat d'Anu, sur laquelle était érigé dans l'époque préhistorique le *Temple Blanc*, a même été agrandie dans les périodes assyrienne et séleucide (FALKENSTEIN, *Topographie von Uruk*, I. Teil, *Uruk zur Seleukidenzeit*, 1941, p. 28). La plate-forme de l'époque préhistorique n'est pas appliquée plus tard, comme LAMBERT et TOURNAY ont dit, à porter une tour; au contraire, elle a été l'origine de la zikurrat. La construction composite terrasse-tour, dont LAMBERT et TOURNAY ont admis l'existence, nous semble une construction imaginaire plutôt qu'une construction réelle. Dans l'époque historique la terrasse n'a pas disparu. Il est vrai. Cependant, ce n'était pas dans une forme composite qu'on la retrouve, mais bien dans sa forme originelle, cp. *De Babylonische Tempeltoren*, 1949, p. 58: temple à Dûr-Kurigalsu. On la retrouve aussi, semble-t-il, dans le ki-sá du temple Ēninnu, bâti par Ur-bau et Gudea à Lagaš; voir plus loin.

29) S. LANGDON-R. ZEHFUND, *Die neubabylonischen Königsinschriften*, VAB 4, 1912, pp. 112-113, Nebuk. n° 14, Col. I, 38 ss. Il est certain que dans le temple au sommet de la zikurrat se trouvait une statue ou un symbole du dieu auquel la zikurrat était dédiée. D'après un nom d'année, Abi-esuh (I^{ère} dyn. Babel) a posé sa statue dans la zikurrat (c'est-à-dire dans le temple au sommet) de Šamaš à Sippar et bien dans la présence de Šamaš (S. A. B. MERCER, *Sumero-Babylonian Year-Formulae*, 1946, p. 43 n° 612 (23)). Concernant le sens („le problème dogmatique” comme l'a appelé PARROT, *Ziggurats et Tour de Babel*, 1949, p. 16) de la zikurrat, nous renvoyons à l'ouvrage de PARROT (o.c., pp. 195 ss.); la critique dans *BiOr* VII, 1950, pp. 69-75; BUSINK, *De Toren van Babel*, 1938, pp. 41 ss.; LE MÊME, *De Babylonische Tempeltoren*, 1949, pp. 74 ss.; J. SCHONEVELD, *De Betekenis van de Babylonische Tempeltoren* (Ned. Theol. Tijds., 5^e Jaarg., 1951, pp. 321-338). La zikurrat, d'après SCHONEVELD (p. 333), comme d'après beaucoup d'auteurs, représente la montagne cosmique. La thèse que la zikurrat soit la symbole de la renouvellement de la nature et de la royauté, tout deux de caractère divin (p. 334), est exprimée ici — pour autant que nous le sachions — pour la première fois. Cette thèse est sans doute en concordance avec la vie magie-religieuse qui a caractérisé l'ancienne mésopotamie (comme d'ailleurs toute l'antiquité). Nous croyons néanmoins qu'il s'agit de conceptions

également couronnée d'un temple. Déjà DOMBART, comme plus tard ANDRAE, l'avait admis dans la restitution de la tour qu'il proposait. Sur ce point aucun doute n'est possible. Mais combien d'étages montrait la zikurrat de Dûr-Šarrukîn? PLACE et THOMAS, en songeant entre autres à valeur religieuse et mystique du nombre sept (*o.c.*, I, p. 144) ont projeté une tour à sept étages. On rencontre le nombre sept aussi dans la restitution par DOMBART, laquelle montre une tour à six étages couronnée d'un temple ³¹). On le rencontre également dans

secondaires. Les deux conceptions suivantes étaient, croyons nous, primaires: 1) de mettre à l'abri contre spoliation et profanation le temple du dieu principal de la ville (SCHONEVELD, *l.c.*, p. 324, a nié, à tort nous semble-t-il, une pensée religieuse à cette conception); 2) d'élérer ce temple, c'est-à-dire le dieu principal de la ville, au-dessus des demeures des hommes (des maisons et des palais) et des temples des dieux subalternes (Cp. LENZEN, *Entwicklung der Zikurrat*, p. 59). Ces deux conceptions, nous semble-t-il, ont donné naissance à la zikurrat. Pourtant, le problème dogmatique de la zikurrat se montre trop compliqué pour être complètement résolu par une thèse sur les conceptions primaires de ce bâtiment. Nous en reparlerons ailleurs. — L'opinion que la zikurrat ait été un autel gigantesque (LENZEN, *o.c.*, p. 60) est inadmissible. Cp. F. M. Th. DE LIAGRE BÖHL, *De Babylonisch-Assyrische Godsdienst*, dans G. VAN DER LEEUW, *De Godsdiensten der Wereld* I², p. 145.

31) DOMBART, *l.c.* — Étemenanki, la zikurrat de Babylon, était, il est bien connu, une tour à sept (ou, y compris le socle du temple au sommet, huit) étages. L'opinion de M. WITZEL, M. LAMBERT et R. TOURNAY (RB 55, 1948, pp. 408 ss.; RA XLV, 1951, pp. 33 ss.) que le temple Éninnu, bâti par Goudéa, a été une tour à sept étages, est insoutenable. Déjà F. THUREAU-DANGIN avait repousser la traduction de WITZEL. La question nous semble assez importante pour citer non seulement THUREAU-DANGIN, mais aussi LAMBERT et TOURNAY. Les auteurs de la nouvelle traduction du cylindre A de Goudéa, ont écrit (RA XLV, 1951, p. 35 note 2): „Thureau Dangin, dans sa critique de l'ouvrage de Witzel (RA XXII [1925], 103-106), a repoussé catégoriquement certaines conceptions de l'auteur, mais sur le point particulier des sept étages il n'a émis aucun commentaire, se contentant de reconnaître comme très probable l'existence à Lagaš d'une tour à étages; Thureau Dangin, nous semble-t-il, n'aurait pas omis de repousser cette traduction si elle lui avait paru insoutenable”.

Voici la partie importante de la critique de THUREAU-DANGIN (RA XXII, 1925, pp. 103-104): „C'est avec surprise que dans le court avant-propos qui précède la traduction, j'ai lu ce qui suit: „Das Interessanteste wohl, was wir erfahren, ist die Tatsache, dass der Tempelneubau des alten Gudea sich auf die siebenstufige Zikkurat Ningirsus beschränkt, und vor allem, dass dieser Stufenturm (wie auch andere) mit Bäumen bepflanzt war ...” Qu'il y ait eu dans le temple de Ningirsou, construit par Goudéa, une tour à étages, une ziqqurat, c'est possible et même assez vraisemblable. SARZEC a retrouvé les restes d'une construction à étages dont les briques portent le nom de Goudéa (voir *Découvertes*, p. 26 et s. et p. 30, note 1). Mais que la construction célébrée par les Cylindres, soit celle de la seule ziqqurat, c'est une assertion que le texte tout entier me semble contredire ... Il est à noter que le terme sumérien qui signifie „tour à étages” est entièrement absent du texte.”

la restitution proposée par LOUD et ALTMAN ³²). Dans ces restitutions, cependant, les dimensions du temple au sommet — environ 10 × 10 m — sont probablement trop petites.

Walter ANDRAE, dans la restitution qu'il a proposée, n'ajoute aucun

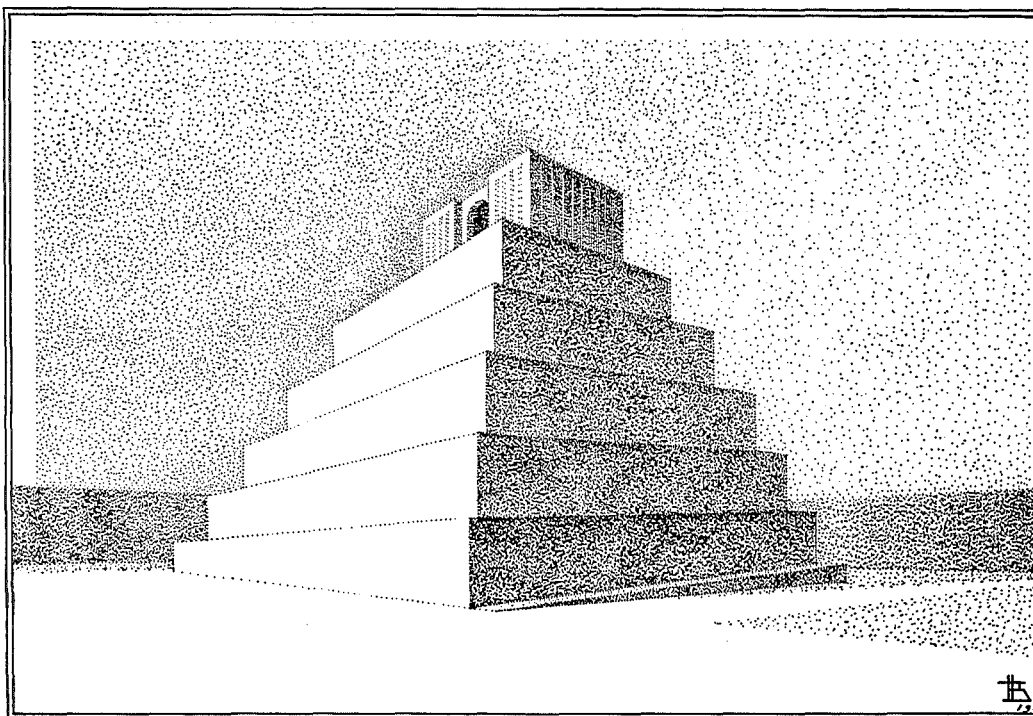


Fig. 2.

La remarque de LAMBERT et TOURNAY (RA XLV, 1951, p. 34): „ki-sá „étage” est certain: ainsi traduit THUREAU-DANGIN”, nous semble inexact. Voir, SAKI (pp. 60-61), Ur-bau, Statue, III 4, ki-sá = Unterbau; *ibid.*, p. 258: kisû, Unterbau. Französische Übersetzung „plateform”. Cp. W. BAUMGARTNER (ZA NF 2, 1925, pp. 132 ss.): kisû = Unterbau; Verstärkungsmauer; Wand; Seite; „ursprünglich das breite Bankett ... das die Mauern eines Gebäudes trägt” (*ibid.*, p. 138). Dans l'inscription Ur-bau, Statue, III 4, ki-sá ne peut signifier que la plateform sur laquelle était érigé le temple Éninnu. De même dans Gudea SB VI, 51-56. Puisque ki-sá = plate-form, il n'y a, nous semble-t-il, aucune raison d'examiner si Gudea CA XX, 27; XXI, 1 ss. silim (sá) peut signifier étage.

32) *Khorsabad II*, 1938, pl. The Citadel Restored.

étage à ceux qui étaient encore conservés. Ainsi il peut ériger sur le sommet de la tour un sanctuaire important d'environ 20×20 mètres ³³). La proportion entre la tour et le temple qui la couronne nous semble

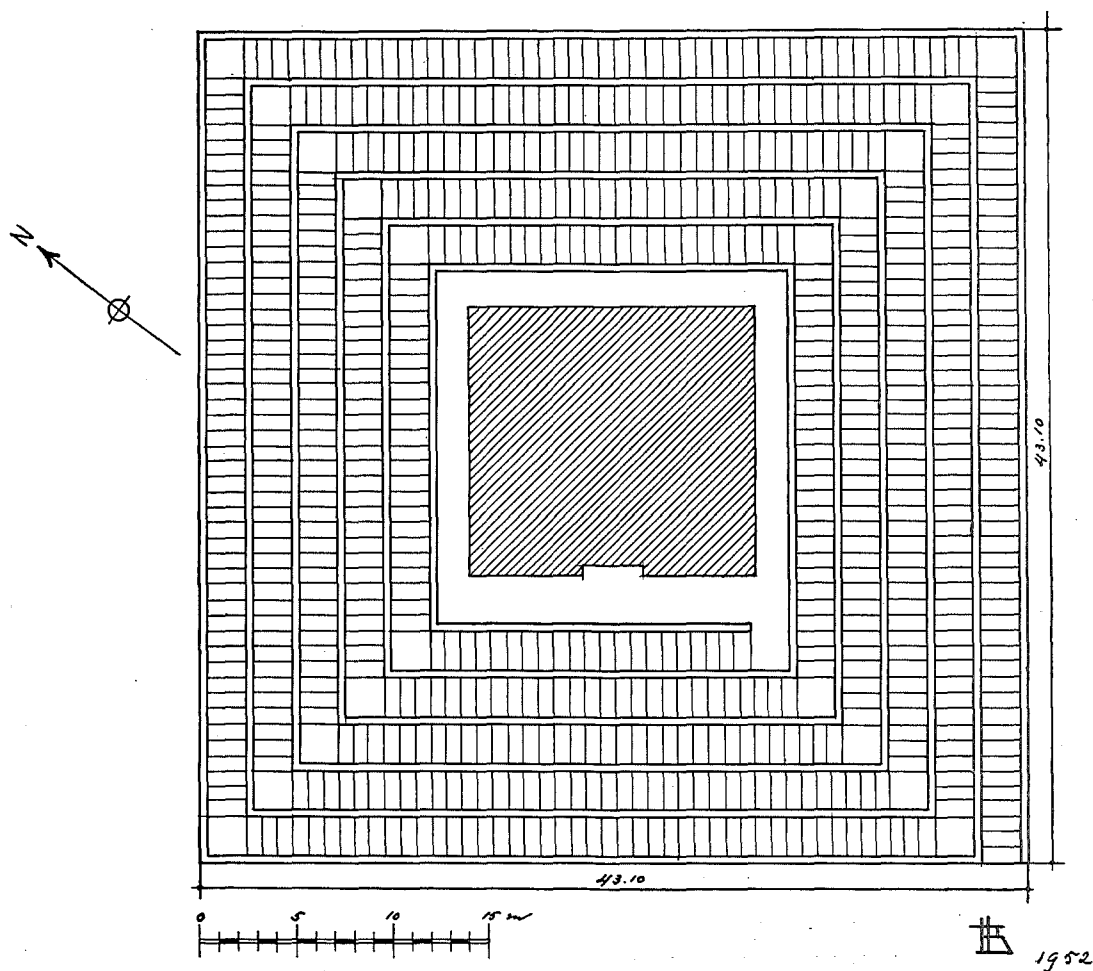


Fig. 3.

cependant peu heureuse. C'est pour cette raison et d'ailleurs pour faire le monument le plus haut possible (c'est-à-dire si haut que les dimensions de la plate-forme terminale suffisent encore à y ériger un temple

³³) *Propyläen Weltgeschichte* I, 1931, Abb., p. 513.

de quelque grandeur) que nous proposons une restitution d'une tour à 5 étages couronnée d'un temple d'environ 14×15 mètres (fig. 1-3).

Quel dieu le roi Sargon et ses prêtres ont-ils vénéré dans ce temple au sommet de la zikurrat de Dûr-Šarrukîn? On peut songer au dieu principal du panthéon assyrien, le dieu Aššur. Sans doute le dieu principal a eu un temple dans la résidence du royaume. On peut le déduire non seulement des inscriptions de Sargon lui-même³⁴), mais aussi d'une lettre adressée au roi dans laquelle est mentionnée la maison du *a b a r a k k u*, fonctionnaire du temple d'Aššur à Dûr-Šarrukîn³⁵). Jusqu'ici on n'a pas trouvé de temple d'Aššur à Khorsabad³⁶). Peut-être on ne le trouvera jamais, parce qu'il était peut-être érigé sur le sommet de la curieuse zikurrat de Dûr-Šarrukîn, dont la ruine a été déblayée par Victor PLACE.

M. PARROT fait remarquer que trois spécialistes de la Zikurrat sont réunis à Leiden: M. LENZEN, M. BUSINK et lui-même. Il a plaisir à noter que l'on peut encore rendre hommage au volume de Victor PLACE, quoiqu'il ait déjà un siècle.

THOMAS a reconstitué en grand Prix de Rome à Paris et non sur place, ce qui explique le manque de concordance entre certaines descriptions précises de PLACE et les restitutions brillantes de l'architecte.

On attend les constations de M. MALLOWAN sur Nimrud. Le fait d'être architecte, comme le sont M. BUSINK et M. LENZEN, est un grand avantage pour la compréhension de ces tours.

MERCREDI 2 JUILLET

Matinée

M. S. N. KRAMER (Philadelphie), président

M. M. DAVID (Leiden) commente: *L'édit de Samsi-iluna, publié par M. de Liagre Böhl (BiOr VIII, 1951, 50-55) et les articles 280-281 du code de Hammurabi.*

34) LUCKENBILL II, §§ 74, 87.

35) PFEIFFER, *State Letters of Assyria*, 1935, p. 101 (131. Harper 433 (79-7-8, 138)).

36) Les temples du palais de Sargon étaient dédiés à *Sin, Šamaš, Adad, Ningal, Ninurta, Ea* (LOUD, *Khorsabad I*, pp. 114 ss.). Les Américains ont en outre mis au jour un temple de Nébo (LOUD, *Khorsabad II*, pp. 56 ss.).

Dans l'importante collection de tablettes cunéiformes que le Nederlandsch Instituut voor het Nabije Oosten à Leyde doit au président de cette Rencontre, se trouve un édit intéressant de *Samsu-iluna*, le successeur de Hammurabi, dont voici la traduction (Il s'agit du numéro 1851).

„(1) A Ibi-sachan (2) dis ceci: (3) ainsi parle Samsu-iluna. (4) Hommes et femmes (5) des gens d'Adamaraz (6) et d'Arrapcha (7-9) personne n'est autorisé de les acheter aux Sutéens. (10) Le marchand (?) qui des gens d'Adamaraz (11) ou d'Arrapcha (12-14) achète aux Sutéens, (15-16) perd son argent (qu'il a payé)”.

Il paraît qu'il existe des relations d'amitié entre les pays cités et Samsu-iluna. Celui-ci veut prohiber la mise en vente, en Babylonie, des habitants de ces pays qui ont été enlevés par les nomades sutéens. Cet édit n'a probablement rien à voir avec les articles 280-281 du code de Hammurabi. M. DAVID a essayé de démontrer que le motif de l'édit pourrait être admis également pour l'interprétation de l'article 280.

M. KRAMER fait appel aux participants pour la bibliothèque de Stamboul. Que chaque auteur fasse hommage de ses ouvrages. En échange il recevra un volume en préparation par M. KRAUS, *Altbabylonische Rechtsurkunden aus Nippur*. L'adresse est: Director of the Archaeological Museum à Stamboul.

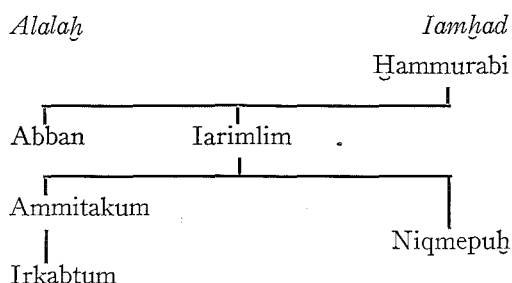
M. D. J. WISEMAN (Londres) présente une communication sur: *The Alalakh Tablets*.

From 1936-49, with a break due to the war, Sir Leonard WOOLLEY excavated Tell Atshana in the plain of Antioch (now Antakya in Hatay). In addition to the statue of Idrimi, published by Dr. Sidney SMITH, 450 tablets were found, of which 175 came from the archive room of the 18th century B.C. 'Level VII' Palace of Iarimlim and 250 from the ruins of the Palace of Niqmepa in Level IV (15th century B.C.). A few came from a later level. Thus we can recover the history and daily life of the ancient city of Alalakh.

History

In the 18th century Alalakh was given to Iarimlim of Iamhad by Abban (Abba-il?) in exchange for the city of Irrite. Such exchanges

of towns and villages are common in these texts, their object probably being to keep the boundaries of the city districts along natural features and thus to control trade routes and the consequent income from taxes. Iarimlim, formerly governor of Irrite, was duly installed as ruler of Alalakh with ceremony in the temple of Adu and Istar. Thereafter Iarimlim fades from the local picture. Ammitakum, possibly his son, dominates the city, mainly by a control gained and held through purchases, gifts, loans of money and persons, and by his judicial power. Although these texts do not directly introduce us to the wider issues of contemporary history, they give the following dynastic list:



The points of special note here are the possible evidence that Hammurabi precedes Iarimlim (a seal impression *444). Niqmepuh (alternatively written Niqmepa—there is conclusive evidence for this) was a contemporary of Ammitaku and Irkabtum. Some of the date formulae may be of especial interest, e.g.:

1. MU *Hammurabi šar Iamhad* "Year Hammurabi was king of Iamhad" (* 21, *22).
3. MU *Iarimlim LUGAL.E* "Year Iarimlim became king" (*27, *44).
4. MU *Niqmepuh (Niqmepa) šarru (al)Arazik(KI) išbatu* "Year king Niqmepuh seized Arazik" (*7, *8, *55).
5. MU *Niqmepuh šarru šalma ana bīt (d)IM ušelu* "Year king Niqmepuh dedicated a statue in the temple of IM" (*63).
8. MU *Ammitakum šar alim* "Year Ammitaku was king of the city" (*35).
9. MU *Irkabtum LUGAL.E [ina] (al)Naštarbi [?] itturu* "Year Irkabtum was king ... returned from Nastarbi" (*33).

IO. MU Irkabtum šarru (m) Šemuba "Year king Irkabtum made peace
ù šabē(meš) ha'biru¹) išlimu with Šemuba and the ḥabiru-
warriors (*58).

Alalakh was then at this time a western outpost or country seat of the rulers of Iamhad.

Between Levels VII and IV there is a gap of about three centuries. The importance of this is seen most in the change of dialect and in the historical situation. The city is no longer a prosperous outpost of Iamhad dominated to some extent by Aleppo. It is in the centre of a state of Mukiš lying between Kizzuwadna and Tunip.

The first ruler of this period, Idrimi, is mainly known from his inscribed statue. The reference in this to a Mitannian overlord Paratarna, a predecessor of Šauššatar who was contemporary with Idrimi's son Niqmepa is confirmed. Idrimi made a treaty with Pillia concerning the extradition of fugitive slaves in which Idrimi refers to an earlier treaty made with Paratarna. Pillia, who acts as the stronger party in the negotiations, is almost certainly to be identified with the king of Kizzuwadna of that name who made a treaty with the Hittite Zidantaš²). There is other evidence that this Idrimi of the early 15th century must be the father of Niqmepa. One sure point is that Niqmepa sometimes used the inscribed seal of Idrimi and wrote beneath it "The seal of Niqmepa". There is no reference outside the statue inscription to Idrimi's son Adad-nirari. Niqmepa as king of Mukiš and Alalakh negotiates with Ir-(d)IM(? Adu) of Tunip. The treaty relates to the right of asylum to prisoners, fugitive slaves and raiders. In the matter referred to his Mitannian lord Šauššatar Niqmepa brings a case against Šauššatar over the town of Alawari. It is possible that this is a boundary incident with Kizzuwadna and that this Sunaššura is a successor of Pillia and predecessor of the well-known king of that name.

The tablets of Idrimi, of Niqmepa and Ilmilimma his son do not appear to cover a wide range of years and the evidence for the order of their reigns may be summarised as follows:

1) This is written unusually $ha-(^2a) = ^2va$ (or $HAR = ab?$)-*bi-ru*.

2) H. OTTEN, J.C.S. V, 129.

Date	Mitanni		Mukiš / Alalah Ilimilimma (I)		Kizzuwadna
c 1480	Paratarna	↔	Idrimi	↔	Pillia
	Šutarna		└─┬─┘ Adad-nirari		
c 1460	Šauššatar	↔	Niqmepa	↔	Sunaššura
			Ilimilimma (II)		

An interesting characteristic of the 15th century texts is the variety of causes which bring the citizen before his local judge and ruler. Many texts commence with the royal seal, below which we read “*ina (ana) pani X* — the king” and then follows the subject matter, mostly ordinary contracts, but there is an interesting text in which a certain Tulpuri adopts the royal prince Ilimilimma as his father (*ana abušu*). This must be an unusual development of the sale-adoption practised at Nuzi, these texts otherwise having much in common with those from that place. The letters are few and concern minor matters such as the exemption of donkeys from transit-tax. Other interesting texts include the granting of *mariannu*-ship *in perpetuo*, and the will of Ammitaku and of Hammurabi’s wife.

Another large group of texts of this 15th century period are census lists from which we learn of the simple folk, the *ṣabē name* (= *ḥupšu*) owning plots of land and vineyards round the town or village. Often they are noted as “had no cattle”—possibly for military or civil draft purposes. The next higher class is the *ḥaniaḥu* (Hanaeans) or *eḥele*, sometimes qualified as *šusubutu* or *ekutu* and including tradesmen. The *mariannu*-class was characterised by the possession of wheeled vehicles and were in the minority, e.g. 31 *mariannu* at Alalakh out of c. 1200 male population. In both periods the population was predominantly Hurrian, which must indicate that by the 18th century these peoples were firmly established in W. Syria and not merely infiltrating southwards into the area for the first time.

The personal and place names emphasise the foregoing historical picture. Only 18 of the 58 places cited in the earlier texts are named as still active among the 222 places named three centuries later. Iamḥad, Carchemish and Adanat (Adana?) occur only in the earlier texts when Alalakh has contacts with Arazik on the Euphrates, Ibla (by royal marriage), Ugarit, Tunip, Irrite (east of Carchemish), Ara, Kura

(the capital of Cyrrhistic?) and Alašia (probably Cyprus). Caravans enter the town from Amurru-country (MAR.TU.KI), and Emar to the south-east. The general contacts of Alalakh are eastwards, probably due to the influence of Iamhad. The most frequent references are to local towns, i.e. Uniga (Unqu), Hušri, Suḥaruwa and Alime, and these continued to flourish and be dependant on Alalakh into the 15th century. At this later period (Level IV) the geographical references are still mainly local and unknown³). Ḥalab, Ugarit, Tunip, Ibla, Irrite, Ara, Emar and Amurru are still so named and active. Uniga, Hušri and Huṭamane are the most frequently mentioned neighbours. With the changed historical political situation Iamhad and other eastern cities are not mentioned, but for the first time we read of the Mitanni and Hittite (Ḫatti) countries and of the city and district of Ni² (Niḫi) and Canaan. One tablet (224) lists the "men who went to the Mitanni-country". The following entries give the numbers who went to Hušri, Irkili, the palace and in one place "25 men to the land of Mitanni". Apart from the last entry it would be usual to consider Alalakh as within Mitannian territory and not merely under its domination.

524 of the 2,184 personal names occur in the 18th century. Apart from the predominantly Semitic names of the rulers most are Hurrian, and only a very few so-called Indo-Aryan or Kassite names can be identified. The texts will thus add considerably to the corpus of Hurrian names from Nuzi so ably presented by Gelb, Purvis and MacRae. There are many new elements, and even those commonly known show dialectical variations, usually by metathesis or by elision of vowels, e.g. eḫli (Nuzi: Eḫeli etc.), mušeni (mušni) etc.

The divine names most frequently occurring include Kuša (the Nuzi Kušu cf. Kušaḫ), Iṣhara (possibly also occurring as IṢTAR-ra); IM is often to be read *Adu*, while Niqm occurs in the names Niqmi-adu and Niqmepa (also Niqmepuḫ). Much depends on the interpretation of the names with Hurrian and West Semitic endings, e.g. IM.EN also occurs as IM-EN-ri and IM-ib-ri, as to how far we can consider the population mixed Semitic-Hurrian in the 18th century. By the 15th century the names show that the people of Alalakh were almost totally Hurrian by name. There are many indications in the tablets that the Semitic language was foreign and unfamiliar to the inhabitants, whose

3) e.g. Numahḫe occurs in the Mari texts (information from Prof. G. Dossin).

native tongue, shown also in the words for common utensils etc., was Hurrian.

The majority of the personal names come from the census lists. These fully detail the male population (probably less slaves) and number of houses of 22 villages around Alalakh which vary from 11-500 persons in any one village. Outside the town areas (URU.AŠ.AŠ.ĜI.A) roamed the armed bands of the SA.ĜAZ and *sutu* (the semi-nomads) with their sheep and followers. These dominated the open country by fear and force. One SA.ĜAZ had a force of 1,436 warriors, of whom 80 were charioteers and 1,006 *šanānu*-men (the Ugaritic *ṭnn*), probably archers. They captured one village of Marmaru with a small force of 17 armed men, 7 charioteers including a *ḥazannu*-official and 4 *maškinu*.

The main information of these texts enables us to picture the daily life of the small city of Alalakh, to enumerate the business of the bazaar and study the local economy.

Silver and gold shekels, standardised by "the weight of Alalah", of Aleppo or even of Alašia and sometimes called "the silver of Ištār", are the normal medium of exchange in the 18th century. That this standard was known and accepted can be judged by the omission of the term "shekels" in most texts, e.g. penalties: "X shall pay 1,000 of silver and 1,000 of gold to the temple of Adu" (sometimes with an additional physical penalty). In contrast, by the 15th century, in consequence of the changed political situation where the small state of Mukis has no direct contact with the Anatolian silver mines, talents (*kakkaru*, Heb. *kikkār*) of copper and bronze were the medium used.

An unusual dry measure employed for grain was the *parisi* (abbrev. or ideogr. PA); barley, emmer and a vetch (*kiššenu*—also written ideographically ZI.AŠ) were the commonest grains. Of the measures of area, that used for vineyards, the *kumanu* (= $\frac{1}{4}$ *iku*) should be noticed. The *kumanu* is also written KU (an abbreviation?), *giš* or *šitum*, and is subdivided into 10 feet (*šepu*).

Further details of Alalakh life, its economy, its husbandry (we have prices quoted), trades, professions, wool and garments, religion and culture, and grammatical evidence, must (because of time) await my forthcoming publication of the texts⁴). My object here has been to

4) Subsequently published by D. J. WISEMAN in *The Alalakh Tablets* (British Institute of Archaeology in Ankara, 1953) and *JCS* Vol. VIII (1954).

indicate something of the kind of information that the Alalakh tablets will give to help our Assyriological studies.

M. OTTEN suggère une communication possible entre l'Assyrie et Boğazköy. Il dit y avoir trouvé un texte inédit, en très mauvais état, qui porte le nom de Hammurabi.

M. NOUGAYROL: Les textes récents d'Ugarit donnent des renseignements sur les classes sociales.

M. DHORME demande des précisions sur la graphie de Niqme-PA. Est-il écrit idéographiquement ou syllabiquement?

M. WISEMAN répond qu'il est écrit Ni-iq-me-e-pu-u. Ensuite se déroule une discussion générale sur *ha-bi-ru* et *ha'-a-bi-ru*.

M. KUPPER demande si l'on trouve le nom de Dagan parmi les noms propres.

M. WISEMAN: Trois ou quatre fois.

M. DOSSIN: A Alep se trouve un fragment qui donne le dieu Dagan comme père du dieu Addu. Il souligne l'importance de la communication de M. WISEMAN. Il se confirme qu'au temps de Hammurabi de Babylone, le royaume le plus important est celui de Iarimlîm d'Alep. Cette théorie est confirmée également par le bilingue hittite-accadien publié par F. SOMMER et A. FALKENSTEIN: *Die hethitisch-akkadische Bilingue des Hattušili* (München 1938).

Ensuite M. KRAMER donne la parole à M. G. DOSSIN (Liège) pour sa communication sur: *La Ville de Tuttul sur le Balih*.

M. FORBES signale que des puits de bitume se trouvent tout au nord et dans la vallée du Balih. De même en Indonésie de nombreux noms sont composés avec le terme que signifie puits de pétrole.

M. E. M. BRUINS (Amsterdam-Baghdad) et Mlle M. RUTTEN (Paris) présentent une communication sur: *La notation des fractions, un nouveau texte de série*.

En décembre 1951 Mlle M. RUTTEN avait groupé trois grands fragments de tablette mathématique, de même couleur qui semblaient être écrits par la même main. En effet ces morceaux forment bien une seule tablette cassée en trois et dont une partie est perdue. Le colophon indique qu'elle a contenu 262 problèmes sur les carrés. La tablette est écrite sur trois colonnes que le scribe n'a pas séparées nettement, l'ordre des problèmes est celui des textes de série. Ce texte est im-

portant, puisqu'il contient des séries qui ne donnent pas toujours le même résultat et notre tablette rend donc douteuse la méthode de reconstruction des tablettes de textes de série en exigeant un seul et même résultat. Mais surtout puisque la notation des fractions diffère de celle que l'on a rencontrée jusqu'à présent la tablette est importante: on indique par

a.b.c.d...

$a + b/c.d$, $a = 0, 1, 2, \dots$; $b = 1, 2$.

Les mathématiciens babyloniens ne se sont donc pas contentés des fractions élémentaires et complémentaires $1/n$ et $1-1/n$ comme $1/3$, $1/7$, $5/6$, $2/3$, mais ils ont aussi utilisé une notation pour les fractions générales p/q par p. q-ièmes. Par exemple: deux septièmes, deux onzièmes, deux septièmes d'un onzième, etc. notion considérée jusqu'à présent comme étant développée par les Grecs.

Nous divisons le contenu de la tablette en 13 paragraphes que nous discutons séparément. Dans la transcription nous conservons d'abord les idéogrammes pour éviter des confusions.

Transcription et commentaire mathématique.

§ 1. Face première colonne.

30 KIL	2 Uš-ia mi-nu
30 KIL	3 Uš-ia mi-nu
30 KIL	4 Uš-ia mi-nu
30 KIL	$2/3$ Uš-ia mi-nu
30 KIL	$1/2$ Uš-ia mi-nu
30 KIL	$1/3$ Uš-ia mi-nu
30 KIL	4 Uš-ia mi-nu
30 KIL	$1/3$ [4] Uš-ia mi-nu
35 KIL	7 Uš-ia mi-nu
35 KIL	2.7 Uš-ia mi-nu
4.5 KIL	7.7 Uš-ia mi-nu
4.5 KIL	2.7.7 Uš-ia mi-nu
55 KIL	11 Uš-ia mi-nu
55 KIL	2.11 Uš-ia mi-nu
10.5 KIL	11.11 Uš-ia mi-nu
10.5 KIL	2.11.11 Uš-ia mi-nu
[6.]25 KIL	11.7 Uš-ia mi-nu
[6.25 KIL]	2.11.7 Uš-ia mi-nu

Le reste de la première colonne est détruit.

Ce premier paragraphe contient donc les problèmes

α *miḥartu* β *šiddi-ia mi-nu*

α est le côté du carré. Combien fait β fois ma longueur?

Ces problèmes ne demandent que d'effectuer la multiplication $\alpha \times \beta$. Evidemment il faut lire le 4 de la ligne 7 comme „un quart” et le $\frac{1}{3}$ [4] de la ligne suivante comme „troisième d'un quart”. Alors on pourrait déjà s'attendre à $7 =$ un septième, $2.7 =$ „deux septièmes” mais parce que les résultats ne sont pas donnés on n'a rien que les nombres 5 et 10 qui résultent de la multiplication pour renforcer cette hypothèse comme donnant une description exacte.

§ 2. Détruit.

§ 3. Face deuxième colonne.

KIL ù II	Uš- <i>ia</i> GAR-GAR- <i>ma</i>	I
KIL ù 2.II	Uš- <i><ia></i> GAR-GAR- <i>ma</i>	I.5
KIL ù II.II	Uš- <i><ia></i> GAR-GAR- <i>ma</i>	10.10
KIL ù 2.II.II	Uš- <i><ia></i> GAR-GAR- <i>ma</i>	10.15
KIL ù II.7	Uš- <i><ia></i> GAR-GAR- <i>ma</i>	6.30
KIL ù 2.II.7	Uš- <i><ia></i> GAR-GAR- <i>ma</i>	6.35
KIL ù $\frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot$ II.7	Uš- <i><ia></i> GAR-GAR- <i>ma</i>	
	12.51.6.40	
KIL ù $2 \cdot \frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot$ II.7	Uš- <i><ia></i> GAR-GAR- <i>ma</i>	
	12.52.13.20	

Les problèmes de la fin du paragraphe 3 contiennent donc

miḥartu ù β *šiddi-ia akmur* γ

J'ai additionné le côté du carré et β fois ma longueur. C'est γ .

En effet: le côté 55; un onzième, 5; somme 1,

le côté 55; deux onzièmes, 10; somme 1.5,

et ainsi de suite jusqu'aux deux derniers problèmes. Des résultats on déduit facilement, parce que 2 fois 1.6.40 fait 2.13.20 que la fraction ajoutée est 1.6.40 tandis que le côté est 12.50. En effet les deux tiers de la moitié du tiers d'un onzième d'un septième est une méthode assez compliquée pour exprimer le neuvième d'un soixante-dixseptième et parce que $1.6.40 =$ dix neuvièmes le côté est dix fois soixante-dixsept $= 12.50$.

Le calcul du côté n'exige qu'une simple division

$$x + \beta x = \gamma \quad \text{donc } x = \gamma / (1 + \beta)$$

Les deux dernières lignes montrent qu'il faut considérer le paragraphe 1 comme ayant contenu deux problèmes de plus, donnant un total de 20 problèmes; il en résulte que la première colonne a contenu 12 problèmes du paragraphe 3 et il est très probable que le paragraphe 2 a contenu 20 problèmes, donnant le nombre de β -fois la longueur en demandant de déterminer le côté.

§ 4.

KIL MU $\overline{\text{H}}$	$\frac{2}{3}$ UŠ	10 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	$\frac{1}{2}$ UŠ	15 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	$\frac{1}{3}$ UŠ	20 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	4 UŠ	22.30 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	$\frac{1}{3} \cdot 4$ UŠ	27.30 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	7 UŠ	30 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	2.7 UŠ	25 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	7.7 UŠ	4 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	2.7.7. UŠ	3.[55 DIRIG]
KIL MU $\overline{\text{H}}$	11 UŠ	[50 DIR]IG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	2.11 [UŠ	45 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	11.11 UŠ	10 DIRIG
[KIL MU $\overline{\text{H}}$]	2.11.11 UŠ	9.55 DIRIG
[KIL] MU $\overline{\text{H}}$	11.7 UŠ	6.20 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	2.11.7 UŠ	6.15 DIRIG
KIL MU $\overline{\text{H}}$	$\frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot 11.7$ UŠ	12.48.53.20
KIL MU $\overline{\text{H}}$	$2 \cdot \frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot 11.7$ UŠ	12.47.46.40

Les problèmes du paragraphe 4 sont donc:

mithartu eli β šiddim iter γ

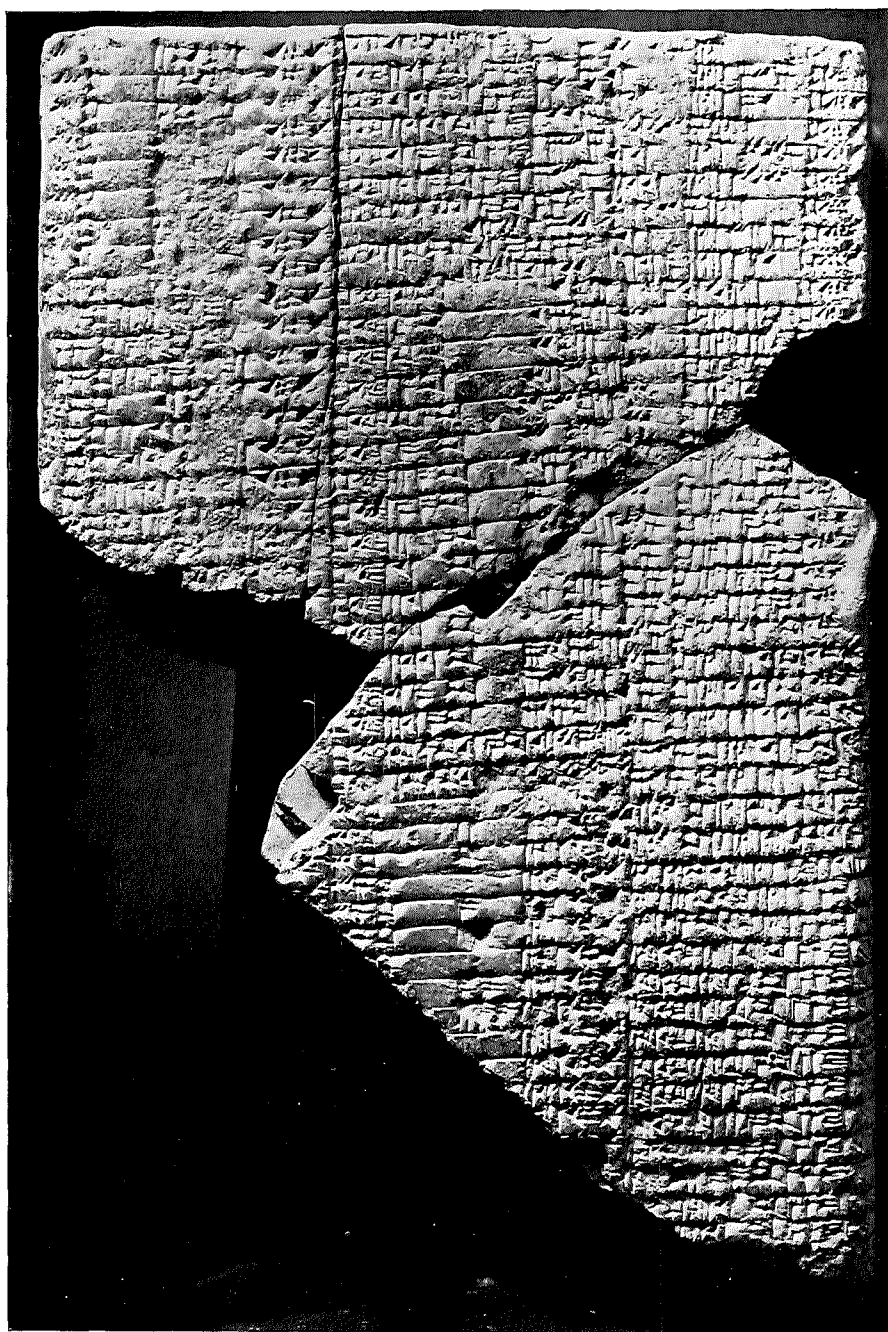
Le côté excède β fois la longueur de γ

On vérifie aisément que les nombres donnés sont tous exacts et que la solution des problèmes s'obtient par une simple division:

$$x - \beta x = \gamma, \quad x = \gamma / (1 - \beta)$$

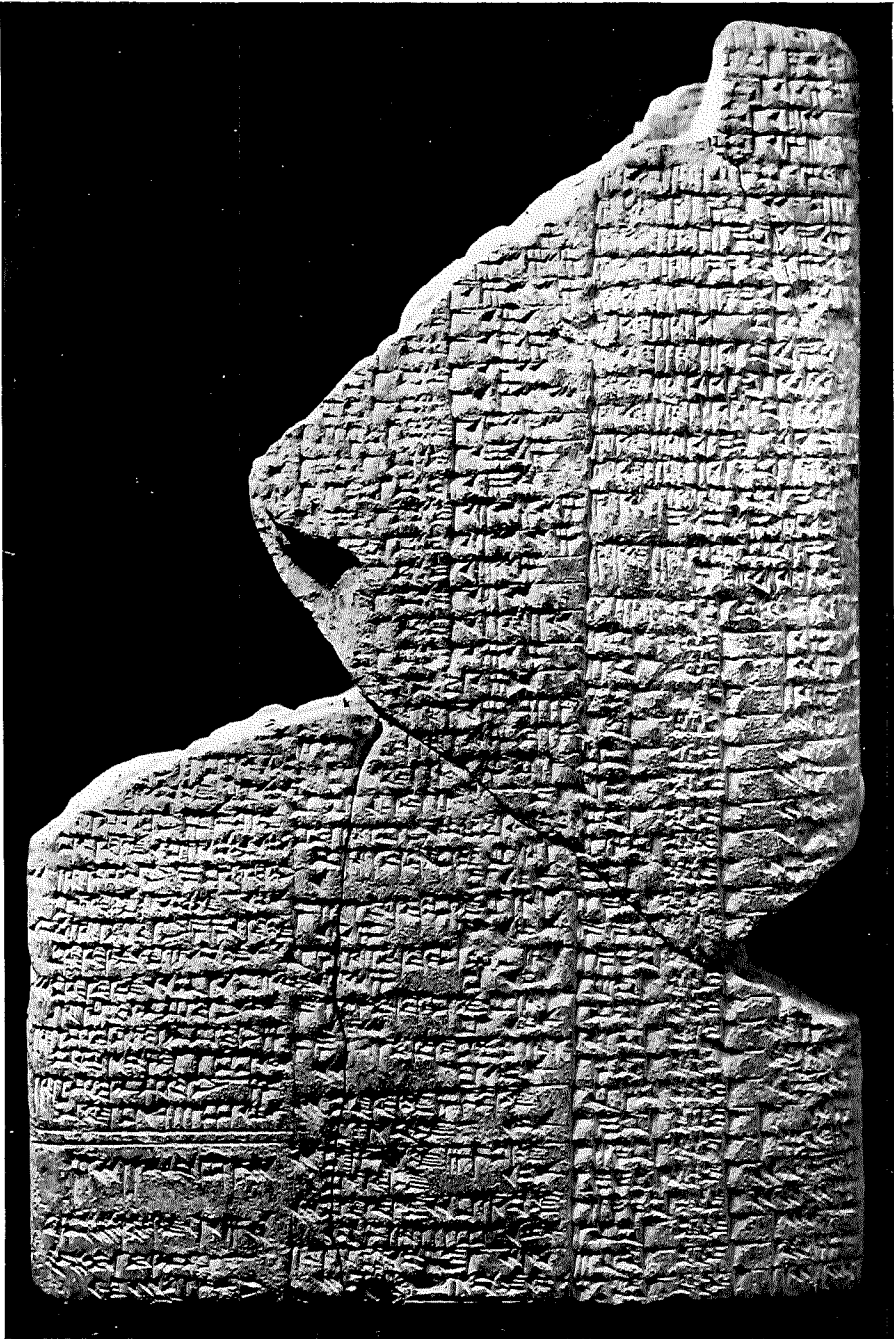
§ 5.

30 KIL	[A-ŠA] <i>mi-nu</i>
30 KIL	2 A-ŠA <i>mi-nu</i>



Texte mathématique de Suse.
Face — grandeur nature.

Photo Séarl



Texte mathématique de Suse.
Revers — grandeur nature.

Photo Séarl

30 KIL	$1/3$ A-šA	<i>mi-nu</i>
35 KIL	A-šA	<i>mi-nu</i>
35 KIL	7 A-šA	<i>mi-nu</i>
[3]5 KIL	2.7 A-šA	<i>mi-nu</i>
[4.5 KIL]	A-šA	<i>mi-nu</i>
[4.5 KIL]	7.7 A-šA	<i>mi-nu</i>
[4.5 KIL]	2.7.7 A-šA	<i>mi-nu</i>
[55 KIL]	A-šA	<i>mi-nu</i>

Les problèmes du cinquième paragraphe sont donc :

$$\alpha \text{ mithartu } \beta \text{ eqlum } mi-nu$$

Le côté est α . Combien β fois la surface?

La solution s'obtiendra par une quadrature suivie d'une multiplication.

§ 6. Face, troisième colonne.

50.25 A-šA	KIL	<i>mi-nu</i>
11 A-šA	4.35 KIL	<i>mi-nu</i>
2.11 A-šA	9.10 KIL	<i>mi-nu</i>
1.41.40.25 A-šA	KIL	<i>mi-nu</i>
11.11 A-šA	50.25 KIL	<i>mi-nu</i>
2.11.11 A-šA	1.40.50 KIL	<i>mi-nu</i>
41.10.25 A-šA	KIL	<i>mi-nu</i>
11.7 A-šA	32.5 KIL	<i>mi-nu</i>
2.11.7 A-šA	1.4.10 KIL	<i>mi-nu</i>
2.44.41.40 A-šA	KIL	<i>mi-nu</i>

Le paragraphe 6 doit avoir contenu 19 problèmes dont 10 se trouvent au commencement de la troisième colonne. Les nombres donnés sont exacts et correspondent aux problèmes inverses du paragraphe 5. Ils sont :

$$\beta \text{ eqlum } \gamma \text{ mithartu } mi-nu$$

β fois la surface est γ . Combien le côté?

La solution exige une multiplication par la valeur réciproque de β et le calcul d'une racine carrée

$$\beta x^2 = \gamma, \quad x = \sqrt{\gamma/\beta}.$$

§ 7.

31 KIL	A-ŠA	2 UŠ	<i>mi-nu</i>
31 KIL	A-ŠA	3 UŠ	<i>mi-nu</i>
30 KIL	A-ŠA	4	[UŠ <i>mi-nu</i>]
30 KIL	A-ŠA	$\frac{2}{3}$	UŠ <i>mi-nu</i>
30 [KIL	A-ŠA	$\frac{1}{2}$	UŠ <i>mi-nu</i>]
[30 KIL	A-ŠA	$\frac{1}{3}$	UŠ <i>mi-nu</i>]
[30 KIL	A-ŠA]	4 UŠ	<i>mi-nu</i>
31 KIL	A-ŠA	$\frac{1}{3}$ 4 UŠ	<i>mi-nu</i>
35 KIL	A-ŠA	7 UŠ	<i>mi-nu</i>
35 KIL	A-ŠA	2.7 UŠ	<i>mi-nu</i>
4.5 KIL	A-ŠA	7.7 UŠ	<i>mi-nu</i>
4.5 KIL	A-ŠA	2.7.7. UŠ	<i>mi-nu</i>
55 KIL	A-ŠA	11 UŠ	<i>mi-nu</i>
55 KIL	A-ŠA	2.11 UŠ	<i>mi-nu</i>
10.5 KIL	A-ŠA	11.11 UŠ	<i>mi-nu</i>
10.5 KIL	A-ŠA	2.11.11 UŠ	<i>mi-nu</i>
6.25 KIL	A-ŠA	11.7 UŠ	<i>mi-nu</i>
6.25 KIL	A-ŠA	2.11.7 UŠ	<i>mi-nu</i>
12.50 KIL	A-ŠA	$\frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot 11.7$	UŠ <i>mi-nu</i>
12.50 KIL	2 A-ŠA	$\frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot 11.7$	UŠ <i>mi-nu</i>

Bien que les nombres ne soient pas donnés il est clair que A-šà β UŠ indique le carré de β - fois la longueur, qu'il fallait donc calculer le résultat de

$$\beta x \times \beta x, \quad x = \text{le côté du carré.}$$

Les nombres 31 doivent être corrigés en 30.

§ 8.

A-ŠA	2 UŠ ù A-ŠA	GAR- <i>ma</i>	1.15
A-ŠA	3 UŠ ù A-ŠA	GAR-GAR- <i>ma</i>	2.[30]
A-ŠA	4 UŠ ù A-ŠA	GAR-GAR- <i>ma</i>	4.15
A-ŠA ù A-ŠA	$\frac{2}{3}$ UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	21.40
A-ŠA ù A-ŠA	$\frac{1}{2}$ UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	18.45
A-ŠA ù A-ŠA	$\frac{1}{3}$ UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	16.40
A-ŠA ù A-ŠA	4 UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	15.56.15
A-ŠA ù A-ŠA	$\frac{1}{3}$ 4 UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	15. 6.15
A-ŠA ù A-ŠA	7 UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	20.50
A-ŠA ù A-ŠA	2.7 UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	22.5

[A-ŠA] ù A-ŠA	7.7 UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	16.40.50
A-ŠA ù A-ŠA	2.7.7. UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	16.42.5
A-ŠA ù A-ŠA	II UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	[50.]50
[A-ŠA ù A-ŠA	2.II UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	52.5
[A-ŠA ù A-ŠA	II.II UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	1.4]1.40.50
[A-ŠA ù A-ŠA	2.II.II UŠ	GAR-GAR- <i>ma</i>	1.41.42].5

Les problèmes donnés dans les dernières lignes doivent avoir occupé au plus quatre lignes traitant les fractions 11.7; 2.11.7; $\frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3}$. 11.7 et $2 \cdot \frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot 11.7$

eqlam ù mithartam β šiddi akmur γ

J'ai additionné la surface et le carré de β fois la longueur.

La solution sera obtenue par

$$x^2 + (\beta x)^2 = \gamma, \quad x = \sqrt{\gamma/(1 + \beta^2)}.$$

Le total des problèmes en face doit donc être estimé à

20 + 20 + 12 = 52 dans la première colonne,

8 + 17 + 18 + 9 = 52 dans la deuxième colonne,

10 + 20 + 20 = 50 dans la dernière colonne,

ce qui donne 154 problèmes.

§ 9. Revers, première colonne.

[A-ŠA MUḪ A-ŠA] $\frac{2}{3}$ UŠ	8.20 DIR[IG]
[A-ŠA MUḪ A-ŠA	$\frac{1}{2}$] UŠ	11.15 DIRIG
[A-ŠA MUḪ A-ŠA	$\frac{1}{3}$] UŠ	13.20 [DIRIG]
[A-ŠA MUḪ A-ŠA	4 UŠ	14.3.[45] [DIRIG]
A-ŠA MUḪ A-ŠA	$\frac{1}{3} \cdot 4$ UŠ	14.53.[45] [DIRIG]
A-ŠA MUḪ A-ŠA	7 UŠ	20 DIRIG
A-ŠA MUḪ A-ŠA	2.7 UŠ	18.45 [DIRIG]
A-ŠA MUḪ A-ŠA	7.7 UŠ	16.40 DIRIG
A-ŠA MUḪ A-ŠA	2.7.7. UŠ	16.38?.25?
[A-ŠA MUḪ A-ŠA	II UŠ	50 [DIRIG]
[A-ŠA] MUḪ A-ŠA	2.II UŠ	48.45 [DIR]IG
A-ŠA MUḪ A-ŠA	II.II UŠ	1.41.40 [DIRIG]
A-ŠA MUḪ A-ŠA	2.II.II UŠ	1.41.38.45
A-ŠA MUḪ A-ŠA	II.7 UŠ	41.10 DIRIG
A-ŠA MUḪ A-ŠA	2.II.7 UŠ	[4]1.8.45 DIRIG

A-ŠA MUḪ A-ŠA $\frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot 11.7$ UŠ 2.44.41.30.[8.45.55.33.20 DIRIG

A-ŠA MUḪ A-ŠA $2 \cdot \frac{2}{3} \cdot \frac{1}{2} \cdot \frac{1}{3} \cdot 11.7$ UŠ 2.44.41.30.[5.3.42.13.20 DIRIG

Il s'agit dans le paragraphe 9 de 20 problèmes:

eqlum eli mithartim β šiddi γ iter

La surface excède le carré de β fois la longueur de γ

La solution des problèmes n'exige de nouveau rien qu'une division et le calcul d'une racine carrée:

$$x^2 - (\beta x)^2 = \gamma, \quad x = \sqrt{\gamma/(1 - \beta^2)}$$

Les nombres donnés sont exacts. Les deux derniers résultats doivent être lus comme: 2.44.41.38.45.55.33.20 et 2.44.41.35.3.42.13.20.

§ 10.

<i>a-na</i>	A-ša	Uš	DAḥ-ma	45
2	Uš	DAḥ-ma	1.15	
3	Uš	DAḥ-ma	1.45	
4	Uš	DAḥ-ma	2.15	
$\frac{2}{3}$	Uš	DAḥ-ma	35	
$\frac{1}{2}$	Uš	DAḥ-ma	30	
$\frac{1}{3}$	Uš	DAḥ-ma	25	
4	Uš	DAḥ-ma	22.30	
$\frac{1}{3} \cdot 4$	Uš	DAḥ-ma	17.30	
7	Uš	DAḥ-ma	25.25	
2.7	Uš	DAḥ-ma	30.25	
7.7	Uš	DAḥ-ma	[16.45.25]	
2.7.7.	Uš	DAḥ-ma	[16.50.25]	
1	Uš	DAḥ-ma	[1.5]	
1	Uš	DAḥ-ma	1	
1	Uš	DAḥ-ma	55	
1.4	Uš	DAḥ-ma	52.30	
1.4	Uš	DAḥ-ma	47.30	
1.7	Uš	DAḥ-ma	1.0.25	
1.2.7	Uš	DAḥ-ma	1.5.25	
1.7.7.	Uš	DAḥ-ma	20.45.25	
1.2.7.7.	Uš	DAḥ-ma	20.50.25	
$2\frac{1}{2}$	Uš	DAḥ-ma	1.30	
$3\frac{1}{3}$	Uš	DAḥ-ma	1.55	
4.4	Uš	DAḥ-ma	2.22.30	
7 IGI 7	Uš	DAḥ-ma	24.35 ¹⁾	
7.2 IGI 7	Uš	DAḥ-ma	24.40	

1) Pour éviter une confusion entre $7.7 = \frac{1}{49}$ et $7.7 = 7\frac{1}{7}$ le scribe choisit la forme complète et normale 7 IGI 7 et 7.2 IGI 7 pour $7\frac{1}{7}$ et $7^2/7$.

Les deux dernières lignes de ce paragraphe démontrent par la formule habituelle *igi* 7 qu'il s'agit en effet de fractions. Les problèmes sont:

$$eqlam\ ana\ \beta\ \check{s}iddim\ \check{u}sib\ \gamma$$

J'ai augmenté la surface de β fois la longueur: γ

La solution exige la solution d'une équation quadratique générale:

$$x^2 + \beta x = \gamma.$$

Les nombres γ indiqués sur la tablette sont tous exacts. [unités: minutes!].

§ 11. Revers, deuxième colonne.

Environs dix lignes de la deuxième colonne sont abîmées. Mais parce que le système de la tablette devrait exiger une suite donnant des équations quadratiques du type

$$x^2 - \beta x = \gamma$$

la reconstruction du paragraphe 11 aboutit à une série de valeurs pour β identique aux valeurs du paragraphe 10. Seulement l'unité est soixante fois plus grande. Le nombre de lignes perdues se montre exact et la colonne contient:

[ina A-ša	7.7	Uš	ZI-ma]	16.35.25
[ina A-ša	2.7.7.	Uš	ZI-ma]	16.30.25
[ina A-ša		I Uš	ZI-]ma	14.10
[ina A-ša		I Uš]	ZI-ma	14.15
[ina A-ša] Uš	ZI-ma	14.20
[ina A-ša Uš]	ù	4 Uš	ZI-ma	14.22.30
[ina A-ša Uš]	ù	Uš	ZI-ma	14.27.30
[ina A-ša Uš]	ù	7 Uš	ZI-ma	19.45
[ina A-ša Uš]	ù	2.7 Uš	ZI-ma	19.40
[ina A-ša Uš]	ù	7.7 Uš	ZI-ma	12.35.25
[ina A-ša Uš]	ù	2.7.7 Uš	ZI-ma	12.30.25
[ina A-ša	2 $\frac{1}{2}$]	Uš	ZI-ma	13.25
[ina A-ša	3 $\frac{1}{3}$]	Uš	ZI-ma	13.20
[ina A-ša	4.4]	Uš	ZI-ma	12.52.30
[ina A-ša	7.7]	Uš	ZI-ma	16.15
[ina A-ša	2.7.7]	Uš	ZI-ma	16.10

A l'exception de la valeur 13.25, qui doit être changée en 13.45, toutes les données sont exactes, en vue des problèmes posés:

ina eqlim (šiddam ù) β šiddi ussuḥ γ

J'ai soustrait de la surface β fois la longueur: γ

§ 11a.

[KIL MUḤ	A-ŠA]	15	DIRIG
2 KIL MUḤ	A-ŠA		45	DIRIG
KIL MUḤ	A-ŠA		5	DIRIG
UŠ	ki-ma	[A-ŠA ...]-ma		
KIL-ba	A-ŠA	ab-ni-mi-[nu]	IB-SI	ù ...

Nous avons nommé ce paragraphe 11a parce que les problèmes sont les mêmes. Les quatre lignes du début indiquent la raison du changement d'unité dans les problèmes du paragraphe 11 ! Sinon, la surface deviendrait plus petite que plusieurs des longueurs. Mais on a

<i>mithartu eli eqlim</i>	15	iter;	en effet	30 — 15 = 15
2 <i>mitharti eli eqlim</i>	45	iter;		1 — 15 = 45
<i>mitharti eli eqlim</i>	5	iter;		20 — 15 = 5
<i>mithartu kima eqlum</i>				15 = 15
<i>naphar eqlim abni minu mithartu ù...</i>				

J'ai formé le total de la surface. Quel est le nombre final et...?
Les équations des quatre problèmes du début sont donc:

$$\beta x - x^2 = \gamma.$$

§ 12.

A-ŠA	<i>it-ba-al</i>	IB-SI	A-ŠA
10		KIL	<i>mi-nu</i>
4	A-ŠA <i>it-ba-al</i>	IB-SI	A-ŠA
11.15		KIL	<i>mi-nu</i>
4	A-ŠA <i>it-ba-al</i>	[IB-SI]	A-ŠA
13.45		KIL	<i>mi-nu</i>
7	A-ŠA <i>it-ba-al</i>	IB-SI	A-ŠA
17.30		KIL	<i>mi-nu</i>
7.7	A-ŠA <i>it-ba-al</i>	IB-SI	A-ŠA
[16].20		KIL	<i>mi-nu</i>

Les problèmes sont donc:

J'ai côté β fois la surface. Le nombre résultant de la surface est γ, et il s'agit des équations quadratiques $(1 - \beta) x^2 = \gamma$.

En effet:

$$\begin{aligned}
15/4 &= 3.45 & 15 - 3.45 &= 11.15 \\
15/12 &= 1.15 & 15 - 1.15 &= 13.45 \\
35 \times 35/7 &= 2.55 & 35 \times 35 &= 20.25 - 2.55 = 17.30 \\
4.5 \times 4.5/7 \times 7 &= 20.25 & 4.5 \times 4.5 &= 16.40.25 \\
16.40.25 - 20.25 &= 16.20.
\end{aligned}$$

§ 13.

Les derniers problèmes de la deuxième colonne et ceux de la troisième colonne forment un seul groupe.

30 KIL *ki-di-tum* 5 ME-SI-IB
 KIL *a-sur-tum mi-nu*
 20 KIL *a-sur-tum* 5 ME-SI-IB
 KIL *ki-di-tum mi-nu*
 30 KIL *ki-di-tum* 20 KIL *a-sur-tum*
 UL-GAR A-ŠA 2 NIGIN *mi-nu*
 A-ŠA 2 NIGIN UL-GAR-*ma* 21.40
 30 KIL *ki-di-[tum] a-sur-tum mi-nu*
 [A-ŠA 2 NIGIN] UL-GAR-*ma* 21.40
 20 KIL *a-sur-tum ki-di.tum mi-nu*
 A-ŠA 2 NIGIN UL-GAR-*ma* 21.40
 UŠ-ši-na GAR-GAR-*ma* 50 NIGIN *mi-nu*

Il s'agit de deux carrés dont le premier enveloppe le second. Les signes ME-SI-IB indiquent la distance entre les côtés. En dénotant le KIL *ki-di-tum* = *mithartu keditum*, le côté extérieur par x et le KIL *a-sur-tum*, le côté intérieur par y on a les problèmes :

$$\begin{aligned}
x &= 30, x - y = 2 \times 5, y = ? & [y &= 20] \\
y &= 20, x - y = 2 \times 5, x = ? & [x &= 30] \\
x &= 30, y = 20, x^2 + y^2 = ? & [x^2 + y^2 &= 15 + 6.40 = 21.40] \\
x^2 + y^2 &= 21.40, x = 30, y = ? \\
x^2 + y^2 &= 21.40, y = 20, x = ?,
\end{aligned}$$

un groupe de problèmes complémentaires et ensuite

$$x^2 + y^2 = 21.40, x + y = 50, x = ?, y = ?$$

formulé par

eqel šita mitharti akmur-ma 21.40
šiddi-ši-na akmur-ma 50 mithartu mi-nu
 J'ai additionné la surface des deux carrés: 21.40.
 J'ai additionné leurs côtés: 50. Quel est le carré?

La fin de la troisième colonne contient:

... A-ŠA RI-BA-NI 5 ME-SI-IB
 KIL *ki-di-tum* à *a-sur-tum mi-nu*
 20 A-ŠA RI-BA-NI 7 KIL *ki-di-tum*
 KIL *ki-di-tum* à *a-sur-tum mi-nu*
 16.40 A-ŠA RI-BA-NI 7.7 KIL *ki-di-tum*
 KIL *ki-di-tum* à *a-sur-tum mi-nu*
 30 KIL *ki-di-tum* 20 UŠ 10 KIL *a-sur-tum*
 A-ŠA RI-BA-AN RI-BA-NI *mi-nu*
 A-ŠA RI-BA RI-BA-AN RI-BA-NI 5
 UŠ-ši-na UL-GAR-ma 1 NIGIN *mi-nu*
 A-ŠA RI-BA-AN RI-BA-NI 5
 UŠ MUḪ KIL 10 DIRIG NIGIN *mi-nu*

Bien que les données du „premier problème” soient abîmées on voit que cette question se rapporte à un problème du type de la fin de la deuxième colonne. Les deux problèmes suivants sont:

20 *eqlu biritu* 7 *mithartim kiditum*
mithartum kiditum à *ašurtum mi-nu*.

20 est la surface intermédiaire. Un septième du côté extérieur.
 Combien le côté extérieur et intérieur?

Evidemment il faut entendre: le septième du côté extérieur est le côté intérieur. On a donc les équations

$$x^2 - y^2 = 20, y = x/7$$

Ces équations ont la solution $x = 35, y = 5$. En effet: $2 =$

$$35 \times 35 = 20.25 \quad 5 \times 5 = 25 \quad 20.25 - 25 = 20$$

Le problème algébrique est celui du § 9: A-ŠA MUḪ A-ŠA 7 UŠ 20 DIRIG!
 Ensuite on a $x^2 - y^2 = 16.40, y = x/7.7$ donc $x = 4.5, y = 5$. Le problème algébrique est celui du § 9: A-ŠA MUḪ A-ŠA 7.7 UŠ 16.40 DIRIG.

Dans les trois problèmes qui restent il s'agit de trois carrés. La ligne A-ŠA RI-BA RI-BA-AN RI-BA-NI 5 doit être considérée comme contenant une dittographie RI-BA. On a:

30 *mithartu kiditum* 20 šiddu 10 *mithartu ašurtum*
eqlu biritu biritim minu
eqlu biritu biritim 5

šiddi-šina akmurma 1 mithartu minu
eqlu biritu biritim 5
šiddu eli mithartim 10 iter mithartu minu

30 le côté extérieur, 20 la longueur, 10 le côté intérieur.

Combien la surface intermédiaire de l'intermédiaire?

La surface intermédiaire de l'intermédiaire est 5.

J'ai additionné leurs côtés: 1. Quel est le carré?

La surface intermédiaire de l'intermédiaire est 5.

La longueur excède le côté de 10. Combien le carré?

La première question demande de calculer:

$$z^2 - y^2 = 20^2 - 10^2 = 6.40 - 1.40 = 5$$

La deuxième question donne les équations

$$z^2 - y^2 = 5, \quad x + y + z = 1, \quad \text{et sousentendu } x - z = z - y.$$

La solution pourrait être obtenue par: $2z = x + y$, donc $3z = 1$, $z = 20$. Ensuite $y^2 = 20^2 - 5 = 6.40 - 5 = 1.40$, $y = 10$. Alors $x = 1 - y - z = 30$.

Le dernier problème doit contenir la même équation sous-entendue $x - z = z - y$ et contient donc

$$z^2 - y^2 = 5, \quad x - z = 10, \quad z - y = 10.$$

La solution sera obtenue par $(z - y) \times (z + y) = z^2 - y^2$, donc $10 (z + y) = 5$ et $z + y = 6 \times 5 = 30$; $z - y = 10$ alors $z = 20$, $y = 10$ et $x = 20 + 10 = 30$.

Les différents paragraphes du revers ont contenu

$20 + 26 = 46$ problèmes dans la première colonne,

$26 + 5 + 6 = 37$ problèmes dans la deuxième colonne,

ce qui donne déjà un total de $154 + 83 = 237$ problèmes. Les problèmes de la troisième colonne du revers occupent deux lignes, 6 problèmes à la fin sont conservés. Le total des problèmes lisibles ou intercalables est donc 243. Il ne reste que „19 problèmes perdus” parce que le colophon qui termine la dernière colonne et dans lequel, tout comme sur Plimpton 322, il faut traduire MU-BI par „numéro” donne:

4.22 MU.BI NIGIN.MEŠ
 ITU *zi-li-li-tum* UD 15 KAM
 IM.GID *Da-da* dINANNA ...
 ù *Sin-iš-me-an-ni*

L'importante contribution que nos textes de Suse apportent à l'histoire de la mathématique babylonienne nous a poussés à situer autant qu'il était possible, le lieu de leur provenance dans la fouille et à fixer leur date approximative.

Leur provenance

Voici les indications recueillies auprès de M. DE MECQUENEM, que nous résumons : ces textes ont été trouvés en 1933 sous un grand dallage de 30 m de large et 15 m de long. C'est de ce chantier I de la Ville Royale qu'en 1934-35 le Père P.-E. VAN DER MEER a recueilli les textes scolaires qu'il a publiés dans le tome XXVII des *Mémoires*.

Datation

Selon le fouilleur, en 1933, sur un socle de terre battue furent trouvés un gros lion en terre cuite, un lion fragmentaire et deux lionceaux qui devaient marquer l'entrée d'un temple, plus loin et au-dessus, des carreaux inscrits au nom de Gimil-Sin. Plus haut et plus à l'ouest fut dégagé le grand dallage sous lequel se trouvaient nos tablettes. Selon une indication supplémentaire du fouilleur le pot d'Adda Pakšu fut trouvé dans le voisinage.

Lorsque nous avons tenté un essai de classement des dynastes élamites nous avons assigné pour Adda Pakšu une date un peu antérieure à Hammourabi. Quant à Siwepalarhuhpak, les synchronismes ont confirmé notre classement en le signalant comme contemporain de Hammourabi.

On peut supposer que nos textes soient un peu postérieurs et on peut tenter de les classer vers la fin de la première dynastie de Babylonie.

Sauf le signe GUB des IGI.GUB qui demeure très archaïque, les signes sont plus déformés que ceux de notre tablette de Siwepalarhuhpak. L'ensemble de nos tablettes est de même écriture que celles des Textes Juridiques. Quelques signes sont absolument identiques à ceux que l'on relève dans les contrats où l'on invoque les noms de : Temti Agun (le signe *ti*), Kuk Našur (le signe *ur*) Tan Uli (*an*). La minuscule est plutôt rare dans nos textes.

Dans le colophon de notre dernière tablette :

262 lignes (sur) les carrés
mois de Sililitum (Tebet) jour 15^e

„Extrait” de *Dada Šušinak*
et de *Sin-Išmeanni*

nous relevons les deux noms de scribes et celui de Sin-išmeanni est fréquent dans les textes juridiques où il semble appartenir à plusieurs membres d'une riche famille susienne entr'autres au grand père et au petit-fils, et ce dernier jure par le nom de Tan Uli (n° 241). Le nom du premier scribe que nous proposons de lire Dada-Šušinak (car on aperçoit des traces de signe après celui de NINNI) est aussi bien fréquent à Suse où il figure souvent sous l'abréviation Dada. Cameron a encore relevé ce nom propre dans les tablettes du trésor de Persépolis (p. 210).

Le Père SCHEIL écrivait déjà dans R.A. XIV, p. 139, à propos des textes scolaires: „Ainsi se confirme une fois de plus l'intimité constante, universelle de la Babylonie avec l'Élam susien”. Notre tablette „H” indique une première méthode en ces termes: „*kiâm nepešu*: voilà la méthode et plus loin la seconde méthode: „*ana accadi*”: „par l'accadien” et pour terminer la démonstration: „*II kiâm accadu*”: „II° ainsi procède l'accadien”.

La sémitisation de l'Élam était diffusée par l'École de Scribes dont proviennent nos textes et ceux publiés par le P. VAN DER MEER; au bout de près de 50 années de fouilles, il est remarquable de trouver encore de tels documents.

M. D. J. WISEMAN (Londres) lit un papier de M. O. R. GURNEY (Oxford) sur: *The Sultantepe Tablets*, trouvées au cours des fouilles menées par S. LLOYD et Bay Nuri GÖKÇE au sud-ouest d'Urfa. Près de 600 tablettes ont été retrouvées datées entre 700 et 648 av. J.-C. Il s'agit de textes scolaires qu'on peut diviser en cinq rubriques:

A. *Textes Littéraires*

1. Épopée de Gilgameš (début de la tablette VIII); 2. Enuma eliš (début de la tablette II, tablettes IV, VI); 3. Ludlul-bêl-nemeqi (tablettes I, II).

B. *Textes Historiques*

Textes concernant les rois hittites.

C. *Prières et Hymnes à Šamaš et à Marduk*

Incantations šú-il-la; Tablettes I, II, III de la série Maqlû.

D. *Textes Médicaux*E. *Présages*

Textes astronomiques dont un en forme d'amulette. Six hémérologies; un fragment de calendrier.

La publication de ces textes est déjà commencée dans les volumes des *Anatolian Studies* (O. R. GURNEY, *The Sultantepe Tablets*, Anat. Stud. II, 1952, 25-35; III, 1953, 15-26).

Après-midi

M. Jean NOUGAYROL (Paris), président

M. W. VON SODEN (Gottingue) traite: *Das Problem der Anordnung eines akkadischen Wörterbuchs*.

M. DHORME demande où se situent les racines commençant par w.

M. VON SODEN: À aleph.

M. VON SODEN répond aux questions des MM. DE LIAGRE BÖHL, VROUYR et SAN NICOLÒ: Utullu à u après t; š, s après s; z à la fin. Autres remarques.

M. NOUGAYROL: M. VON SODEN a raison de prévoir de nombreux renvois, qui épargnent une grande perte de temps.

M. le Rév. Père A. POHL (Rome) donne un exposé sur: *Die Arbeiten des Päpstlichen Bibel-Instituts*. Il annonce le volume III de *Materialien zum Sumerischen Lexikon*.

M. R. J. FORBES (Amsterdam) donne un exposé sur: *The Preservation of Clay Tablets* (vide BiOr I, 1944, 58-61).

M. NOUGAYROL fait des réserves pour l'enduit des matières plastiques, qui a donné de mauvais résultats pour la stèle des vautours.

M. GOOSSENS: A Bruxelles on se méfie du procédé et on applique un bain de cire qui donne toute satisfaction. Il faut une matière mate: sinon le texte est illisible.

M. WISEMAN signale qu'au British Museum on emploie des jets de sable pour enlever les silica.

M. FORBES: Il n'y a pas de procédé général, mais des applications particulières, utilisées par des personnes soigneuses et compétentes.

M. F. M. Th. DE LIAGRE BÖHL fait une proposition concernant le *Reallexikon der Assyriologie*: Er schlägt vor, das *Reallexikon* mit vereinten Kräften endlich fortzusetzen. Um dies zu erreichen, müsste das Werk auf eine internationale Basis gestellt werden. Man

verteile die Artikel; jeder Verfasser schreibe in derjenigen der drei Weltsprachen (deutsch, französisch oder englisch), die ihm am besten liegt. Sodann ordne man die Artikel alphabetisch nach ihren Schlagworten in den drei Sprachen und mache am Anfang oder am Ende jeder Lieferung eine vorläufige dreisprachige Konkordanz der Schlagworte, die nach Vollendung des ganzen Werkes durch eine allgemeine Konkordanz dieser Schlagworte ersetzt wird.

M. POHL: Il y a une question juridique pour la reprise du *Reallexikon*, l'éditeur de Gruyter ayant des droits. Il faudrait s'entendre avec lui. Le Père Pohl est d'avis de reprendre l'Encyclopédie sur des bases nouvelles.

M. DHORME au contraire conseille de continuer l'ouvrage sous le titre ancien. Il s'agit d'une œuvre qui existe. C'est EBELING qui a voix au chapitre. Il est d'avis de compléter les fiches qui existent. Moins on changera, plus on a de chance d'aboutir.

M. KRAMER préconise un nouveau système repris depuis le début. Il plaide pour une encyclopédie en anglais et en français.

M. HILLEN et M. NOUGAYROL: Les articles du début sont démodés.

M. DHORME: Rien n'empêche d'ajouter des suppléments aux articles démodés.

M. NOUGAYROL: L'encyclopédie ne doit pas être alphabétique. Parmi les 150 assyriologues collaborateurs peu auront le temps de se consacrer à ces articles. Il vaudrait mieux les publier, lorsqu'ils sont mûrs, l'ordre alphabétique étant empirique et théorique.

M. DHORME: Il s'agit alors d'un autre projet.

M. GOOSSENS est d'accord avec M. DHORME pour l'utilisation encore actuelle du *Reallexikon*, dont beaucoup d'articles sont encore à jour. Il rejette la diversité des langues proposée pour l'index.

M. NOUGAYROL rappelle que M. POHL a projeté l'anglais.

M. VAN PRAAG cherche à concilier les deux courants. En conservant le *Reallexikon* on peut l'adapter aux exigences modernes par un système de fiches, système adopté depuis trois ans en droit international et qui s'avère satisfaisant.

M. NOUGAYROL pense que la réalisation matérielle est difficile. D'autre part il se demande, s'il est utile de conserver des articles d'histoire générale que l'on a par ailleurs.

M. VON SODEN est opposé à des entreprises trop vastes qui risquent de ne jamais se réaliser.

M. DE LIAGRE BÖHL et M. DHORME sont d'accord pour élaguer un certain nombre d'articles.

M. SAN NICOLO est d'avis de continuer le R.L.A.

M. POHL signale qu'il n'y aura plus assez d'exemplaires anciens pour satisfaire les nouveaux souscripteurs.

M. NOUGAYROL propose le vote, soit pour continuer suivant l'ancien principe, soit pour changer de base. Le résultat est 27 pour la continuation de R.L.A. et 22 pour l'Encyclopédie des cunéiformes.

M. DE LIAGRE BÖHL est élu à main levée pour centraliser les travaux préliminaires, qui seront soumis aux participants de la quatrième R.A.I.

M. A. A. KAMPMAN (Leiden) parle à propos de *La Coopération Assyriologique Internationale*. D'abord il présente les excuses et les regrets de tous les collègues, qui sont empêchés de venir à Leiden. Il lit le télégramme de Mlle Erica REINER (Chicago), la lettre de M. H. HOLMA (Rome) et celle des MM. J. KLÍMA et L. MATOUŠ (Prague).

Dès les deux premières Rencontres à Paris en 1950 et en 1951 que nos amis français organisèrent d'une manière si enthousiaste et si hospitalière, nous avons pu constater que ces rencontres annuelles ont tenu ce qu'elles promettaient.

Les Rencontres de Paris nous ont appris également ce que c'est que l'amitié française. Elles ont créé des liens et des relations qui ne se perdront plus. Ces derniers jours nous avons pu remarquer une fois de plus que les participants de ces Rencontres appartiennent tous à une grande famille assyriologique dont les membres se connaissent très bien et entretiennent de bonnes relations même en dehors des Rencontres annuelles.

Les résultats fâcheux de la guerre dans ce domaine scientifique ont été déjà été corrigés particulièrement par ces rencontres et une collaboration fructueuse est redevenue possible.

Le comité d'organisation ne nie pas qu'il reste encore beaucoup de problèmes à résoudre mais je ne veux pas les approfondir ici. D'ailleurs nous venons de discuter plusieurs de ces questions telles que celles de la continuation du *Reallexikon der Assyriologie*, des publications de texte des musées et de la collaboration des orientalistes avec les éditeurs.

Le comité de cette Rencontre a constaté avec plaisir que le Compte

Rendu de la Rencontre de l'an dernier avait été publié de façon impressionnante par son comité. Le compte rendu de la Rencontre de 1950 n'était qu'un mince fascicule. Pour celle de 1951, il est devenu de plus de cent pages s'ouvrant par un portrait du grand maître de l'assyriologie française THUREAU DANGIN.

La vignette de la couverture et de la page de titre donne au livre un sens qui ne peut échapper, même à l'homme pas initié. Je pense être l'interprète de tous les membres de cette rencontre en félicitant nos confrères français, en particulier M. NOUGAYROL pour cette élégante publication. Nous espérons publier le compte rendu des rencontres de 1952 d'une façon digne de ses précédents.

Je voudrais attirer l'attention sur un point particulier. Le but de ces rencontres n'est pas seulement l'échange d'idées et de projets. Elle vise également à favoriser l'échange des publications. Je suis heureux de constater que M. KRAMER partage ce point de vue. Je regrette d'autant plus que tous les Instituts ne suivent pas cette politique.

Paris est le lieu de naissance de nos rencontres. Nous savons que nos confrères anglais songent à organiser une des rencontres suivantes, mais pas avant 1954. Nous vous proposons donc de nous réunir en 1953 une fois de plus à Paris. J'espère que vous approuverez cette proposition.

Nous avons essayé de vous être agréable. Nous serions heureux que vous conserviez la meilleure impression agréable de notre pays et de son peuple, de notre Université et de son Institut.

M. DHORME remercie M. KAMPMAN et invite cordialement tous les membres à Paris pour la quatrième R.A.I., tandis que M. NOUGAYROL écrit au tableau noir:

MU UKKIN 3 KAM i-na URU. HŪL.A.KI *)
 GALiŠ GALiŠ BA.HŪL (so, nicht HUL)
 HŪLA = (ganz unerwartet!) *ikkilum* „Leiden”.

Soirée

M. F. M. Th. DE LIAGRE BÖHL (Leiden), président

Dans la grande salle de l'Université M. PARROT (Paris) fait une conférence sur: *La dernière campagne de Mari 1951-1952*, devant une

*) Cf. DEIMEL ŠL No 456, II; 550, 5.

grande auditoire parmi laquelle se trouve Son Excellence le Jonkheer F. BEELAERTS VAN BLOKLAND, le Vice-Président du Conseil d'État des Pays-Bas.

JEUDI 3 JUILLET

Matinée

M. A. FALKENSTEIN (Heidelberg), président

M. G. R. MEYER (Berlin) fait une communication sur: *Neue Texte zur historischen Geographie und Geschichte Kizzuwatnas*.

In dem 1940 erschienenen Buche *Kizzuwatna and the Problem of Hittite Geography* hat A. GOETZE alles bis dahin bekannt gewordene Quellenmaterial über Kizzuwatna als ein in Kilikien gelegenes Land eindeutig gesichert. Einen weiteren Beitrag zur Kenntnis der Geschichte von Kizzuwatna lieferte das im Jahre 1944 in KUB XXXIV, Nr. 1 zur Veröffentlichung gelangte Fragment des Paddatiššu-Vertrages, zu dem sich neuerdings noch zwei Fragmente fanden. Ausserdem ist jetzt noch ein Bruchstück eines neuen Šunaššura-Vertrages zum Vorschein gekommen. Als recht bedeutsam für die Geographie von Kizzuwatna erweisen sich verschiedene hurritische Berglisten, in denen über 30 Berge von Nordsyrien bis nach Kilikien hinein aufgezählt werden, darunter auch der Ullikamma, den wir als Ullikummi aus den Mythen von Boğazköy bereits kennen.

M. GOOSSENS: Dans les annales de Salmanasar III se trouve la première mention de Kizzuwatna dans les textes Assyriens. Il souligne l'importance de cette communication au point de vue chronologique, Hammurabi étant de la première partie du dix-septième siècle et non plus du dix-huitième siècle.

M. Eugène CAVAIGNAC (Paris) parle: *Sur deux textes de Bérose et de Diodore relatifs à l'astronomie babylonienne*.

Je n'ai trouvé, ni dans les travaux de Mr. SCHNABEL ¹⁾, ni dans les autres publications qui m'ont été accessibles, une explication rationnelle de deux chiffres précis et curieux que l'on rencontre, l'un dans

1) SCHNABEL, *Berosos*, 1925.

Diodore ²⁾ (473000 ans) ²⁾, l'autre dans les commentateurs de Bérose (468000 ans), pour la longueur du temps qu'auraient duré les observations des „Chaldéens”. Je sou mets la suivante aux astronomes.

Etant donnée la nature de leur préoccupation ³⁾, les astrologues chaldéens s'intéressaient avant tout aux conjonctions des cinq planètes. Leurs observations sur les conjonctions les oppositions, les élongations leur avaient permis, je crois, de se rendre compte approximativement des durées de révolution, et d'établir une échelle comme celle-ci :

	Chiffres modernes	
Mercure	1	1
Vénus	2,5	2,55
Mars	8	7,9
Jupiter	50	49,4
Saturne	120	124,1

Le multiple commun de ces chiffres, 120.000, leur donnait une période au bout de laquelle tous ces astres se retrouvaient dans la même position relative.

Restait à faire rentrer dans le cadre le Soleil et la Lune. Si l'on s'en tenait aux chiffres ronds souvent adoptés dans la pratique, 30 jours pour le mois, 360 jours pour l'année, on multipliait par 4, et l'on avait :

$$120.000 \times 4 = 480.000 \text{ ans.}$$

C'est le chiffre rond qu'on trouve en effet dans plusieurs auteurs pour „la grande année”, la période au terme de laquelle les sept corps célestes se retrouvaient dans la même position relative qu'au début.

Mais, quand il s'agissait du Soleil et de la Lune, les hommes plus savants pouvaient atteindre un plus haut degré d'exactitude. Ils étaient familiers avec l'année lunaire de 354 jours, corrigée par le cycle de 19 ans. Or si l'on faisait la correction de 360 à 354, on trouvait qu'il fallait multiplier 120.000, non par 4, mais par 3,94 aux millièmes près, et

$$120.000 \times 3,94 = 472.800.$$

Nul ne s'étonnera que les „Chaldéens” aient arrondi en 473.000.

2) Diod. II, 31.

3) Sénèque, *Quest. Natur.*, III, 29, 1.

Si l'on s'en tenait à l'approximation aux centièmes près, on multipliait 120.000 par 3,9, et:

$$120.000 \times 3,9 = 468.000.$$

Je suis convaincu que ces chiffres proviennent de spéculations de ce genre. Le „bluff” vis-à-vis du public gréco-romain, consistait à représenter ces chiffres comme fournis par une série d'observations poursuivies pendant des milliers de siècles. Ils provenaient, non de considérations historiques ni de la mystique des chiffres, mais d'un calcul mathématique raisonnable en lui-même, je veux dire basé sur la nature des faits: il va sans dire qu'à cette époque il ne pouvait être que très approximatif.

M. DHORME signale un ouvrage de M. CAVAGNAC sur la chronologie mondiale, dont il souhaite une quatrième édition revue et corrigée.

M. Jørgen LAESSØE (Copenhague) parle à propos de: The Meaning of the Word *alamittu*.

In attempting to entertain you with a somewhat technical question, I realise the precarious restrictedness of my chosen subject and fear that an apology is called for, for taking the time of this convention where much greater and more important issues have been and will be presented.

This paper will offer a discussion of the meaning and the implications of just one word which occurs only a few times in Akkadian literature.

The word *alamittu* which I propose to discuss here, has been dealt with very recently by Mr. GADD, of the British Museum, who suggested a connexion with *allumzi*, denoting a thorny plant of some kind ¹⁾.

alamittu has also been discussed by Professor DE LIAGRE BÖHL in the *Symbolae Koschaker*. I hope to make a small and modest addition, with these remarks, to the brilliant analysis which DE LIAGRE BÖHL has published there ²⁾. This attempt may not be wholly unjustified especially here in Holland where so exceptionally much has been done for the study of the history of technology, thanks to the work of R. J. FORBES.

1) Iraq 13 (1951), 37.

2) *Symbolae ... Koschaker* (1939), 175 f.



BM 51-9-2, 6, from Sennacherib's Palace, Nineveh, Chamber VI.
Photo published by permission of the Trustees of the British Museum.
Detail showing left corner of slab, with shaduf workers represented in
small scale.



BM 51-9-2, 6, from Sennacherib's Palace, Nineveh, Chamber VI.

Photo published by permission of the Trustees of the British Museum.

Workmen unleading a roughly carved bull colossus, lying on a sledge, by means
of lever, props, and rollers.

To my knowledge, *alamittu* occurs only six times in cuneiform sources so far published. Of these, two occurrences are in lexical texts³⁾, the other four in literary or historical sources.

Particular interest has focussed on the two passages to which I have referred in the summary: the passage in the Yale Cylinder of Nabonidus⁴⁾ and the passage in Sennacherib's Octagonal Prism in the British Museum⁵⁾.

The *alamittu* of the Nabonidus text is usually interpreted as some sort of weed; the *gišmahhē u alamittu* of Sennacherib has most commonly been rendered somewhat tentatively as a *hendiadys*: "wooden framework", or the like.

Now, an entry in the Akkadian Synonym List "D", edited by Professor VON SODEN⁶⁾, makes it perfectly clear that *alamittu* is one name for the date palm, in Akkadian most commonly known as *gišimmaru*⁷⁾. The list gives the equation *alamittu* = *gišimmaru*, with a duplicate providing the variant *hulamētu*. I do not know the etymological connexions of *alamittu*; my guess would be that it is of foreign origin, borrowed into Akkadian after the time of the Old Babylonian Dynasty.

The validity of the identification, laid at hand by the List, is borne out by a passage in an Assyrian hymn, published by BRÜNNOW long ago. I have given the reference and transliterated the relevant section in the summary⁸⁾. The *alamittu uhenša* occurring there pins down the meaning, since we know very well that *uḫinnu* are the green dates which were picked and ripened in store⁹⁾, so that *alamittu uhenša* can mean nothing but "the green dates of the date palm".

Further clues for establishing the meaning are available due to the fact that in another passage of the Sennacherib Prism which I mentioned a minute ago, *alamittu* is given as a synonym of *iš mešrē* "the tree of wealth"¹⁰⁾. For we know that *iš mešrē* was a synonym of *gišimmaru*. In the Babylonian "Theodizee", edited by LANDSBERGER,

3) In addition to those quoted subsequently, note also the series ALAM = *lānu*, K 4243: CT 18, 41, line 41.

4) YBC 2182 (YBT I No. 45), i 42.

5) BM 103000 (CT 26, 1-37), vii 48.

6) ZA 43 (1936), 233-250.

7) Line 128 (*l.c.*, p. 239).

8) K 2361: ZA 4 (1889), 254, rev. iv 6-8.

9) See B. LANDSBERGER, Die Serie *ana ittišu* (MSL I [1937]), 200 ff.; R. C. THOMPSON, *A Dictionary of Assyrian Botany* (1940), 310.

10) BM 103000, vii 9-10.

we read, *gišimmaru iṣ mešrē aḥī aḡru* "Date palm, tree of wealth, my precious brother!"¹¹⁾ In the same sphere of association belongs an equation in the Akkadian Synonym List published in CT 18, 1 ff.: *iṣ rašē = gišimmaru* "Tree of 'having', i.e., the date palm"¹²⁾.

alamittu is not entered in the 3. tablet of the lexical series *ḪAR.ra* (the list of trees and plants); but the list does give two logograms which fit the terms *iṣ rašē* and *iṣ mešrē*. The section *gišimmar*, which occupies nine entries in the 3. tablet, starts out with the logograms *giš.níg.tuk* and *giš.mu.níg.tuk*, both of which are equated with *gišimmaru*¹³⁾. A literal rendering in Akkadian would be *iṣ mešrē* or *iṣ rašē*.

We should then check the meaning "date palm" against the other known occurrences of *alamittu*.

In the Yale Cylinder, Nabonidus describes the state of the sanctuary Egipar at Ur in the following terms, "Its place lay waste and was like a heap; the *alamittu* and the orchard fruits protruding from its midst I cut down, and the trees (growing in) the dust of its heap I tore up". An explanation for the presence of these *alamittus* (palms) and the "orchard fruits" may perhaps be found in Sir Leonard WOOLLEY's theory that trees had been planted on the *zikkurat*. From there, they might have fallen down into the Egipar. Or we may assume that the palms trees, or trunks, had once supported a roof over the shrine, most of which was roofed in.

As for the Sennacherib Prism, the passage involved (vii 45-49) runs as follows, "In order that you might draw (well-)drawn water every day, I had ropes (*ebli*), "cables" (*guḥaṣṣāte*) of bronze and chains (*ḥarḥari*)¹⁴⁾ of bronze made, and instead of *makūtus* I placed high beams and a palm tree (or, trunk) over the wells". This is evidently a description of an improved method of raising water from the wells in Assyria. The passage has often been interpreted as referring to the introduction of the *šādūf*, the counterbalanced water bailer, into

11) ZA 43 (1936), 50, line 50.

12) K 4375 (CT 18, 1 ff.), i 60.

13) *ḪAR.ra* 3, 273 f. Text from school tablets found at Kish, published by P. E. VAN DER MEER, Iraq 6 (1939), pp. 144-179: Nos. 50 and 60.

14) For *guḥaṣṣu* (*guḥaṣu*, *kuḥaṣu*) and *ḥarḥaru*, both meaning "rope", see LANDSBERGER, ZA 43 (1936), 75, and W. VON SODEN, ZA 43, 259 f. For *guḥaṣṣu*, cf. E. EBELING, *Tod und Leben*, I (1931) 49 note c, and W. F. LEEMANS, *Ishtar of Lagaba and Her Dress* (1952), 10 f.

Assyria; KING and MEISSNER, for instance, have suggested that ¹⁵⁾. The water hoist undoubtedly consisted of two upright poles supporting a horizontal bar, for which the trunk of a date palm was used. This framework might have formed the foundation for the lever of a counterbalanced bailer.

It is not without interest to consider whether Sennacherib's *alamittu* actually formed part of a *šādūf*.

This machine which represents an important technological development, is used in countries where artificial irrigation has to be resorted to, and where labour is cheap. Although it is of primitive construction, it is so efficient that with it the farmer wastes very little energy. And to build a *šādūf* you only need the simplest materials and tools. It consists of one or two upright supports with a lever, to which a rod and bucket are attached at one end, and a counterweight usually of dried mud and chopped straw at the other. The man who operates the *šādūf*, pulls down the bucket rod, and the counterweight raises the filled bucket. The output of water is considerable. Modern surveys show that the labourer averages six strokes a minute; the bucket usually holds about sixty pounds of water; which means thirty-six gallons a minute.

It is not very likely, however, that the *šādūf* was unknown in Assyria before Sennacherib's time. It was used in Egypt in the Amarna Period ¹⁶⁾ and is especially well attested under the 19. Dynasty ¹⁷⁾; and it appears on a Babylonian cylinder seal from the Sargonic Age, approximately 23. century B.C. ¹⁸⁾. Irrigation by means of the *šādūf* almost certainly seems referred to in the series *ana ittišu* ¹⁹⁾, not much later than 2000 B.C. At the same time, a field at Dilbat is irrigated

15) L. W. KING, in CT 26 (1909), p. 26; B. MEISSNER, BuA I (1920), 193.

16) Norman de GARIS DAVIES, *The Rock Tombs of El Amarna*, Part I (Archaeological Survey of Egypt 13 [1903]), Pl. XXXII, with pp. 41 f.

17) Norman de GARIS DAVIES, *Two Ramesside Tombs at Thebes* (Publications of the Metropolitan Museum of Art Egyptian Expedition, V [1927], Pls. XXVIII-XXIX, with pp. 52 f. N. de G. DAVIES, *The Tomb of Nefer-hotep at Thebes*, I (Publications of the Metropolitan Museum of Art Egyptian Expedition, IX [1933]), Pls. XLVI-XLVII, with p. 36. See also a drawing of *šādūfs*, reproduced from the tomb of Nezem-ger at Thebes, in DAVIES, *Tomb of Nefer-hotep*, I p. 71, Fig. 9. For archaeological remains of ancient Egyptian *šādūfs*, see A. WIEDEMANN, *Das alte Aegypten* (1920), 24 note 3.

18) L. DELAPORTE, *Catalogue des Cylinders*, 2 (Acquisitions [1923]), No. A 156 (Pl. 72, 12).

19) B. LANDSBERGER, *Die Serie ana ittišu*, 57, with commentary pp. 185 ff.

ina makāti ²⁰). There seems reason to believe that *makātu* (which is listed in the 6. tablet of the series *ḪAR.ra*) ²¹) was the Akkadian term for the counterbalanced bailer.

Therefore, when Sennacherib says, *kīmū makātē gišmahhē u alamitta šīr būrē ušziz*, we should probably translate, "Instead of *šādūfs* I placed *gišmahhē* high beams and *alamittu* a (palm) trunk over the wells"; and bearing in mind that ropes and bronze chains formed an important part of his new improved hoist, I would suggest that the horizontal cross bar of this hoist served as a winch.

If this is accepted, it must also be admitted that there is no connexion between the Sennacherib passage discussed here, and the well-known bas-relief of the same king, showing three men operating *šādūfs* on a river bank in front of the new palace of Sennacherib at Nineveh ²²). The theme has been the object of much interest. OLMSTEAD writes about it, rather glamorously, with reference to the *alamittu*-passage, "Rarely in antiquity do we find common objects in the very act of being transplanted from one country to another, but here we have the first introduction of the Egyptian well-sweep in place of the old draw-well. ... Sennacherib was amply justified in representing this prototype of the 'Old Oaken Bucket' and the New England well-sweep in his sculptures. A labourer stands on a pier in the river, separate from the stepped support of the weighted pole, and with the triangular buckets lifts the lifegiving fluid to two higher levels. The introduction of such a labour-saving device was compensation for many a barbarity inflicted in war" (*Hist. of Ass.* 331 f.).

The representation in the bas-relief of the *šādūfs* on the river bank is not consistent with Sennacherib's statement that he placed his new water hoists over the wells.

20) J. E. GAUTIER, *Archives d'une famille de Dilbat au temps de la Première Dynastie de Babylon* (1908), No. V (pp. 29 f.). — I have not had access to G. DOSSIN's *La pâleur d'Enkidu* (1930), reviewed by A. SCHOTT in *OLZ* 1933, 519 ff. (references which I owe to M. J.-R. KUPPER), where certain observations on the *šādūf* may be found.

21) *ḪAR.ra* 6, 154 f. (*MAOG* 4 [1928/29], 262).

22) *BM* 51-9-2, 6 (cf. C. J. GADD, *Stones of Assyria* [1936], 170, Slabs 51-52). Drawing by LAYARD, *Monuments of Nineveh*, 2 (1853), 15, often reproduced. With the generous permission of the Trustees of the British Museum, photos of the original monuments are here published for the first time, showing the lower left corner of the slab, with the *šādūf* workers (Plate X), and the lower right corner of the slab, with workmen unloading a bull colossus with the help of levers, props, and rollers (Plate XI).

Furthermore, the river bank is occupied by a steep hill, and no cultivated land is shown in the vicinity; it is, therefore, difficult to see how the water, raised to successive levels by the *šādūfs*, could be of any use for the purpose of irrigating fields or gardens.

I would suggest connecting the theme of the bas-relief with a different passage in the Octagonal Prism of Sennacherib, *viz.* col. v 64-78, which describes the transport of bull colossi on rafts from the quarries to Nineveh, in particular line 74 which informs us that the rafts were grounded (*uṭebbū* "they grounded"). I would suggest that the grounding of the rafts was not a mishap (not too likely to have been recorded anyway), but an intentional act designed to facilitate the landing of the huge stone blocks, and that the grounding was achieved by draining a harbour basin (which seems to be shown in the relief) with the help of counterbalanced bailers ²³).

The labourers operating the bailers are shown in a much smaller scale than the rest of the persons represented in the relief.

Attempts have been made, by CURTIUS ²⁴) and others (Frederik POULSEN, among them), to explain this as a case of "inverted perspective", so that the focus of the space represented in Sennacherib's relief should rest with the men supervising the transport from top of the bull colossus.

Representation of perspective is absent from Babylonian and Assyrian art, although we do know that the ancient Mesopotamians were aware of the phenomenon—a famous example is found in the legend of Etana, who was carried towards the sky by an eagle and saw the ocean first as a river; then, when still higher, as a gardener's ditch ²⁵).

The ancient artist, however, wanted something else in his picture. I would suggest that the detail with the *šādūf* workers might represent a technical footnote, so to speak, to the main scene of the picture, and that this conception might account for the difference in scale.

At any rate, to sum up, it is my contention that there is no connexion between the *alamittu*-passage of Sennacherib and the intro-

23) The right part of this (assumed) basin would seem to be represented by the stretch of water shown above the narrow tongue of land in Plate XI, lower left corner.

24) L. CURTIUS, *Die antike Kunst*, I (1923), 276 ff.

25) P. JENSEN, *Assyrisch-babylonische Mythen und Epen* (KB VI/1 [1901]), 112.

duction of the counterbalanced water-bailer, as has often been assumed, and that we need not assume more than one meaning in our translation of the passages in which the word occurs.

[References to all texts quoted or referred to in this paper, and references to quoted literature, *etc.*, will be found in my article, *Reflexions on Modern and Ancient Oriental Water Works*, in the Journal of Cuneiform Studies VIII/1 (1953), 5-26].

M. GOOSSENS cite un article de M. DOSSIN dans RA sur l'irrigation et le Shaduf.

M. FALKENSTEIN demande si le mot est tardif. Il conseille de prendre le plus ancien exemple comme point de départ des recherches.

M. VON SODEN affirma qu'au cours de ses propres recherches il n'a pas trouvé d'autres exemples.

M. FORBES annonce un ouvrage sur la technologie depuis les origines jusqu'au dix-neuvième siècle. Le tome I paraîtra en 1953.

M. C. HILLEN (Rotterdam) fait une communication (avec projections) sur: *The value of metal objects as dating evidence*.

During the past thirty years excavations in the Near East have greatly increased the number of metal objects of all types and classes. Many metal implements and ornaments have come from well-executed excavations so that their stratigraphic and chronological position is fixed beyond doubt. A list of the examples of one type of metal object establishes that such a type lasted unchanged for many centuries. This demonstrates that metal tools and implements cannot be used for dating purposes, in contrast with ideas formerly held.

The studies of metal daggers and shaft-hole axes published by Mrs. R. MAXWELL-HYSLOP¹⁾ make it clear that the types of daggers and axes, of which more than only a few well-dated examples are known, continued in use for hundreds of years. The chronological limits of the range in time during which such weapons were manufactured are so wide, that the conclusion cannot be avoided that these weapons by themselves cannot be used as evidence for synchronisms between strata in widely dispersed sites. At present we are still faced with some types, all the examples of which fall within a limited range of time.

1) Iraq, VIII (1946), 1-66 and XI (1949), 90-129.

It will be found that in such instances a very limited number of dated examples is known. Undoubtedly, future excavations will yield many new examples of types known today in a few specimens only. The prediction may be made that as a result of new finds, the time range of the types in question will have to be extended considerably.

Apart from the metal objects made as tools or weapons stands the group of metal ornaments. The shapes of ornamental pieces made in metal are not determined by the material in which they were manufactured. It can be assumed that the original form of the metal ornament was dictated by the shape of the object it represented. Such a decorative piece would be copied again and again to the extent where it would lose its original form and disintegrate into a purely decorative element. It was the religious significance of such a motif that kept it within the circle of attention of ancient man. In course of time this religious significance may have changed or become lost entirely. For example, the finding of a crescent shaped pendant in a grave may let us surmise that the owner of the grave was a servant of the moon-god Sin, but we can never assert with certainty that this was the case. As far as we know today, the earliest example of this crescent-shaped "amulet" comes from Sin temple III at Khafajah in the Diyala region, thus of well-established Protoliterate C date. Later examples have been found in Iran, Mesopotamia, Syria, Palestine and Anatolia, some of them dating as late as the second half of the second millennium B.C. Not only simple motifs like the example quoted, but also metal ornaments of much more complex shape possess a similar wide distribution in time and place.

A negative argument against the practice of using metal objects as dating evidence may be found in the impossibility to give even an approximate date to a metal tool or ornament which has lost its archaeological context. Those acquainted with the literature will know how varied has been the dating of the Luristan bronzes or of the metal objects from the Caucasus region. These examples may serve as a warning to archaeologists to abandon the practice of using metal objects by themselves as dating evidence.

M. BARNETT: Il serait souhaitable d'avoir une grammaire d'archéologie, qui donne des règles auxquelles on puisse se référer pour éviter de recommencer toujours des travaux coûteux. Sinon l'archéo-

logue est toujours tributaire de l'épigraphiste. Il demande comment on peut expliquer le croissant point en bas.

M. HILLEN: On a dû choisir cette forme pour des motifs pratiques.

Lorsqu'il est point en bas, il y a des trous pour la suspension. Cependant M. HILLEN n'en connaît pas d'exemple archéologique.

M. BARNETT: Il y a deux exemples du croissant point en bas dans les ivoires de Nimrud.

M. FORBES souligne l'importance du métal sur une grande échelle pour la datation. Le degré d'habileté technique peut être un élément de datation.

M. HILLEN cite l'exemple du „hoard” qu'on a trouvé au cimetière de Samarra et pour lequel M. HERZFELD a proposé des dates différentes dans ses recherches successives. Il finit par remercier M. FORBES d'avoir réalisé que ce sujet n'est pas seulement intéressant pour les archéologues, mais pour tous.

M. R. A. CROSSLAND (Newcastle-on-Tyne) donne un exposé sur les: *Archaic forms in the "Mattu wattas Text"*.

Although it is obviously important to determine whether the corpus of cuneiform Hittite documents includes groups written in different local or diachronic dialects, and whether the development of Hittite during the period in which it was used as a written language can be reconstructed, no detailed comparative study of the linguistic peculiarities of Hittite documents has yet been published.

The occurrence of apparently primitive forms in the "Indictment of Mattuwattas"¹⁾ and other texts usually assigned to the last century of the Hittite New Kingdom (c. 1300-1200 B.C.) suggests that linguistic criteria should be used with great caution in any attempt to discover when a Hittite text was composed or a particular Hittite document written.

The primitive forms in the "Indictment" are: *uk*, 'I', (Obverse 23, 24, 66, 67; Reverse 8); *-us*, accusative plural of the third person enclitic pronoun, (Rv. 32); *nais*, third singular preterite active of *nehhi*, 'turn', (Ob. 61, 73); *pais*, the corresponding form from *pehhi*, 'give', (Rv. 14, 15). The so-called "Annals of Tuthaliyas", generally

¹⁾ KUB XIV 1, edited by A. GOETZE as *Madduwattas* (Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 32, 1). Dr. GOETZE noted some of the primitive forms mentioned here; see pp. 129, 137.

attributed to Tuthaliyas IV²⁾, show *uk* (*KUB*³⁾ XXIII 11 column III line 18); *-us* (*KUB* XXIII 11 III 8, 23); and third person medio-passive preterite forms in *-ti* (*KUB* XXIII 11 II 20, III 7). *KUB* XXIII 21⁴⁾, an annalistic text usually attributed to Arnuwantas III, has *ukka* (II 27). *KUB* XXIII 72⁵⁾, which has also been assigned with apparent probability to the 13th century B.C., has *ukka* (Ob. 40), *sumenzan*, the older form of the genitive of the second plural non-enclitic pronoun, (Rv. 18), and *kuius*, the older accusative plural of the relative pronoun, (Ob. 22, 39). All these forms may legitimately be considered primitive, either for etymological or general linguistic reasons, or because they occur in texts which, to judge by their subject-matter, were composed in the Old Kingdom period (between c. 1700 and c. 1500 B.C.)⁶⁾. The natural deduction is that Hittite scribes of the 13th century B.C. introduced archaisms into their compositions deliberately. The occurrence of *uk* in an administrative text which was certainly composed in the reign of Tuthaliyas IV (*KUB* XXVI 1 III 29)⁷⁾ points to this conclusion, but before it is definitely accepted the arguments advanced for assigning the texts previously mentioned to the 13th century should be reconsidered. They are as follows.

KUB XXIII 11/12, *KUB* XXIII 13, *KUB* XXIII 13 and the "Indictment" are roughly contemporary. *KUB* XXIII 11/12 was composed by a king Tuthaliyas (see 11 III 9) and *KUB* XXIII 21 by the son of a king of that name (see col. II 26, 27), and both imply campaigns against *Arzauwa-* (*KUB* XXIII 11 I 3; 21 II 16, 31). *KUB* XXIII 13 and *KUB* XXIII 11/12 both imply campaigns against

2) For transcriptions, translations and comments see R. RANOSZEK, *Rocznik Orientalistyczny* 9, 49 ff.; F. SOMMER, *Die Ahhijavā-Urkunden* 314-9. The numbers given to Hittite kings here are those used by H. G. GÜTERBOCK, *Siegel aus Boğazköy* I, 61.

3) = *Keilschrifturkunden aus Boghazkoi*.

4) See GOETZE, *op. cit.* 156 ff.; SOMMER, *op. cit.*, 91.

5) Translated with commentary, including remarks on date of composition, by O. R. GURNEY, *Liverpool Annals of Archaeology and Anthropology* 28.

6) On the antiquity of some of the forms cited see J. FRIEDRICH, *Hethitisches Elementarbuch* I, 26, 37. For transcriptions of the Old Kingdom texts see E. FORRER, *Die Boghazkoi-Texte in Umschrift* II, texts 7-21, 23, 30; F. SOMMER, and A. FALKENSTEIN, *Die hethitisch-akkadische Bilingue des Hattušili I*; E. H. STURTEVANT and G. BECHTEL, *Hittite Chrestomathy*, 175-200; J. FRIEDRICH, *Hethitisches Elementarbuch* II, 55-65.

7) Line 12 of column I proves composition under Tuthaliyas IV.

the "Land of the River Sehas" (11 II 4; 13 Ob. 1). *KUB* XXIII 13 and the "Indictment" mention respectively a "Land of Ahhiyawa-" and a "man of Ahhiya-" (*KUB* XXIII 13 Ob. 5; XIV 1 Ob. 1, 60). A ruler *Kupanta-X*⁸⁾ is mentioned both in the "Indictment" and in *KUB* XXIII 21 II 31 (see *Maddurwattaš*, 156 ff.). These similarities establish at least a strong probability that the texts were composed in two successive reigns. The annalistic texts must have been composed either in the reigns of Tuthaliyas III and Arnuwantas I (c. 1400-1375 B.C. at the latest) or in those of Tuthaliyas IV and Arnuwantas III (c. 1250-1190 B.C.)⁹⁾. They cannot, however, have been composed under the two earlier kings, because no state whose name could be represented by *Ahhiya(wa)-*, and which would have been powerful enough to give the Hittites the kind of trouble which their documents record, existed in or near western Asia Minor as early as 1400 B.C. The texts must therefore have been composed under the later pair of kings, and the "Indictment" too must accordingly be a 13th century document.

The conclusion that the state or region known to the Hittites as *Ahhiya(wa)-*¹⁰⁾ was not important before the 14th century rests on two premises; that *Ahhiya(wa)-* represents Greek *Ἀχαιῶ-*/*Ἀχαιό-* (or less probably a country-name *Ἀχαιῆς*), and that Akhaians (*i.e.* Mykenean Greeks)¹¹⁾ did not settle in any part of western Asia Minor or on any large adjacent island in considerable numbers before c. 1400 B.C.

The first of these premises should definitely be accepted. It has not been shown that Hittite *Ahhiyawā-* and *Ahhiya-* could not represent Greek *Ἀχαιῶ-* and *Ἀχαιό-*, and the assumption that Hittites came into contact with Greeks who called themselves *Ἀχαι(ῶ)οί-* in western Asia Minor in the 14th or 13th century is reasonable¹²⁾. As for the

8) The end of the name is written ideographically as DINGIR.KAL.

9) Cf. the king-lists drawn up by GÜTERBOCK, *loc. cit.* and GURNEY, *The Hittites*, 216. The dates given here are according to the low chronology adopted by Dr. GURNEY, *loc. cit.* The evidence for an Arnuwantas as immediate successor to Tuthaliyas II seems inconclusive.

10) Or by some name or phrase containing this stem.

11) The widely-accepted opinion that the Peloponnese was inhabited by Greek-speaking peoples in the Mykenean period is confirmed by the study of the Mykenean script which M. VENTRIS and J. CHADWICK have published in *Journal of Hellenic Studies* 73, 84-105. Their decipherment shows that the Mykenean documents are written in Greek.

12) See now GURNEY, *The Hittites*, 46-58, and the author's remarks in *Bibliotheca Orientalis*, 10, 121-2.

second, excavation in the region within which the "Land of Ahhiyawa-" must apparently be located has not been extensive, except on Rhodes. But the reports do not suggest that Mykenean Greeks colonized any part of the region in force before c. 1400 B.C. ¹³).

Consequently the occurrence of a country-name or ethnicon containing *Ahhiya(wa)-* in the "Indictment of Mattuwattas" and *KUB XXIII 13* would seem to indicate that these texts and the other annalistic fragments which are roughly contemporary with them were composed in the second half of the 13th century. The conclusion that scribes of this period deliberately introduced archaisms into historical compositions may therefore stand ¹⁴). A corollary is that the occurrence of primitive forms in a Hittite text does not prove that it is an early composition.

M. OTTEN: Le rapport entre Ahhiyawa et Ἀχαιοί est assez douteux, bien que la transition *ila* > *i* soit assez normale (surtout dans le dialecte luwite, par exemple *mi-ša-an-za* à côté de *mi-la-ša-an-sa*). Cependant il est important que le conférencier ait montré que pour démontrer une évolution, il faut chercher les variantes grammaticales dans des textes datés. La partie grammaticale de l'exposé est de grande valeur, quoiqu'on puisse ajouter d'autres variantes et que les variantes déjà citées puissent être attestées ailleurs.

M. BARNETT: Il y a rapport entre le texte de Mattuwattas et les textes de Karatepe. Dans les textes phéniciens l'auteur se nomme un membre de la maison de Mupšu, nom qui se trouve également dans le texte de Mattuwattas. Ailleurs on fait mention d'un Mopsos qui envahit la Cilicie en 1175 avant notre ère. Si l'on pouvait prouver l'équivalence entre ces personnes, la datation de M. Crossland serait renforcée, le texte datant du treizième siècle.

¹³) Rhodes was colonized from Greece during the 14th century, and there is much to be said for identifying *Ahhiya(wa)-* with it. See G. P. Carratelli, *Jahrbuch für kleinasiatische Forschung* 1, 156-63, and cf. F. H. Stubbings, *Mycenean Pottery from the Levant* (Cambridge, 1951), 5-20.

¹⁴) The texts in question contain forms which may reasonably be considered late, as well as primitive forms. This point has been ignored in the text, because occurrence of primitive and secondary forms in the same document may, theoretically, reflect equally well inconsistent archaism or modernization of an early composition in copying. Dr. H. Otten has noted that the language of certain Hittite mythological texts contains both primitive and secondary forms. See *Mythen vom Gotte Kumarbi. Neue Fragmente*, (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Veröffentlichungen des Instituts für Orientforschung, 3), 34-5.

LES EXCURSIONS ET LES VISITES SPÉCIALES

Samedi 28 juin 1952: Les participants de la Rencontre sont reçus au Nederlandsch Instituut voor het Nabije Oosten par la direction de cet Institut. Pendant cette réception on a l'occasion de visiter la Collection de tablettes cunéiformes „de Liagre Böhl”.

Dimanche 29 juin 1952: Plus de cent personnes prennent part à l'excursion en bateau au Brasemermeer et au Kagerplas, qui sera favorisée par un temps splendide. Les participants font la connaissance du „glippertje”, le petit train qui les transporte du centre de la ville au Spanjaardsbrug, lieu d'embarquement. Le déjeuner collectif au Pavillon „De Brasem” offre un intermède agréable. A la fin de l'après-midi on prend le thé au restaurant „Meerrust”, situé au bord du Kagerplas. Le soir le secrétaire de la Rencontre et Madame Kampman reçoivent chez eux.

Lundi 30 juin 1952: Après la fatigante réunion de ce chaud après-midi, les participants sont reçus à l'Hôtel de ville par le maire de la ville de Leiden, le Jonkheer F. H. van Kinschot. Dans la soirée il y a un banquet offert par le Ministère de l'Instruction Publique. Outre les congressistes et leurs dames, quelques invités y participent: le Jonkheer F. Beelaerts van Blokland, Vice-Président du Conseil d'Etat; M. Wyffels, Représentant du Ministre de l'Instruction Publique, des Sciences et des Arts; le Maire de la ville de Leiden, le Jonkheer F. H. van Kinschot; le Secrétaire-Général du Ministère des Affaires Etrangères, le Docteur H. N. Boon; le Recteur de notre Université, le Professeur J. H. Boeke; le Président du Oostersch Genootschap, le Professeur J. J. L. Duyvendak. Au début de ce banquet le Président de la Rencontre, le Professeur F. M. Th. de Liagre Böhl prononce le discours suivant:

Mesdames et Messieurs,

Nous venons d'avoir une journée très chargée et nous en avons encore plusieurs devant nous. Aussi nous réjouissons-nous de cette heure tranquille. Nous nous promettons en effet le plus grand plaisir de ce dîner intime, dont nous savons apprécier en même temps le caractère plus ou moins officiel. Car ici nous sommes tous des invités, invités reconnaissants du Ministère de l'instruction publique, des sciences et des arts. Nous sommes heureux que nos convives ne soient pas seulement des participants de notre Rencontre, mais aussi des autorités officielles, que nous accueillons tous avec joie et reconnaissance, mais dont le nombre est trop grand, pour que nous puissions les nommer tous. Enfin je vous souhaite la bienvenue à vous tous en vous souhaitant une agréable soirée.

Ladies and Gentlemen,

After a busy opening-day it is a pleasure to me to bid you welcome at our dinner. Those among you, who never visited Holland received

an impression yesterday of our "polder" landscape with its meadows, windmills, sailingvessels and lakes, its far horizons, its clouds and its sun. We hope that you will feel happy during the days of our conference devoted to science, but we hope you will also enjoy some relaxation. It is a great joy to welcome so many visitors from England and even the United States. This morning I have mentioned Paris and the Louvre as one of the most important centers of Assyriological science. I need not mention specially what we owe to the British Museum and centra like Oxford, Chicago, Philadelphia. We hope that our friends from the Anglo-Saxon countries will soon feel at home in the Netherlands and we shall do everything in our power to stimulate this.

Dasselbe gilt, wenn ich in der dritten Kongresssprache fortfahren darf, von unseren Gästen aus Zentraleuropa, vor allem aus den Ländern, mit denen eine Wiederanknüpfung auf dem Felde der Wissenschaft uns ein Herzensanliegen ist. Wir wollen hier, wie ich schon vorgestern erwähnte, nicht den Turm von Babel bauen, wir wollen nicht Sprachenverwirrung spielen, wir wollen nur in jeder Weise unserer Freude Ausdruck geben, Sie, meine Damen und Herren, hier zu begrüßen, und ich bedaure, dass ich es nicht in allen Sprachen der hier Anwesenden tun kann. Eine Ausnahme aber möchte ich machen für das Babylonisch-Assyrisch. Wie sollte ich Sie besser begrüßen können als mit der Einladung zum Göttermahl, dem *tākultu*-Fest der alten Assyrier:

(Keilschrifttexte aus Assur Nr 214):

<i>šiti Ellil šiti</i>	<i>Anu šiti</i>
<i>Ea-šarri šiti</i>	<i>Bêlat-ilī šiti</i>
<i>Ištar šiti</i>	<i>ilāni rabūti</i>
<i>Sibi, Narudi liltēu ...</i>	
<i>Igigi, Anunnakki, Ereškigal, ilāni ša iršiti ...</i>	

So werden alle himmlischen und irdischen Mächte aufgefordert, an der Mahlzeit fröhlich teil zu nehmen, und zum Schluss wird demjenigen, der dieses Göttermahl angerichtet hat, alles nur erdenkliche Gute gewünscht: Machtfülle und hohes Alter:

ša tākulta šiāti ēpušu
akalē u mē ana ilāni iddinūni ...
... šangūta, šarrūta, kiššūta lēpuš
labirūta lillik
bulṭa širia dimqa!

Dames en Heren,

Het Nederlands mag in deze reeks der verschillende talen stellig niet ontbreken, al was het slechts omdat ik hetgeen ik aan het slot wil voorstellen eigenlijk in het Nederlands zou moeten zeggen. Misschien is het voor de meeste van onze gasten in het Frans toch beter begrijpelijk:

Messieurs et Mesdames, je vous propose de boire à la santé de Sa Majesté la Reine des Pays Bas et de la famille royale...

The Queen... Die Königin... Hare Majesteit de Koningin!

Mardi 1 juillet 1952: A deux heures les participants partent en autocar pour la Haye où, en vue de la Rencontre, le Cabinet Royal des Médailles a organisé une exposition spéciale des cylindres et sceaux. On est reçu par le directeur du Cabinet, le Docteur Enno van Gelder et la conservatrice, Madame A. N. Zadoks-Josephus Jitta. Chacun des membres reçoit un exemplaire du Catalogue sommaire des cylindres orientaux, composé par A. N. Zadoks-Josephus Jitta et R. Frankena et paru à l'occasion de la Rencontre.

Le soir les participants sont reçus par le directeur du Musée des Antiquités de Leiden, le Docteur W. D. van Wijngaarden, dont la compétence rend la visite au Département des Antiquités Orientales particulièrement instructive. On a l'occasion d'admirer la nouvelle exposition des célèbres collections égyptiennes, dont l'éclat est encore rehaussé par le magnifique éclairage.

Mercredi 2 juillet 1952: A cinq heures et un quart les participants sont reçus par le directeur de la maison E. J. Brill, le Professeur N. W. Posthumus. Après la conférence de M. André Parrot, les congressistes sont reçus par le Recteur de l'Université et Madame Boeke in „Senaculo". Pendant cette réception le Docteur R. D. Barnett du Musée Britannique de Londres et le Professeur S. N. Kramer de l'Université de Philadelphia (U.S.A.) se font les porte-parole des membres étrangers en remerciant le recteur de toute l'hospitalité que l'Université de Leiden leur a donnée.

Jeudi 3 juillet 1952: A deux heures les participants partent en autocar pour Amsterdam, où ils sont reçus par la Direction du Musée Allard Pierson. Puis la compagnie se divise en deux groupes dont l'un jouit d'une promenade dans les canaux, tandis que l'autre poursuivant une occupation plus sérieuse visite le Musée d'Etat.

Vendredi 4 juillet 1952: Toute la journée est consacrée à une excursion dans la Hollande septentrionale. On visite Alkmaar, célèbre par son marché au fromage, et les travaux d'assèchement du Zuiderzee. A Alkmaar les participants sont reçus à l'Hôtel de Ville par M. Wytema, maire de la ville d'Alkmaar. Au déjeuner, qui a lieu à Alkmaar, le Professeur Dhorme remercie, au nom de tous les membres, le comité pour l'organisation des travaux scientifiques, pour les nombreuses excursions et réceptions offertes aux congressistes et pour les multiples témoignages d'amitié que les participants ont reçus de leurs hôtes hollandais. Enfin il félicite le comité d'organisation de cette rencontre tout à fait réussie à laquelle le soleil a prêté un charme si rayonnant.